EXCENTRIQUES

DISPARUS

PAR

SIMON BRUGAL

(FIRMIN BOISSIN)

BASSAC

PLEIN CHANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

DE LA PETITE LIBRAIRIE DU XIXe SIÈCLE

—

1995

Réimprimé à 300 exemplaires
d'après l'unique édition de 1890,
Paris, Albert Savine et Toulouse, Édouard Privat,
tirée elle-même à 200 exemplaires.

PRINCIPAUX OUVRAGES

DE SIMON BRUGAL

(FIRMIN BOISSIN)

1835-1893

VISIONNAIRES ET ILLUMINÉS, 1869.

RESTIF DE LA BRETONNE, 1875.

JEAN DE LA LUNE, 1887.

LE PAYSAN DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE, 1888.

BARBEY D'AUREVILLY ET EUGÉNIE DE GUÉRIN, 1891.

Le temps des bons Excentriques n'est plus.

Sous le règne de Louis-Philippe, ils formaient légion — promenant dans Paris leurs « binettes » extravagantes, l'œil fermé aux soins vulgaires, le cœur détaché des basses affaires de ce monde, laissant leur esprit glisser avec insouciance au courant de la Chimère, ainsi que la paille au fil de l'eau.

Ceux-là, Champfleury, Alexandre Erdan et le marquis de Belloy les ont pittoresquement crayonnés[1].

Il y eut aussi beaucoup d'Excentriques sous le second Empire.

Alfred Delvau, Jules Vallès, Charles Yriarte et Lorédan Larchey se firent les historiographes de la plupart d'entre eux[2]. Mais ils en oublièrent plusieurs que j'ai personnellement connus.

Sans fausse honte, j'avoue mon faible pour les mystiques, les rêveurs, les visionnaires et les illuminés. Il en est dont le souvenir m'est cher, et, depuis leur disparition, pour dire comme Théodore de Banville, je ne me rappelle jamais qu'avec un mélancolique attendrissement la « triomphale douceur de leurs âmes innocentes ». Certains ont sombré pendant la Guerre et la Commune; d'autres s'étaient éclipsés avant la tourmente. Les rares que l'on vit survivre aux événements restèrent jusqu'à leur mort, fantômes d'eux-mêmes, désorientés et désemparés.

Aujourd'hui, on ne rencontre presque plus de ces inoffensifs songeurs. La Politique utilitaire a tout envahi — et elle leur est fatale.

Il m'a semblé qu'il y avait intérêt à fixer la physionomie des derniers Excentriques disparus.

Quelques-uns de ces portraits ont été publiés par moi dans le *Figaro*, le *Livre*, l'*Amateur d'Autographes* et le *Petit Toulousain*. Le reste est inédit. J'ai ajouté à la galerie un chapitre sur les « candidats toqués » — et j'espère que le tout pourra plaire aux curieux de ces choses-là.

Le nombre en est encore grand.

S. B.

Note (de l'éditeur) :

1. Champfleury, *Les Excentriques*, 1852 (réimprimé dans la présente collection) ; Alexandre Erdan, *La France mystique*, 1858, 2 vol. ; Marquis de Belloy, *Les Toqués*, 1860.

2. Alfred Delvau, *Les Lions du jour*, 1867 ; Jules Vallès, *Les Réfractaires*, 1866 ; Charles Yriarte, *Les Célébrités de la rue*, 1864-1868 (sous presse dans la présente collection) ; Lorédan Larchey, *Gens singuliers*, 1867 (réimprimé en tête de la présente collection). — Mars 1995.

LES

EXCENTRIQUES DE LA RUE

I

PIERRE-PAUL POULALION,

LE POÈTE BOITEUX.

Pierre-Paul Poulalion eut son heure de célébrité. De 1867 à 1870, on ne connaissait que lui sur la Rive Gauche. C'était un petit vieux qui portait des cheveux à la Garnier-Pagès et des lunettes comme M. Darimon. Il ne marchait pas, il tressautait, ou plutôt il s'avançait à cloche-pied, pareil à l'Empuse dont parle Apulée de Madaure.

Quelque temps qu'il fît, Poulalion n'allait jamais sans son parapluie de cotonnade rouge et un immense cartable. Le parapluie avait appartenu à sa seconde femme : une gourgandine plus que mûre, qui courait encore la prétantaine dans

les villes du Midi. Le cartable renfermait les œuvres inédites du poète et la collection de son journal. Car Poulalion (et en était-il fier !) publiait, chaque semaine, à ses risques et périls, une feuille de chou : LE POÈTE BOITEUX, *Revue littéraire, scientifique et lyrique,* dont il faisait lui-même le placement dans les caboulots de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel.

Poulalion avait adopté le procédé des aveugles. Il rôdait de table en table, et déposait, sans souffler mot, le produit de son lyrisme devant les consommateurs. Si vous vous intéressiez à ce brave homme, il ne fallait pas entamer avec lui de conversation : il y allait de sa recette quotidienne. Poulalion était intarissable, chaque fois qu'il s'agissait de lui et de son esthétique. Cela durait trois, quatre heures. Il ne vous lâchait pas, qu'il ne vous eût débité, de fil en aiguille, tous les secrets de sa grande âme.

Un jour, je lui demandais quel était son pays d'origine. Il me répondit sur un ton tout à fait tragique :

« Je suis un compatriote de Jean-Pons-Guillaume Viennet. J'ai vu le jour, Monsieur, dans ces plaines fertiles que l'Orb arrose, au sein d'une riche nature dont ce vers latin (Poulalion avait étudié pour être prêtre) exprime toutes les merveilles : *Si vellet Deus in terris habitare, Biterris.* — Si Dieu voulait habiter sur terre, il habiterait Béziers.

— Oui, répliquai-je, pour y être crucifié de nouveau. *Uti-terum crucifigeretur.*

— Le fait est, me dit Poulalion, que les Biterrois ne sont pas commodes.

— Mais, tout cela ne m'apprend pas pourquoi vous avez quitté vos dieux lares. (Avec le Poète Boiteux, il fallait toujours être mythologique).

— C'est bien simple. J'étais né pour un plus vaste théâtre. Et puis, j'ai eu des malheurs. Au Séminaire, on ne m'a pas compris et l'on n'a pas voulu de moi. Je me suis fait maître d'école : les enfants m'ont encore moins compris. J'ai convolé deux fois. Ma première femme est morte sans me comprendre — et la seconde m'a quitté pour m'avoir trop compris. J'ai publié à Cette, en 1856, une *Némésis sans fiel* : les drogueurs des vins d'Espagne voulaient me noyer dans les flots de la mer bleue. Ceci n'est rien : j'avais une tante, retirée, à Paris, dans une pension médicale de la rue Copeau. J'espérais son héritage : elle ne m'a laissé qu'une mèche de cheveux.

« J'ai composé un drame sur cette catastrophe : il est terrible. Dix mille vers ! Autrefois, je chantais au lutrin. Maintenant, je me glorifie d'être le disciple de Jean-Jacques, et je rends grâces aux Dieux de trois choses : 1° d'avoir étonné le grand Dumas; 2° d'avoir enthousiasmé Jules Vallès, rédacteur de *la Rue;* 3° d'avoir obtenu de Gill un magnifique portrait dans la *Parodie*... Monsieur, le *Poète Boiteux*, s'il vous plaît, c'est dix centimes ».

Rien de plus curieux que cette publication — dont je signale aux amateurs d'excentricités la collection rarissime. Elle forme 64 numéros. Il y a de tout là-dedans : des vers, de la prose, des rébus, des centons, des énigmes, des chansons, des professions de foi électorales, des diatribes contre

les participes passés, l'éloge du haricot, des anathèmes contre la Bourse et un panégyrique de l'Institut. Chaque numéro est invariablement orné d'un portrait de l'auteur. Quelquefois, à titre de comparaison, deux portraits au lieu d'un. La première binette représente le barde biterrois, tel qu'il était en 1862 ; la deuxième reproduit le faciès de Poulalion en 1869. Au-dessous des deux portraits, on lit ces vers :

Lorsque je vins à Paris,
Mes cheveux n'étaient pas gris.
J'avais le nez régulier;
Il n'était pas singulier.
C'est l'étude et le travail
Qui l'ont fait gros comme un ail.
Au cerveau le sang monta,
Et mon nez en profita.

Il y a eu, certes, des nez célèbres. Sans parler du nez du poète Cressot et de l'acteur Hyacinthe, on cite le nez de Patrix et le nez de Mgr de Mons, évêque de Mende, comme des appendices d'une dimension phénoménale.

Patrix, l'ami de Saint-Pavin, de Théophile de Viaud, de Desbarreaux et autres sacripants du dix-septième siècle, disait du sien :

J'ai le nez gros, j'ai le nez long;
Je l'ai mal fait, mais je l'ai bon :
Il sent venir certaines choses
De plus loin qu'on ne sent les roses.
Je puis affirmer, en un mot,
Que je n'ai pas le nez d'un sot.

Ce n'était pas un sot, non plus, que l'évêque de Mende. Il égayait les gens que son long nez de travers stupéfiait, en leur disant : « Mon nez et l'esprit d'un imbécile font un fameux accent circonflexe ». Mais ces nez célèbres ne supportaient pas la comparaison avec celui du Poète Boiteux.

À l'étonnement du passant devant ce nez grumeleux et monumental, Poulalion répondait : « C'est mon nez, oui !... à cause de mon tempérament... un tempérament de feu ! Le travail, l'imagination. Hé ! hé ! hé !... Et puis la nourriture !... Il était bien plus grand. Depuis quinze jours, il a diminué de ça... un centimètre ! parce que je ne mange que du beurre. Auparavant, je prenais de la viande, une portion dans les gargottes. Tout se jetait dans mon nez. Cela faisait rire. Hé ! hé ! hé ! voilà ».

Nous livrons la recette du Poète Boiteux à ceux qui ont le nez trop gros.

Gagne était affreusement jaloux de l'obélisque charnu du Poète Boiteux.

Poulalion avait de commun avec l'auteur de l'*Unitéïde* la haine de la Rive Droite, des joueurs à la Bourse, des petits crevés et des vieux célibataires. Lorsque les étudiants lui en signalaient jouant au bézigue dans un café, Poulalion s'avançait vers eux et les apostrophait en ces termes :

> Ô vous, qui pouvant bien devenir des époux,
> Renoncez à ce titre et si saint et si doux,
> Aux volontés de Dieu vous êtes tous contraires.
> Réfléchissez-y bien, tristes célibataires.

Parfois, les célibataires ainsi rabroués prenaient la chose en riant. D'autres fois, ils se fâchaient, et Poulalion s'esquivait à *ped-cauquet.*

Il habitait rue Guénégaud, n° 9, dans la maison même où demeurait, sous la Restauration, un autre toqué, Charles-Vincent Berbiguier de Terre-Neuve-du-Thym, celui qui mettait les farfadets en fiole, et dont M. Champfleury a raconté l'histoire.

Pierre-Paul Poulalion disparut pendant la Commune.

L'ordre rétabli, j'allai rue Guénégaud prendre de ses nouvelles. La concierge de la maison qu'il habitait me dit : « Le Boiteux sortit avec son cartable, comme d'habitude, le 17 mai, à neuf heures du matin. Il n'est plus rentré ». Poulalion dut être tué dans la bagarre — par mégarde.

II

LE CHODRUC-DUCLOS
DE L'UNIVERSITÉ.

Il s'appelait Pierre Dupré. Mais il avait latinisé son nom, et n'était connu que sous celui de Petra-Pratensis. J'ai eu sous les yeux une lettre de Dupré adressée à Saint-Marc-Girardin. Elle commençait ainsi :

Petra-Pratensis Sancto-Marco-Girardino Salutem. Puis venait un feu roulant de citations latines à donner la migraine, même à Jules Janin. L'inévitable *cura ut valeas* terminait la bizarre missive, et elle était signée : *Petra-Pratensis*, avec un paraphe ébouriffant.

Fervent apôtre de la métempsycose, Dupré se disait être la vingt et unième incarnation de Cornélius Nepos. Fils d'un portier de collège, il geignait en latin dans le ventre de sa mère; il pleurait en latin en tétant sa nourrice. Il avait, en un mot, la bosse du latin. Aussi fut-il le plus fort en thème du lycée Charlemagne. À quinze ans, il gagna sans effort la couronne en fer-blanc de bachelier ès lettres. Trois ans plus

tard, il était reçu licencié, et l'on parla longtemps de son brillant examen dans les causettes universitaires. Répétiteur de grammaire, agrégé de philosophie, alors que ses condisciples confondaient encore le sorite et l'enthymême, Dupré passait pour un professeur prodige. L'Alma Mater fondait sur cet adolescent ses plus douces espérances, et on s'attendait à le voir soutenir une thèse des plus remarquables pour le Doctorat.

Le jour de la soutenance arrive. Les *Juvenes alumni* des lycées voisins s'étaient rendus en nombre à la Sorbonne. Les hauts dignitaires de la Faculté des lettres présidaient, silencieux et graves — sauf M. Leclerc qui souriait, selon ses habitudes. Personne ne doutait du triomphe de Dupré. La thèse latine, un vrai chef-d'œuvre, fut applaudie. L'*Éloge de la Folie* d'Érasme en faisait les frais.

Le sujet de la thèse française (que je signale à Armand Silvestre) était tiré des Vers dorés de Pythagore. Il s'agissait, à propos des fèves, d'une nouvelle psychologie morale basée sur l'hygiène. C'était fort original. Ce fut néanmoins ce qui perdit le pauvre Dupré. Son système jurait avec les traditions de la Sorbonne. On posa au candidat des objections qu'il n'avait pas prévues. Il se troubla, s'embarrassa, s'empêtra dans les théories d'Enfantin. On le laissa patauger à l'aise. Puis, quand tout fut fini, l'impitoyable jury, tout en déclarant sa thèse latine admirable, sournoisement, refusa de proclamer docteur le jeune Dupré. Le lendemain, le même tribunal accordait à l'unanimité le diplôme à M. Rosseuw-Saint-Hilaire, un condisciple de Petra-Pratensis, mais

beaucoup moins fort. Dupré crut à une injustice et, comme réparation, sollicita du ministre de l'instruction publique un poste nouveau à la hauteur de ses talents. Le ministre le nomma professeur de troisième au collège d'Alençon.

Indigné, Dupré, pour toute réponse, envoya au grand-maître de l'Université, sur une large feuille de papier d'Angoulême, ce calembour magnifique, d'une concision toute lacédémonienne :

POINT D'ALENÇON !

On a rajeuni le mot; on l'a attribué à Charles Brainne. Mais il est de Dupré. Ce mot d'ailleurs décida de son avenir.

La tête bouillante de Petra-Pratensis se détraqua, et, à dater de ce jour, il résolut de punir sa cruelle marâtre, l'Université, en lui faisant honte — comme Chodruc-Duclos avait fait honte à la Royauté.

On le vit rôder régulièrement à de certaines heures, tantôt dans la cour de la Sorbonne, tantôt dans les couloirs du Collège de France, parfois sous les fenêtres de l'École Normale, vêtu d'une façon insolite, coiffé d'un vaste chapeau de paille grossière, et guettant d'un œil farouche les professeurs, ses anciens collègues, quelques-uns ses anciens élèves. Il se drapait dans une longue redingote olive, achetée à un Frère jésuite en rupture de cloître, et très certainement échappée aux insondables élucubrations d'un tailleur de Saint-Flour. Cette redingote, comme pour pleurer sa déchéance, s'effiloquait par le bas en pendeloques d'étoffe, semblables à ces lames d'argent qui se découpent sur le drap mortuaire des catafalques. Il laissa croître sa barbe et rasa

ses cheveux. Ce qui lui donnait un faux air de brigand calabrais, déguisé en ermite de Saint-François.

Pendant dix ans, aux mêmes lieux, chaque jour, Dupré continua ses promenades vengeresses.

Il portait toujours sur lui un carnet, suffisamment crasseux, où les gros bonnets de l'Université étaient, l'un après l'autre, étiquetés, définis, fixés par l'épingle de la colère comme des taons dans la boîte d'un zoologiste. Il me permit d'en prendre note, et je détache aujourd'hui du carnet des haines du Chodruc-Duclos universitaire les définitions suivantes :

« COUSIN. – Une fière plume, mais un triste sire.

« DAMIRON. — Le constipé de l'éclectisme.

« JOUFFROY. — Penseur impuissant. Pour alimenter son égoïsme psychologique, il suce le pauvre sang de Dugald-Steward et de Thomas Reid.

« LERMINIER. — Lave ardente, sa pensée retombe en pluie cendreuse. Mirabeau sorbonnique, ayant le hoquet perpétuel. Trouve parfois dans son verbe des jets sublimes, qui finissent par des pétarades. Un Jupiter-Tonnant... par derrière.

« MICHELET. — Mouche de feu qui vole. Sans l'abus des aphrodisiaques intellectuels, elle eût pu devenir une mouche à miel.

« ÉMILE SAISSET. — Un Platon qui a des vapeurs : la petite-maîtresse de la philosophie.

« VILLEMAIN. — Vile âme dans un corps de guenon ».

Tous passaient ainsi sous sa terrible férule.

Il refit plus tard, pour lui-même, la fameuse thèse d'où venaient tous ses malheurs. Rien de plus excentrique.

Dupré, tout classique qu'il fût, affectionnait les expressions ordurières. Il disait des paysans que « ces primitifs, en chiant en plein air sans se cacher, déshonoraient la nature ». C'est, en ce sens, un ancêtre de M. Zola.

Dans les dernières années de l'Empire, Dupré, vieilli, perchait à un sixième étage de la rue de la Vieille-Estrapade. Il n'en sortait plus que pour aller, une fois par jour, prendre son unique repas dans un restaurant du quartier, à dix-huit sous le cachet. Il ne pouvait pas, au surplus, se donner d'autre luxe — n'ayant hérité que d'une douzaine de mille francs des économies de son père. Soit : 600 francs de revenu par an. Ce maigre régime avait fait de lui un être fantastique : ses joues caves et osseuses, ses yeux rouges et sans paupières, ses longs bras, son éternelle lévite lui donnaient l'air d'un personnage lugubre d'Hoffmann. Chez Dupré, pas de meubles. Il s'asseyait et dormait sur ses anciens dictionnaires. Pour se distraire il jouait de l'accordéon aux araignées de son appartement.

On le trouva mort, dans une soupente, pleine de charbon en poudre, un jour du mois de février 1875. L'Université — dont il eût pu devenir une des gloires — l'avait totalement oublié, et, au convoi de cet étonnant latiniste, nul de ses anciens amis n'assista. Seule, une vieille marchande des quatre-saisons — à qui il avait légué son fourbi — fit l'office de pleureuse aux misérables funérailles de ce lettré méconnu, fils de portier.

III

NICOLAS CIRIER,

L'ENNEMI DE VOLTAIRE ET... DU BARON BRISSE.

Au numéro 5 de la rue des Grands-Augustins, dans une de ces vieilles maisons, comme on n'en bâtit plus aujourd'hui, à large porte cochère, à hauts étages, à longues fenêtres incommensurables, fonctionnait, en 1867, la respectable imprimerie Pillet. Elle avait été établie par Pillet père, dont les *Mémoires* de la célèbre Mme Manson (de l'affaire Fualdès), rédigés par Henri de Latouche, augmentèrent sensiblement la fortune — tellement cette publication eut du succès. Il faut dire, à l'honneur du père Pillet, qu'il employa noblement son argent. Il fonda une feuille conservatrice bi-hebdomadaire : *Le Journal des Villes et des Campagnes*, qui devint plus tard la succursale du *Français*, mais qui, de 1835 à 1869, jouit d'une grande vogue et tira jusqu'à trente mille exemplaires.

Longtemps, le journal du père Pillet fut rédigé par un ancien moine, nommé Jubin, dont la Révolution avait

dispersé l'Ordre. Levé à sept heures, couché à dix, Jubin était à la fois rédacteur, correcteur, administrateur : il balayait même le bureau — qui, d'ailleurs, lui servait de domicile. Jubin mort, Jean Wallon prit sa place. C'est le Jean Wallon des *Scènes de la vie de bohème*, le philosophe à paletot noisette que Mürger a portraituré sous le nom de Colline. Il resta dix ans aux *Villes et Campagnes*, et M. Pillet fils, qui continuait les traditions paternelles, ne s'en sépara qu'à regret, car c'était une fière plume et un journaliste laborieux. Mais le sacrifice était nécessaire. Déjà, perçait le Wallon gallican de l'*Étendard*, l'ennemi des Jésuites, l'hégélien, qui devait plus tard publier, sous le pseudonyme de Camille Ledoux, un opuscule aussi curieux qu'hétérodoxe contre « l'Éternité des peines de l'Enfer », et finir, dit-on, par être curé parmi les Vieux-Catholiques de la Suisse. Quelques propositions malsonnantes avaient, non sans raison, effarouché les abonnés religieux du journal.

Celui-ci d'ailleurs avait grandi et paraissait semi-quotidiennement. Une rédaction nouvelle fut constituée sous la direction de M. C.-F. Chevé. C'était un converti. Ancien volontaire polonais de 1830, il avait collaboré au *Peuple*, de Proudhon, et au *Bien public*, d'Émile de Girardin. Buchez le ramena au christianisme. Brave homme, excellent cœur, ami de l'abbé Gabriel et du Père Gratry, Chevé n'avait pas pu complètement abandonner ses idées socialistes : il les avait seulement épurées au creuset des idées évangéliques. On lui doit entre autres ouvrages : *Du Communisme dans l'Église; Christianisme et Démocratie; Les Visions de l'Avenir*, et une

plaquette assez étrange qu'il n'a jamais avouée d'ailleurs : *Le Règne de l'esprit pur.* La Commune expulsa Chevé de Paris. Il est mort à Cherbourg, rédacteur en chef du *Phare de la Manche.*

Ses collaborateurs étaient :

Louis Hervé, le journaliste de France qui, avec M. Joigneaux, connaît le mieux les choses de l'agriculture.

Léopold Giraud, le promoteur ardent de la liberté d'enseignement, tête de Turc de M. Charles Sauvestre, de l'*Opinion nationale*, très ferré sur les sciences, batailleur en diable, mort sous-préfet de Dax, en 1875.

Henri Noël, un ancien magistrat, qui avait eu la malchance de déplaire au pouvoir, l'homme d'affaires de la rédaction et le bulletinier politique du journal, engoué des chroniques de Villemot, et prisant fort.

Gustave Gérard, un vieux de la vieille du journalisme, tête de fleuve, longue barbe blanche, ancien attaché d'ambassade, ancien reporter des *Débats*, plein des souvenirs de Juillet, vif comme la poudre, bon comme le pain, et fumant continuellement des cigarettes.

Je laisse de côté les collaborateurs littéraires (dont j'étais), pour arriver à la personnalité la plus curieuse de la maison, au metteur en pages des *Villes et Campagnes*, à Nicolas Cirier, l'ennemi de Voltaire et... du baron Brisse.

D'origine lorraine (son grand-père était de Domremy, patrie de Jeanne d'Arc), Cirier reçut, enfant, une brillante éducation. Il avait fait ses études au lycée de Reims, où habitait sa famille. Malheureusement, la vie commença pour lui

pleine d'amertume. Orphelin, ruiné, sans protecteurs, il s'engagea pendant les Cent-Jours. Puis il apprit le métier de typographe et vint se fixer à Paris en 1820. Ses connaissances littéraires et ses aptitudes typographiques lui valurent la place de correcteur à l'Imprimerie Royale. Il occupa ce poste jusqu'en 1838. Ses excentricités, ses bizarreries le lui firent perdre, et, de correcteur, Cirier redescendit au rang d'ouvrier. Je crois — et cela n'est pas à l'honneur de ses premiers patrons — que ce qui nuisit le plus au pauvre Cirier, ce fut son exaltation religieuse. En général, les typographes parisiens posent en libres penseurs. Lui, était un catholique intransigeant, et il ne rougissait pas de ses opinions. Il avait brigué la députation en 1848, et s'intitulait « candidat revendicateur, ouvrier et lettré, compositeur et correcteur ». Le soir, il allait dans les clubs, portant une croix rouge pour cocarde et vêtu d'une longue blouse noire — serrée à la taille par une ceinture tricolore de 3 mètres : 1 mètre pour chaque couleur.

Vieille épave des imprimeries parisiennes, Cirier avait trouvé un refuge sûr au *Journal des Villes et des Campagnes*, et nul ne fut plus dévoué que lui à la maison.

Deux haines, deux haines tenaces, terribles, féroces, lui tenaillaient le cerveau, en 1867 : La haine de Voltaire et la haine du baron Brisse.

Cirier, élevé dans le culte de Jeanne d'Arc, ne pardonnait pas à Voltaire d'avoir écrit la *Pucelle.*

Il en voulait au baron Brisse de ce qu'il encombrait les journaux de sa prose culinaire, alors que la bonne sœur

Rosalie — dont Cirier se trouvait être un peu parent — pleurait à la pensée de tant de malheureux affamés qu'elle ne pouvait soulager.

Ce qui mit le comble à la fureur de Cirier contre Voltaire, ce fut une mauvaise farce d'un de ses camarades.

Dans le *Siècle*, Havin avait ouvert une souscription pour élever une statue à l'ennemi personnel de Cirier. Dans les listes qu'il publiait, on put lire un jour cette mention : « Nicolas Cirier, typographe, 25 centimes ». Dire la colère (fort légitime d'ailleurs) qui s'empara du brave homme, en se voyant ainsi qualifié de souscripteur à une œuvre qu'il avait en horreur, nous ne l'essaierons pas. Sa haine raisonnée jadis devint une véritable monomanie : il ne parlait que de Voltaire, et traitait de voltairiens ceux qui ne pensaient pas comme lui; le voltairianisme fut son idée fixe, son cauchemar.

C'est alors qu'il composa cette fameuse pancarte, de 2 mètres de long sur 1 mètre de large, qui fit courir toute la Rive Gauche catholique dans les bureaux, naguère si tranquilles et si calmes, du *Journal des Villes et des Campagnes*. Au centre de la pancarte — un chef-d'œuvre de patience et d'ingéniosité, du reste —, Cirier avait admirablement dessiné un orang-outang dont la tête était celle de Voltaire. Tout autour, et comme formant une auréole d'ignominie, le vieux typographe avait imprimé en caractères multicolores toutes les invectives qu'il avait pu recueillir, dans ses lectures, contre l'auteur de la *Pucelle*. Au bas de la pancarte, en grosses lettres, s'étalait cette devise, qui est d'un voltairien connu,

de M. Edmond Texier : « *Son châtiment est d'être devenu le dieu des imbéciles* ».

La pancarte fut ensuite promenée pendant huit jours dans les rues par Cirier lui-même — qui, pour contrarier M. Havin, faisait ainsi avec joie l'homme-sandwich.

La mise en pages du journal souffrait beaucoup des colères anti-voltairiennes de Cirier. Il redevint encore simple typographe — et, un an après, par suite de la fusion des *Villes et des Campagnes* avec le *Français*, le pauvre diable passait à l'imprimerie Noblet, rue Soufflot. C'est là qu'il est mort, à l'âge de 80 ans. Il était né en 1790, et ses camarades le considéraient comme le doyen des typographes de France.

Ce vieux typo avait été l'ami intime d'Hégésippe Moreau — à la conversion duquel il ne fut pas étranger. L'auteur du *Myosotis* lui a dédié la pièce commençant par ce vers :

Dans le vieux temple un soir j'entrais, le cœur bien las.

Cirier a laissé beaucoup de manuscrits qui ont dû se vendre au poids. Il a publié aussi un grand nombre de brochures, devenues aujourd'hui, à tous les points de vue, des singularités littéraires — car, à l'exemple de Restif de la Bretonne, il les imprimait lui-même, et toutes portent des titres bizarres.

Voici les principales (celles que nous possédons) :

1° LA MOUTARDE APRÈS DÎNER, par le premier moutardier du Pape ; hors-d'œuvre, qui, par sa force et ses vertus, ferait pâlir le fameux Bornibus lui-même, et autres célébrités..., moutards d'hier (in-18). C'est un éreintement de Renan.

2° La Réclame, comme on n'en voit guère : plat de ma façon, servi à Rochefort (in-8°).

3° Le Terme, cauchemar d'un locataire, en 4 chants, accompagné de notes historiques, critiques et pas du tout réjouissantes (in-18).

4° Triomphe et Pilori, vers de toutes couleurs pour enguirlander M. Havin (in-8°).

5° Fables nouvelles (in-12).

6° La Brisséide, boutades iambico-philantropico-gastronomico-copronymiques. Suite et supplément aux vingt aphorismes de Brillat-Savarin; avec ces deux épigraphes : *Quorum Deus Venter est* (Saint Paul); *Epicuri de grege porcus* (Horace). Publié à Paris, en 1867, un mois avant le renversement des casseroles compromettantes et la cessation des oracles (in-8°).

Tout dans ce dernier livre est extravagant : le fond, la forme, la typographie, la pagination, la couverture. C'est un véritable pot-pourri, une macédoine indescriptible. Il y a des pages sang-de-bœuf; d'autres, jaune serin. Le texte est entremêlé de gravures cabalistiques (dont une représente le baron Brisse entraîné par la Mort dans les enfers). Des rubans de papier s'échappent de tous côtés, comme les centons de la Sibylle de Cumes. Ce sont les commentaires de la *Brisséide*, appuyés sur des sentences empruntées à l'Évangile, à Piron, à Pierre Leroux, à saint François de Sales, à Louis Veuillot, à Béranger, à Bourdaloue, à Carême, à Michel Menot, à Gustave Planche, à Bossuet, à Grimod de La Reynière, enfin à je ne sais plus qui.

Le livre est dédié aux libres-mangeurs, aux libres-panseurs, aux gastro-nomes, aux gastro-philes, aux gastro-lâtres, aux gastro-goinfres.

Hélas ! malgré tous ses attraits, la *Brisséide* ne se vendit pas. Six mois plus tard, Cirier le constate mélancoliquement dans une pièce de vers complémentaire :

> Tout est encor dans ma boutique, hormis pourtant
> Un demi-cent
> Que j'ai distribué d'une main libérale.
> L'auguste Vérité (d'une ardeur sans égale
> Il faut l'aimer toujours), la Vérité me dit :
> « Tu mens !... Est-il déjà sorti de ton esprit
> L'exemplaire à Marpon vendu sous les Arcades ? »[1]

Cet exemplaire, cet unique exemplaire vendu, c'est moi qui l'achetai : vingt-cinq sols, et je ne les ai pas plaints.

Cirier a longtemps collaboré au *Sphinx*, journal mensuel dirigé par un certain Guillaumé, qui signait perfidement : *Glu-au-miel*, et qui posait à ses lecteurs des questions baroques comme celle-ci :

« Quelle est la lettre la plus puissante de l'alphabet ? »

Donnons la réponse de Nicolas Cirier :

« C'est l'I.

« Voyez cette femme jeune, belle, riche, qui vient enfouir dans la lugubre infection d'un hôpital, sa beauté, sa jeunesse et le plus brillant avenir. Qui la pousse à cet héroïque

1. Marpon est un libraire-éditeur dont l'étalage se trouve sous une des galeries du théâtre de l'Odéon.

sacrifice ? La lettre I. Sa conscience lui dit : Va, va dans les hôpitaux, sur les champs de bataille et partout faire bénir le nom de ton adorable Maître ! Et elle va.

« Voyez ce jeune homme qui s'embarque, renonçant, lui aussi, à ce qu'on est convenu d'appeler la gloire ou la fortune, et s'arrachant aux embrassements de la famille et de l'amitié, aux sollicitations, aux enivrements de l'amour. C'est un missionnaire. Sa religion lui a crié : I. Va ! Et il est allé aux antipodes; il est allé chez les cannibales; il est allé continuer l'œuvre de ceux à qui il fut dit pour la première fois : *Ite !* »

Détail touchant. Cirier avait un chien, qu'il appelait « Boute-en-train », et qui paraissait aussi vieux que lui. Le 25 octobre 1869, on les trouva morts tous les deux. Cirier gisait sur son grabat, un Catéchisme à la main. À ses pieds, Boute-en-train était étendu. Les camarades de l'« ennemi de Voltaire », qui l'aimaient beaucoup, malgré ses excentricités, s'arrangèrent de manière à ce que le chien fût enterré dans le même cercueil que son maître. Ce fut le convoi du pauvre; mais trois cents compositeurs parisiens se firent un devoir, ce jour-là, d'accompagner à Saint-Jacques du Haut-Pas et au cimetière Montparnasse celui qui trente ans auparavant avait fermé les yeux d'Hégésippe Moreau.

IV

LA FEMME AU PERROQUET

Qui n'a pas lu l'admirable poème de Charles Baudelaire : *Les Petites Vieilles* ?

> Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
> Nul ne vous reconnaît ! Un ivrogne incivil
> Vous insulte en passant d'un amour dérisoire.
> Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.
>
> Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
> Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;
> Et nul ne vous salue, étranges destinées,
> Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

En écrivant ces strophes aussi vraies que profondes, Baudelaire avait en vue certains types de femmes, qu'il avait souvent rencontrées sur l'asphalte parisien : la mère Copeau, la mère Françoise, la Tritonne, la mère Crédit, la Femme au perroquet. Ces types ont disparu.

Tricoteuse sous la Révolution, hétaïre sous le Consulat, grande dame sous le premier Empire, qui dira jamais par quelles suites de terribles vicissitudes la mère Copeau en était venue, sur la fin de sa carrière, à vendre des petits fagots de bois aux cordons bleus de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain ? Et la Tritonne, cette hippopotamesque marchande de fruits à l'eau-de-vie, dont Charles Coligny et Privat-d'Anglemont étaient les clients, qui savait, quand elle est morte, qu'elle fut, en son beau temps, la coqueluche de tous les dandys de 1830 ?

Et la mère Crédit, cette marchande des quatre-saisons, qui, depuis quatre-vingts ans, traînait elle-même sa charretonne, a-t-elle quelquefois laissé deviner qu'elle était la fille aînée du marquis de Juxta-Crédy et qu'elle descendait par sa mère des Rois de France en droite ligne ? Non, ces sphinx étranges jamais ne livrèrent tout leur secret. Seule, l'histoire de la mère Françoise et de la Femme au perroquet se transmettait des uns aux autres dans le quartier qu'elles habitaient.

La mère Françoise avait été fiancée à Borie, un des quatre sergents de La Rochelle, et, tant qu'elle vécut, elle lui resta fidèle.

Quant à la Femme au perroquet, décédée centenaire en 1870, voici la vérité vraie sur son étrange existence — telle du moins que me la dépeignit, un jour à l'Arsenal, le bibliophile Jacob, qui fut grand dénicheur de curiosités parisiennes.

Le nom de famille de la Femme au perroquet, nul ne l'a jamais su. On ne l'appelait que Madame Cornélie. Ce petit nom lui venait de la Révolution. Aux plus mauvais jours

de 93, elle avait représenté une des trois déesses de la Raison — qu'Hébert et Chaumette exhibèrent à Notre-Dame, à Saint-Eustache et à Saint-Roch.

Vêtue d'une tunique de gaze blanche, un manteau bleu de ciel flottant sur les épaules, les cheveux épars, sous un bonnet de la liberté à large cocarde tricolore, Cornélie reçut plusieurs fois les hommages des chefs de la Commune de Paris. Il se racontait même tout bas, à ce propos, un immoral épisode que les historiens ont passé sous silence. Il paraît qu'un matin le temple catholique fut témoin d'une saturnale obscène renouvelée des mystères d'Eleusis. Sur l'estrade réservée à la déesse du jour, Cornélie monta, dans le costume que nous venons de décrire. Tout autour étaient rangés les hébertistes : Anaxagore Chaumette, Anacharsis Clootz, l'évêque défroqué Gobel et le « Père Duchesne », qui avait organisé la manifestation. Un discours, arrangé pour la circonstance, fut débité par Hébert. La harangue finissait dans cette apostrophe qui n'eut rien de métaphorique : « Tombez, voiles de la Raison ! » Et les voiles de la Raison tombèrent !... Et Cornélie apparut dans toute sa nudité sacrilège !

Plus tard, au temps

> ... où la Tallien, soulevant sa tunique,
> Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or,

Cornélie régna dans les salons du Directoire. Avec Mlle Lange, chantée par Lecoq dans la *Fille de Madame Angot*, elle partageait les « faveurs » de Barras, et elle figurait, dit-on, sous le costume de la Phryné grecque aux orgies

que ce nouveau Sardanapale donnait en son palais du Luxembourg.

Mais le temps qui ne respecte rien, pas même les déesses de la Raison, n'épargna point la citoyenne Cornélie. Adieu les riches toilettes et les brillants équipages ! Le bonheur de la « favorite » de Barras, s'éteignit avec sa beauté. Des épaves de son ancienne fortune, il lui était resté seulement de quoi ne pas mourir de faim.

Émaciée, rapetissée, plus décrépite que la Fée aux Miettes de Charles Nodier, habillée de défroques impossibles qui dataient de l'an VII, elle cheminait lentement, le long des murs, un perroquet d'une main, une chaufferette de l'autre (même en été), et invariablement suivie d'un roquet galeux. Cornélie ne se préoccupait point du chien. Elle n'avait d'attentions que pour le perroquet. Toujours perché sur l'index de la main gauche de la vieille hébertiste, celui-ci était d'une imperturbabilité à toute épreuve et avait l'air d'un bonze réfléchissant sur les vicissitudes humaines. C'était peut-être pour elle la personnification de l'immuable Destin.

La maîtresse de ce bizarre volatile allait droit devant elle, juive errante des temps révolutionnaires, sans prêter l'œil ni l'oreille à ce qui se passait, se disait ou s'étalait à ses côtés, le regard fixe et torve, marmottant des paroles sans suite et souffrant avec un stoïcisme dédaigneux les grimaces de la marmaille — absorbée qu'elle était dans ses souvenirs.

J'ai autrefois rencontré souvent la Femme au perroquet sous le grand acacia de la Pépinière. Elle demeurait là des heures et des heures, sur le banc de pierre, immobile, inerte,

peut-être dévorée de remords. Elle était, à cette époque, la seconde survivante des « Dianes » de la Révolution. Il en existait une autre, méprisée de tous, à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche).

Coïncidence fatidique ! Le 4 Septembre 1870, le jour même de la proclamation de la troisième République, la Femme au perroquet rendit son âme à Dieu, pour ne pas dire au Diable, dans une mansarde du carrefour de Buci. La même année, mourut aussi le Louis XVII du Quartier latin.

LES ILLUMINÉS

I

NAÜNDORFF ET EUGÈNE VINTRAS

Louis XVII est-il mort au Temple ?

J'incline à croire que non. Autrefois j'en étais absolument convaincu. Mais les travaux de M. Chantelauze sur ce problème historique ont un peu ébranlé ma foi première, et des doutes me sont venus sur une évasion romanesque dont la légende, plus ou moins bien arrangée, nous a valu une série interminable de faux Dauphins, qui tous ont prétendu avoir des titres indiscutables à l'héritage du Roi-Martyr.

Louis Blanc et Jules Favre ont cru fermement à l'évasion de l'Orphelin Royal. Le comte Irrisson d'Hérisson y croit aussi. M. Victorien Sardou, pareillement. On peut donc ne pas se prononcer d'une façon catégorique. Mais, en

acceptant la réalité du fait, des nombreux Louis XVII qui ont paru (on en compte jusqu'à seize), quel est le vrai, l'authentique, le seul ? C'est ici que je défie le croyant le plus déterminé de se reconnaître. Écartons le menu fretin, et ne retenons seulement que Naündorff, Richemont et le comte de La Roche. Si vous lisez la collection du journal *la Légitimité*, les ouvrages de Gruau de La Barre et surtout la *Survivance du Roi-Martyr*, par un Ami de la Vérité, — c'est Naündorff qui est le vrai Louis XVII. Si vous passez aux ardents opuscules de M. Collin La Herte et aux savantes recherches de M. Édouard Burton, — c'est le baron de Richemont. Si vous vous fiez à l'érudit M. Nauroy, — ce sera ce mystérieux enfant que Louis de Frotté aurait confié aux généraux vendéens (lesquels, craignant une scission parmi les royalistes, ne voulurent pas le reconnaître), et qui, homme sans énergie, après avoir végété misérablement toute sa vie sous le nom de comte de La Roche, mourut à Savenay, en 1872, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Les détails de l'évasion sont aussi explicites dans la version de M. Nauroy que dans les deux autres. Réciproquement, bien que différentes dans leurs circonstances, les trois évasions ont une vraisemblance à peu près égale.

Et maintenant :

Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

Nous n'essaierons pas de deviner, estimant la chose vaine, et nous n'avons pas à choisir, par cette bonne raison que le « Louis-dix-septisme » est un système politiquement nul.

Richemont, le plus intelligent, le plus intéressant et, selon nous, le plus vraisemblable des faux Dauphins, est mort sans postérité; le comte de La Roche, pareillement. Il n'y a que Naündorff qui ait fait souche — et sa descendance mène encore, de temps à autre, grand tapage. Mais, en admettant même que l'horloger de Spandau ait été réellement Louis XVII, le droit que réclament ses enfants est tombé en déshérence, et, avec leurs idées de l'autre monde et leur bizarre mysticisme, il serait insensé de supposer qu'ils parviennent jamais à susciter en leur faveur un mouvement national qui les appellerait au trône.

Si l'on prenait d'ailleurs au sérieux les prétentions de la famille Naündorff, il faudrait conclure aussi que les Bourbons, depuis Henri IV, n'ont été que des usurpateurs. Il existe encore, en effet, un descendant direct des Valois. On l'a signalé, il y a dix ans, exerçant les modestes fonctions de facteur rural à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône). Je soupçonne fort que c'est là le fils du Valois, d'Honoré de Balzac. Sentant sa fin prochaine, le grand romancier manda Léon Gozlan, l'auteur d'*Aristide Froissard*, et lui dit : « Mon ami, j'ai découvert un Valois, le dernier des Valois; ses papiers sont en règle. Je l'ai fait saigner d'ailleurs, et, comme tous les Valois, il a le sang bleu. Cet homme est pauvre. Je fondais sur son avenir de grandes espérances, et, pour qu'il pût vivre décemment, je lui faisais une petite pension jusqu'à la reconnaissance de ses droits. Au nom de notre amitié, promettez-moi de la continuer ». Gozlan promit. Mais Gozlan est mort à son tour, et le « dernier des Valois » ne

put faire donner à son fils une éducation en rapport avec son grand nom. — Et voilà pourquoi celui-ci, sans ambition d'ailleurs, accepta et occupe encore (maintenant à Marseille) un emploi dans l'administration des postes[1].

Je reviens à Naündorff. Le prétendant, bien qu'il soit de tous le plus célèbre, n'a rien qui m'attire. L'illuminé qui était en lui en fait, au contraire, une physionomie des plus curieuses, et c'est uniquement de Naündorff, faux messie, dont je veux m'occuper ici — parallèlement avec un autre illuminé, nommé Eugène Vintras, lequel, dans le temps, rattacha le Louis-dix-septisme à son système religieux.

Charles-Guillaume Naündorff parut à Paris pour la première fois vers le milieu du mois de mai 1832. Il arrivait de Spandau (Prusse) où il avait exercé la profession d'horloger. La nature l'avait doué d'une figure bourbonienne, et sa ressemblance avec l'Orphelin du Temple fut publiquement constatée par quelques vieilles dames très respectables, qui avaient eu occasion de vivre à la cour du roi Louis XVI dans les années qui précédèrent la Révolution. Il ne tarda pas à se faire, parmi les gens qui croyaient d'une foi robuste à l'évasion, de très nombreux partisans. Ceux-ci lui ménagèrent une entrevue avec le visionnaire de Gallardon, Thomas-Ignace Martin. Cette entrevue eut lieu au presbytère de Saint-Arnould, près de Dourdan (Seine-et-Oise). Le curé de la paroisse, l'abbé Appert, qui fut plus tard interdit

1. Le dernier des Valois s'est porté comme candidat à Marseille, aux élections du 22 septembre 1889. Il a eu autant de voix que Favouille, un excentrique du crû.

par son évêque et qui suivit Naündorff en Angleterre, était un sectateur ardent du Louis-dix-septisme. Il disait avoir fait faire jadis, après sa sortie du Temple, la première communion au Dauphin, et il reconnut celui-ci dans la personne de Naündorff. Ce témoignage avait besoin d'une corroboration extra-naturelle. On appela Martin.

L'histoire de ce paysan mérite d'être racontée en deux mots.

Il labourait tranquillement son petit champ, à Gallardon, près Chartres, lorsque, sur le coup de midi, un beau jeune homme lui apparut et lui ordonna (c'était en 1816) d'aller, de la part de Dieu, trouver le roi Louis XVIII. Martin fit d'abord la sourde oreille. Mais le mystérieux jeune homme, l'archange Raphaël, si nous en croyons les biographes du paysan beauçois, revint plusieurs fois à la charge. Il dit à Martin : « Le ciel te confie une mission sacrée auprès du Roi de France; quitte ton travail et va trouver le monarque; Dieu t'inspirera, au moment même de l'entrevue, ce que tu dois lui dire ».

Je possède une gravure bien curieuse : elle représente Martin en blouse, au milieu d'un champ; ses bœufs sont au repos; le soc de sa charrue est enfoncé dans la terre; à deux pas, un peu à gauche, se tient debout, le bras droit étendu dans la direction du laboureur, un jeune homme habillé du costume de l'époque. Il porte des souliers découverts et à boucles, des pantalons blancs, un peu courts, une longue redingote noire boutonnée, une cravate à plusieurs tours, et un chapeau à larges bords cambrés, bas de forme et évasé

du haut. Aux épaules, perçant la redingote, deux grandes ailes déployées. Rien de plus bizarre que ces ailes sur cette redingote !

Le bon Martin n'y résista pas. Il se rendit à Paris et alla trouver le Roi aux Tuileries. Celui-ci, qui déjà était prévenu de la visite du paysan, donna — malgré son entourage peu favorable au visionnaire — des ordres précis pour qu'on introduisît Martin sans trop de cérémonie. La conversation entre le laboureur de la Beauce et le chef de l'État s'engagea sur un ton familier, à la bonne franquette.

En entrant, Martin salua le roi Louis XVIII :

« — Sire, je vous salue.

— Bonjour, Martin.

— Vous savez, Sire, sûrement pourquoi je viens. Comment vous portez-vous ?

— Je me porte un peu mieux que ces jours passés, et vous, Martin, comment vous portez-vous ?

— Moi, je me porte bien.

— Asseyez-vous, et dites-moi l'objet de votre voyage ».

Alors commence un long et mystérieux entretien, sur lequel les Louis-dix-septistes, aussi bien les sectateurs de Naündorff que quelques-uns des partisans du baron de Richemont, basent toute la partie providentielle de leur système. Ils prétendent (voir l'abbé Perrault : *Le Passé et l'Avenir*; Charles Saint-Mémoire : *Louis XVII et les Prophéties*; V. de Stenay : *Louis XVII vengé*) que le visionnaire de Gallardon aurait dit ceci entre autres choses, au roi de France :

« — Le secret que j'ai à vous révéler, Sire, est que vous occupez une place qui ne vous appartient pas.

— Comment ! comment ! se serait écrié Louis XVIII. Mon frère et ses enfants mâles étant morts, je suis le légitime héritier...

— Je ne connais rien à tout cela, aurait répliqué Martin. Mais je sais bien que la place appartient de droit à votre neveu de Normandie, et cela est aussi vrai qu'il est vrai qu'étant un jour à la chasse avec le roi Louis XVI, votre frère, dans la forêt de Saint-Humbert *(sic)*, et le Roi étant devant vous, vous avez eu l'intention de le tuer. Le Roi étant monté sur un cheval blanc plus grand que le vôtre, vous avez été embarrassé par une branche d'arbre qui s'est pliée de manière à vous empêcher, en passant sous l'arbre, de bien ajuster le Roi ».

Et Louis XVIII aurait fait cette réflexion : « Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est bien vrai ! »

Puis Martin aurait pris congé de lui, en ajoutant : « Surtout, Sire, prenez garde de vous faire sacrer, car la cérémonie du sacre vous serait funeste. Vous seriez frappé de mort pendant la cérémonie ».

Selon une autre version, rapportée dans la *Nouvelle Biographie générale* (T. XXXIV, p. 45), les dernières paroles de Martin auraient été celles-ci :

« Si vous donniez lieu, Sire, à l'idée que vous avez de vous faire sacrer, cette tentative serait suivie des plus grands malheurs ; la coupole de la cathédrale de Reims s'écroulerait sur vous et sur les assistants ».

Tel est le fameux « secret » de Martin.

C'est évidemment une légende inventée après coup, et pour les besoins de la cause, par les Louis-dix-septistes.

Il suffit d'une simple observation pour en montrer la puérilité.

Comment se fait-il que Charles X, qui a été sacré à Reims, ne soit pas mort pendant la cérémonie ? Pourquoi les voûtes de la cathédrale ne se sont-elles pas écroulées sur lui ?

Dans la théorie Louis-dix-septiste, Charles X était pourtant un usurpateur au même titre que son frère Louis XVIII.

Mais les Naündorffiens et les Richemontistes ne s'embarrassent pas pour si peu.

Quoi qu'il en soit, dès son entrée dans le presbytère de Saint-Arnould, Martin déclara que Naündorff était bien le Dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Jugez la joie des affiliés à cette déclaration ! Martin avait parlé : c'était sans réplique. Dès ce moment, Naündorff, grâce aux libéralités de ses partisans, eut une cour, une livrée, des aides de camp, des officiers d'ordonnance, un ministère et un journal. Ce journal s'appelait, comme celui de M. Clemenceau : *La Justice.*

Expulsé de France par le gouvernement de Louis-Philippe, Naündorff quitta Paris en 1836 et se fixa en Angleterre, près de Londres, dans le village de Camberwel.

Son titre de Roi ne lui suffisant plus, il ambitionna de jouer le rôle d'un messie, d'un fondateur de religion. Coup sur coup, par les soins de M. Gruau de La Barre et de M. Charles de Cosson, il publia : *La Doctrine céleste,* ou

l'Évangile dans toute sa pureté primitive (1 vol. in-8°, Lyon, 1839); *Révélations sur les erreurs de l'Ancien Testament* (1 vol. in-12, Paris, 1840); *Salomon le Sage, fils de David, sa Renaissance sur cette terre et sa Révélation céleste* (1 vol. in-12, Paris, 1841). Dans ces trois ouvrages, Naündorff traite la Genèse de fable et le péché originel de superstition; il y soutient que toute la Bible n'est qu'un tissu d'impostures et de contes à dormir debout; il y nie formellement la divinité du Christ, les dogmes de la Trinité, de la Présence réelle et de l'Incarnation; il s'y déchaîne avec une violence inouïe contre la Papauté, les cardinaux, les évêques et les prêtres de l'Église romaine. Son système tient à la fois : pour les négations, de Voltaire; pour les affirmations, de Swedenborg. Comme dans la *Nouvelle Jérusalem* du théosophe de Stockholm, il est question, dans les *Révélations* de Naündorff, des renaissances inférieures, des incarnations angéliques, des correspondances célestes et de la métempsycose. Un Bref de Grégoire XVI, en date du 3 novembre 1843, condamna les erreurs du faux messie de Camberwel — en même temps que celles d'Eugène Vintras.

Contremaître d'un moulin à papier de Tilly-sur-Seules, près de Caen, Vintras était né à Bayeux en 1807 et avait exercé toutes sortes de métiers. En 1839, il se lia avec un nommé Geoffroy, ancien notaire, destitué pour abus de confiance et dont le passé dénotait un intrigant de première force. Ce Geoffroy fut successivement agent comptable des pages de la maison de Charles X, administrateur des biens d'un gentilhomme breton (M. de Razac), archiviste de la préfecture

des Deux-Sèvres, enfin homme d'affaires dans le Calvados.

Naündorff avait beaucoup de partisans à Niort. Lorsque la police l'expulsa de France, on saisit des pièces et des lettres démontrant ses nombreuses relations avec Geoffroy — lequel fut aussitôt renvoyé de la préfecture des Deux-Sèvres. Vintras et Geoffroy étaient bien dignes de s'entendre. Ils résolurent de fonder une association politico-religieuse dont le but avéré était de proclamer Charles-Guillaume Naündorff comme duc de Normandie et fils de Louis XVI. Le contremaître Vintras annonça que l'archange saint Michel lui apparaissait presque tous les jours, sous la forme d'un « bon vieillard ».

Puis ce fut le tour de saint Joseph, de la Vierge Marie et de Dieu lui-même. Vintras changea de nom : il se fit appeler Pierre-Michel, et pour les intimes Strathanaël. Plus tard, il se posa comme le Grand Prophète des derniers temps, et, tout en s'affirmant ultra-catholique, inventa, lui aussi, une sorte de religion, connue dans l'histoire des excentricités contemporaines sous la qualification d'*Œuvre de la Miséricorde.* Les fidèles arrivèrent peu à peu et formèrent des septaines dirigées par une Septaine sacrée qui primait toutes les autres et qui se composait :

1° De Pierre-Michel (Eugène Vintras);

2° Du frère Jean (Geoffroy père, le grand fabricateur de toute cette intrigue);

3° De l'abbé Charvoz, ancien curé de Montlouis (diocèse de Tours), le théologien de la Secte, le vulgarisateur du Vintrasisme, qui signait parfois ses livres du pseudonyme de

La Paraz et qui mettait sur pied les rêveries de Strathanaël;

4° Du docteur Liégeard (de Caen);

5° De l'abbé Maréchal (du diocèse de Versailles), à qui Pierre-Michel promettait le chapeau de cardinal, le jour où Louis XVII serait proclamé Roi de France;

6° De Lemeneur fils, président des archanges;

7° Enfin, de Mme Mauduit, de Paris (la matriarche sœur Marthe).

Les extases, les miracles, les révélations, les prophéties, les apparitions se succédèrent à Tilly-sur-Seules. Pierre-Michel prédisait pour la France des malheurs terribles. Ses fidèles avaient en lui une foi entière et le considéraient comme un véritable envoyé de Dieu. Ce qui ne l'empêcha pas d'être bel et bien condamné comme escroc, le 20 août 1842, par le tribunal correctionnel de Caen.

Il serait oiseux d'énumérer en détail toutes les lubies et toutes les erreurs du Vintrasisme. Je renvoie le lecteur, avide de ces sortes de choses, d'abord aux livres de la secte, dont les principaux sont : *la Voix de la Septaine, le Livre d'Or, les Prisons d'un Prophète actuel, les Lamentations prophétiques, le Mystère des Temps dévoilé,* par Charvoz (La Paraz); *le Précurseur de l'Avènement intermédiaire de Jésus-Christ,* par l'abbé Héry, ancien curé de Vendargues (Hérault); *la Vérité de la Venue d'Élie,* par l'abbé Grimaud, ancien chanoine de la cathédrale d'Avignon; *le Sanctuaire du Carmel, l'Évangile éternel,* et *le Glaive sur Rome,* par Pierre-Michel. On pourra consulter ensuite, avec le plus grand fruit, les écrivains qui ont combattu cette hérésie, tels que l'abbé Bouix : *la*

Nouvelle secte dévoilée; l'abbé Caillau : *les Nouveaux Illuminés*; enfin, comme informateur très précis, J.-M. Quérard : *Supercheries littéraires* (t. III, Ire partie, article : Pierre-Michel).

Qu'il nous suffise de dire ici que les Vintrasiens renouvelèrent toutes les erreurs des priscilliens, des montanistes, des dulcinistes, des joachimites et des millénaires. Ils avaient une messe à eux qu'ils récitaient en français, et dont on trouva dans le *Précurseur*, de l'abbé Héry, le formulaire liturgique. Ils faisaient de la Vierge une sorte de quatrième personne divine, créée avant le temps et émanée du Saint-Esprit. Ils enseignaient que l'homme était composé d'un ange déchu, d'une âme et d'un corps, et que Jésus-Christ (qu'ils considéraient pourtant comme Dieu) n'a pris qu'une portion de la nature humaine.

Les Vintrasiens avaient emprunté leur théorie de la Sophie éternelle créée avant le temps à un ouvrage de l'ancien bénédictin dom Pernetty, qui parut en 1790 sous ce titre : *Les Vertus, le Pouvoir, la Clémence et la Gloire de Marie, Mère de Dieu.* Ce Pernetty, après une vie des plus aventureuses (il fut aumônier du navigateur Bougainville et conservateur de la Bibliothèque royale de Berlin), était venu quelques années avant la Révolution se fixer à Avignon, où il fonda une Société de Théosophes, s'occupant de kabbale, d'alchimie et d'hermétisme. Les Frères d'Avignon (ainsi se nommaient les disciples de Pernetty) adoraient littéralement la Sainte-Vierge, comme le firent plus tard les Vintrasiens. Un de ces théosophes d'Avignon prétendait même ressusciter les morts. Celui des Frères qui présidait aux opérations caba-

listiques était patriarche ou pontife. Ils se mêlaient, en outre, de prophétiser — et cinq ans à l'avance ils avaient prédit, d'après certains versets de l'Apocalyse, le règne de la Terreur.

Avignon est, ainsi que Lyon, une ville propice à l'illuminisme. Aussi, pendant longtemps, Vintras et Naündorff y eurent-ils leurs principaux adhérents. C'est à Avignon que demeurait Mme Bouche, une des Trois Maries de l'Œuvre de la Miséricorde. Plus tard, Vintras y fit d'autres précieuses recrues, notamment ce chanoine Grimaud (déjà nommé), lequel, avec les abbés Héry et Charvoz, fut un des théologiens de la secte et répondait aux correspondants sérieux. J'ai lu de ces théologiens du Vintrasisme une lettre bien extraordinaire et bien étonnante sur la Triplicité de la Nature Humaine (âme, esprit et corps, formant trois substances distinctes). Elle fut écrite pour un professeur animiste de la Faculté de Montpellier, M. Boyer, qui, bien que très orthodoxe et bon catholique, s'intéressait à ces questions.

L'excommunication pontificale ne mit fin ni à la secte vintrasienne ni à la secte naündorffiste. Jusqu'à sa mort, le faux messie de Camberwel resta le Roi des Vintrasiens. Ils priaient pour lui. Ils l'engageaient par des lettres pressantes à se convertir. L'abbé Charvoz fit même dans ce but le voyage de Londres. Naündorff résista. Il jalousait Vintras. Celui-ci était le Grand Prophète, annonçant le Monarque fort. Naündorff voulait pour lui le sceptre et la tiare. Il s'improvisa Roi-Prophète comme Jean de Leyde. Mais, tout en protestant contre cette usurpation, Vintras et ses partisans le considérèrent toujours comme « le véritable fils de Louis XVI ». Plus

tard cependant, les Vintrasiens se ravisèrent et, méprisant la descendance de Naündorff, ils se rallièrent à l'idée de l'excentrique Madrolle qui, dans *Le Grand Prophète et le Grand Roi*, explique toutes les prédictions anciennes et modernes au profit de Richemont. Il fallait à ces pauvres cerveaux un Louis XVII à tout prix. Vintras est mort en 1872 — et le Vintrasisme a disparu avec lui. On dit pourtant qu'il reste encore une petite église de Vintrasiens à Lyon. Il serait curieux de savoir quel est aujourd'hui pour eux le « Grand Roi » en perspective.

II

LE LOUIS XVII
DU QUARTIER LATIN.

L'histoire des faux Dauphins — en admettant même qu'il s'en trouve un de vrai dans le nombre — est à faire, et elle serait tout aussi intéressante que celle de l'« Homme au masque de fer ».

J'ai dit plus haut, à propos de Naündorff, que l'on comptait seize ou dix-sept Dauphins problématiques, depuis le tailleur Hervagault jusqu'au Trappiste à la cassette mystérieuse qui mourut en 1869, à l'Abbaye de Bellefontaine.

J'en ai connu personnellement un qui demeurait dans le Quartier latin vers les dernières années du second Empire. Il serait ainsi le dix-septième de ces mystificateurs célèbres, avec cette différence que le Dauphin aimé des étudiants et des grisettes n'était pas du tout un imposteur. Sa bonne foi égalait ses illusions.

Au physique, le Louis XVII du Quartier latin avait bien une certaine allure bourbonienne; mais, comme il portait

la barbe, une barbe courte, hérissée, rude et blanche, il ressemblait de loin à Victor Hugo. Ses cheveux étaient de la même couleur et affectaient la même attitude. Ce qui faisait dire plaisamment à notre Louis XVII que sa tête était un drapeau blanc. Il eût été plus exact en comparant son vénérable chef à un drapeau tricolore. En effet, ce diable d'homme avait les yeux d'un bleu admirable et les lèvres aussi rubicondes que le manteau de pourpre de ses aïeux. Le nez aussi était de race, mais il *trognonait* scandaleusement. Il y aurait eu de quoi supposer, si l'on n'avait craint de manquer de respect à Sa Majesté, que Louis XVII caressait plus que de raison la « dive bouteille ».

Où logeait ce vieillard illuminé qui, sérieusement, se croyait le descendant de quatorze générations de Rois ? Quelles Tuileries abritaient le sommeil de ce grand de la terre ?

La nuit, il la passait dans une maison de très modeste apparence, dont les fenêtres faisaient face au Séminaire de Saint-Sulpice. Le jour, on trouvait invariablement le Dauphin dans les salons littéraires de Mlle Morel, rue Casimir-Delavigne. Qu'il plût, qu'il ventât, qu'il neigeât, durant les brumeuses journées de décembre comme à l'époque des chaleurs caniculaires, Louis XVII arrivait réglementairement vers midi au cabinet de lecture et, jusqu'à six heures du soir, s'asseyait dans le même coin, trônait sur le même fauteuil, les pieds sur le même escabeau. C'était un lecteur infatigable, mais maniaque. Il ne lisait que les revues; le journal quotidien, feuille volante et souvent empâtée, n'avait jamais sali ses doigts augustes.

Les habitués du lieu connaissaient bien le Dauphin, et tous (Jules Vallès lui-même) s'inclinaient respectueusement devant sa Royauté chimérique. Ils lui formaient comme une petite cour, et, en entrant, le saluaient en ces termes : « Bonjour, Sire ! Comment se porte aujourd'hui Votre Majesté ? »

Il fallait voir alors le bon Louis XVII s'épanouir, se pavaner, se réjouir : « Voilà, se disait-il en lui-même, des gens qui lisent sur ma physionomie la splendeur divine de ma naissance ». Il était encore plus fier quand un lecteur lui retenait la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue britannique*, avec ces mots : « Après vous, Sire ! »

Louis XVII était très boutonné. À force d'obséquiosités et de machiavélisme, je parvins à capter sa confiance. Comme il était manchot, du bras gauche, et que je lui en manifestais ma surprise, il me raconta ce qui suit : « Étant jeune, dit-il, j'avais, à l'exemple du Roi mon père, un goût inné pour la serrurerie, l'horlogerie et les arts mécaniques. Pendant un séjour que je fis en Angleterre, mon plaisir favori était d'aller étudier dans les usines et les manufactures le jeu des machines. Un matin, je visitais une célèbre papeterie de Manchester. Je m'approche un peu trop près du coupe-papier; la roue sacrilège, sans respect pour mes prérogatives royales, me prend par le bras dans ses engrenages et, profitant de ma distraction, me le broie littéralement.

« Hélas ! Monsieur, Corneille l'a dit :

Si grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Sujets à mille maux comme les autres hommes.

Mais je me résigne, en pensant qu'il me reste encore le bras droit, celui qui tient le sceptre et le glaive de justice. Cela suffit. Je ne suis point un Roi batailleur. J'ai horreur de la guerre, et je veux abolir la peine de mort ».

Comment le Louis XVII du Quartier latin était-il sorti du Temple ? À l'entendre, il aurait été sauvé par une blanchisseuse qui, voulant se débarrasser du fruit rachitique de ses amours avec un camelot, aurait vendu le pauvre enfant à Pichegru pour le substituer au fils de Marie-Antoinette. L'échange, dans la prison du Temple, se serait fait sous le couvert d'un paquet de linge propre pour la rentrée de l'un et d'un paquet de linge sale pour la sortie de l'autre.

Remis entre les mains de Joséphine de Beauharnais, notre Dauphin aurait été caché dans le Morbihan par des Bretons fidèles, élevé en Suisse par un général de la République, puis délaissé par ses partisans à cause de ses idées libérales.

« J'ai, ajoutait-il, habité près de vingt ans la Belgique où, pour vivre, je donnais des leçons d'histoire. J'y serais encore sans la libéralité de Mme de Tourzel, dame d'honneur de ma mère, qui me fit en mourant son légataire universel. J'attends mon heure. Tel que vous me voyez, j'ai quatre-vingt-quinze ans; je n'en parais pas plus de soixante. C'est que Dieu me rajeunit de jour en jour. Vienne ma Restauration, et je reprendrai toute ma vigueur, et j'épouserai une fille du peuple, et par notre union sera définitivement cimentée l'alliance du pouvoir royal avec la France démocratique ».

Pauvre vieux bonhomme ! C'est qu'il le croyait comme il le disait.

Je pris des renseignements chez les locataires de la maison qu'il habitait. On ne le connaissait que sous le nom de Monsieur Louis. Il ne recevait jamais de lettres et vivait d'une petite rente sur l'État, fruit des économies faites pendant son professorat.

Louis XVII était licencié ès lettres.

C'est tout ce que je pus savoir sur son compte. Plus tard, j'ai appris qu'il s'appelait de son véritable nom Jacques-Louis Varney. Par suite de quelles circonstances ce licencié en était-il arrivé à se prendre sans rire pour le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette ? Je l'ignore — et l'original lecteur de la *Revue des Deux Mondes* a dû emporter avec lui ce secret dans la tombe.

III

ŒGGER-LE-SWEDENBORGIEN.

Il s'est récemment établi, sur la rive gauche de la Seine, non loin du Panthéon, en plein Paris, un temple à l'usage des Novi-Jérusalémites. C'est ainsi que se qualifient les disciples du théosophe suédois Emmanuel Swedenborg. On sait que ce personnage, qui fut d'abord un grand savant, devint tout à coup illuminé et prétendit converser directement avec les purs esprits, avec Dieu même. Il prétendait que l'ancienne Église avait eu son Jugement Dernier en 1757, et il promulgua, sous le nom de *Nouvelle-Jérusalem*, les lois et les dogmes d'un culte plus moderne. Au fond, Swedenborg ressuscitait l'Arianisme. Il ne voyait en Jésus-Christ qu'un ange qui avait pris la forme humaine, et ne reconnaissait pas en lui une des trois Personnes Divines. Sa théorie sur la Trinité était celle-ci : Dieu est un; il a une âme (le Père), un corps divin-humain (le Fils), une force qui opère, réchauffe, éclaire (l'Esprit). Les anges sont identiques aux hommes. Il n'y a pas de miracles. Chaque phénomène, si mystérieux paraisse-

t-il, a son explication naturelle. L'homme, en se spiritualisant, peut avoir des relations suivies avec l'autre monde. Le ciel et l'enfer sont simplement des états de l'âme, états de souffrance ou de bien-être. Tels sont les principaux points de la doctrine swedenborgienne, exposés tout au long et en détail dans d'énormes in-folios, écrits en latin par le théosophe suédois et traduits en français (un certain nombre du moins) par dom Pernetty, Moët et Le Boys des Guays.

La « Nouvelle-Jérusalem » compte de nombreux adeptes dans les pays schismatiques et protestants, en Russie, en Angleterre et en Amérique. Le bon sens français a résisté au swedenborgisme. Cependant, sous la Restauration, il se propagea dans l'armée grâce au prosélytisme d'un capitaine du 23e de ligne, nommé Bernard. Il eut ensuite pour apôtres, dans le monde civil, Édouard Richer (de Nantes), Mme de Saint-Amour, Le Boys des Guays (le traducteur mentionné ci-dessus), Emmanuel de Las Cases, fils de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, et l'abbé Œgger.

Je ne veux m'occuper que de ce dernier, dont j'ai eu entre les mains toutes les œuvres et quelques lettres manuscrites.

Il avait déjà rompu avec le catholicisme lorsqu'il se fit novi-jérusalémite. Et ce ne sont pas les doctrines de Swedenborg, qu'il ne connaissait point encore, qui amenèrent son apostasie. C'est un autre motif que voici :

Premier vicaire de la cathédrale de Paris, l'abbé Œgger, depuis longtemps détraqué par les pratiques du magnétisme et par la lecture des œuvres de certains mystagogues allemands, alors à la mode, tels que Hamann, Jung Stilling et

le baron d'Eckartshausen (l'auteur de *la Nuée sur le sanctuaire*), s'était imaginé que la Rédemption des hommes par le Christ devait comprendre parmi les premières âmes rachetées celle de Judas Iscariote. Judas était-il sauvé ? Judas était-il damné ? Ce problème hantait sans cesse l'abbé Œgger. Une nuit, fatigué par l'insomnie, poussé par je ne sais quelle puissance occulte, il se lève, sort de sa chambre et, entrant dans la cathédrale par la porte de la sacristie, va s'asseoir derrière le maître-autel, sur une des stalles affectées au chapitre.

Le silence le plus profond régnait dans la nef de Notre-Dame. Une faible lampe au lumignon tremblant éclairait seule la vaste église. Plongé dans ses méditations, le prêtre songeait à la réprobation éternelle de Judas Iscariote. Il se sentait plein de compassion sur le sort de celui qui avait trahi son Maître. Les yeux mouillés de larmes, il lui sembla que la Rédemption était sans effet si elle n'avait pas sauvé Judas : « C'est pour celui-là, et pour celui-là seul, répétait le vicaire dans son exaltation maladive, que j'aurais voulu mourir une seconde fois, si j'avais été le Sauveur du monde ! Mais le Christ n'est-il pas meilleur mille fois ? Que doit-il donc faire maintenant dans le ciel, pendant que je pleure son malheureux apôtre sur la terre ?... Ce qu'il fait, il me plaint et il me console; je le sens, il dit à mon cœur que le paria de l'Évangile est sauvé, et qu'il sera, par la longue malédiction qui pèse sur sa mémoire, le Rédempteur de tous les parias... Mais s'il en est ainsi, c'est un nouvel Évangile qu'il faut prêcher au monde, l'Évangile de la miséricorde infinie, universelle, au nom de Judas régénéré ».

Puis, joignant les mains : « Grand Dieu ! s'écria l'abbé Œgger (ne se doutant nullement qu'il marchait vers la folie), grand Dieu ! Donnez-moi ce que vous ne refusiez pas jadis à la foi, un miracle pour me convaincre et me rassurer, un miracle, comme sceau d'une mission nouvelle ».

Le visionnaire s'avance en même temps vers le milieu de la nef, et, dans le silence de la nuit, devant le maître-autel de Notre-Dame, il prononce à haute voix, lentement, cette formule d'évocation :

« Toi qu'on maudit depuis dix-huit siècles, et que je pleure, car tu sembles avoir pris l'enfer pour toi seul, afin de nous laisser le ciel, bouc-émissaire des traîtres et des hypocrites, malheureux Judas, s'il est vrai que le sang de ton Maître t'a purifié, si tu es sauvé, viens m'imposer les mains pour le sacerdoce de la miséricorde et de l'amour ! »

Comme épouvanté de ce qu'il venait de dire, le vicaire s'arrête et tombe agenouillé sur la froide dalle du sanctuaire : « Alors, écrit-il, je sentis positivement et réellement deux mains chaudes et vivantes se poser sur ma tête, comme font celles de l'évêque, le jour de l'Ordination. Je ne dormais pas, je n'étais pas évanoui, et je les sentis. Ce fut un contact réel et qui dura quelques secondes. Dieu m'avait exaucé, le miracle était fait. De cette nuit, commença pour moi une vie nouvelle ».

En effet, le lendemain de cette nuit sacrilège, le malheureux vicaire jeta le froc aux orties. Il fut d'abord « chrétien universel », quelque chose comme un Hyacinthe Loyson de l'époque. Mais bientôt, les doctrines de Swedenborg le

séduisirent, et il en devint un des plus fervents adeptes. En 1830, il écrivit à M. de Rothschild une lettre (que les journaux du temps publièrent) pour engager le célèbre financier à se faire novi-jérusalémite. Comme il connaissait parfaitement la langue allemande, l'abbé Œgger, Alsacien d'origine, fut pendant plusieurs années le pasteur d'une petite église swedenborgienne de Munich. Il y est mort, littéralement fou.

On doit à l'abbé Œgger plusieurs ouvrages, entre autres : *Un Recueil de prières à l'usage des chrétiens universels* (1829); *Le Nouveau Messie* (1843); *Rapports inattendus entre le monde spirituel,* ou *Transition de l'abbé Œgger à la nouvelle Église du Seigneur* (1834). Dans le *Nouveau Messie,* ouvrage swedenborgiste, le pauvre abbé prétendait avoir découvert la vraie Langue de la Nature.

De ce que l'ex-Bénédictin dom Pernetty avait traduit *les Merveilles du Ciel et de l'Enfer,* de Swedenborg, on a écrit qu'il avait été, avant l'abbé Œgger, le premier prêtre catholique qui se fût fait swedenborgien. Il n'en est rien. Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent consacré à Naündorff, dom Pernetty se livrait à l'hermétisme, et il fonda, à Avignon, une Société de chercheurs d'or potable, de pierre philosophale et d'une sorte de topique miraculeux qu'il appelait le Saint-Chrême. Les adeptes de Pernetty étaient au nombre de 81 (le nombre mystique de Pythagore). Ils tenaient leurs assemblées l'hiver, dans la rue de la Fusterie, près de la porte de l'Oule. L'été, ils se réunissaient dans une maison de campagne surnommée le Thabor. Mais les doctrines de Pernetty n'ont aucun rapport avec celles de Swedenborg.

IV

ANNA-MARIE

Née à Paris, en 1788, elle appartenait à une noble famille normande des environs de Lisieux, qui a fourni à l'armée, à la haute magistrature, au clergé, un nombreux contingent d'hommes remarquables. L'évêque d'Autun, Mgr de Marguerye, était son cousin.

À l'âge de seize ans, Caroline de Marguerye épousa le comte Eugène de Hautefeuille. Cette union ne fut pas heureuse, et une séparation judiciaire entre les deux époux eut lieu. La comtesse de Hautefeuille profita de cet isolement pour compléter son éducation littéraire, qui avait été fort négligée. Ce n'était pas du temps mal employé. Plus tard, en effet, des revers de fortune l'obligèrent à chercher dans les lettres des moyens d'existence — et elle y réussit, ses besoins étant fort modestes. Son premier ouvrage : *Souffrances*, date de 1834. C'est un mélange de prose et de vers, où l'on sent une main qui s'exerce en pastichant André

Chénier, Chateaubriand et Lamartine. Il n'y a d'original, dans ce livre, qu'une *Réponse à la Satire X*, de Boileau. Mme de Hautefeuille y venge éloquemment les femmes des invectives jansénistes de ce « régent du Parnasse », que l'indécente voracité d'une poule d'Inde avait rendu si grincheux envers le sexe aimable. *Souffrances* n'eut aucun succès. L'*Ame exilée*, qui parut bientôt après, sous le pseudonyme d'Anna-Marie, en eut au contraire beaucoup. Dès lors, la comtesse de Hautefeuille adopta ce nom et en signa tous ses ouvrages.

Anna-Marie était une grande dame dans le vrai sens du mot. Mais son penchant pour les sciences occultes et la nature un peu exaltée de ses idées l'avaient rendue passablement excentrique. Elle s'était faite végétarienne. Était-ce par économie ? Était-ce par conviction ? Peut-être pour ces deux raisons à la fois. Elle se trouvait parente du Pythagore moderne, Jean-Antoine Gleyzès. Celui-ci habitait Mazères (dans l'Ariège), mais il venait une fois par an à Paris, où il avait plusieurs disciples, notamment le Jupille, marchand de légumes dans la rue du Cherche-Midi, dont Champfleury nous a laissé un humoristique portrait. Gleyzès n'eut pas de peine à convaincre Anna-Marie de l'excellence de son système — qui consistait à s'abstenir absolument de toute nourriture animale.

Ce Gleyzès était prédestiné à ressusciter le végétarisme parmi nous. Il avait voulu d'abord étudier la médecine à Montpellier; mais une répugnance invincible pour les dissections anatomiques lui fit abandonner cette carrière. Il tourna ses vues vers l'instruction publique et fut professeur

à l'École normale de Paris, où il pratiqua Saint-Martin, le « Philosophe inconnu », et Fabre d'Olivet, un pythagoricien militant. Pendant la Terreur, son âme sensible se demanda quelle pouvait être la cause de tant de cruautés, et il crut la trouver dans l'alimentation. L'homme devenait féroce en mangeant de la chair et du sang. Revenu dans son pays, Gleyzès fit une expérience probante. Un capitaine de vaisseau de ses amis, lui ayant donné un lionceau qui n'avait encore bu que du lait, Gleyzès nourrit le jeune animal de pain et de substances végétales. Jamais il ne lui donna un morceau de viande. Ô prodige ! Le lion, ayant grandi, était doux comme un mouton et suivait Gleyzès comme un chien. Ce qui épouvantait fort les bons Ariégeois.

Dès lors, notre philosophe n'eut plus aucun doute, et il publia sa *Thalysie* ou la *Nouvelle Existence* (Paris, 1840-1842. 3 vol. in-8°). Là est contenue toute la doctrine du végétarisme. La viande développe les instincts grossiers de l'humanité. Pour rendre celle-ci douce, pacifique et bienfaisante, il faut changer du tout au tout sa nourriture et en revenir à celle des premiers hommes : du laitage, des œufs, des herbes, des légumes, des céréales et des fruits. Gleyzès prétendait qu'en choisissant le pain et le vin, les deux substances les plus pures de la création, pour matière de son corps divin, Jésus-Christ avait implicitement indiqué aux Chrétiens qu'ils eussent à ne plus se nourrir de la chair des animaux. C'était par trop risqué. Quoi qu'il en soit, le pythagoricien moderne prêcha d'exemple. Sa femme, une Angliviel de la Beaumelle, fille de l'écrivain qui eut de si longs démêlés

avec Voltaire, faisait gras. Lui fit maigre jusqu'à sa mort. Il en fut de même d'Anna-Marie, qui avait adopté le végétarisme avec enthousiasme, et qui mourut dans ce culte vers le milieu de l'année 1865.

Un autre singulier personnage, François-Guillaume Coëssin, eut également sur la comtesse de Hautefeuille une grande influence. Ils étaient du même pays.

Le père de Coëssin, premier magistrat municipal de Lisieux, pendant la Révolution, éleva son fils dans ses principes, et il en sortit un petit jacobin. À quinze ans, le jeune Coëssin suivait le conventionnel Romme dans ses missions et répondait au nom antique de Mucius Scévola. Vers l'âge de dix-huit ans, il s'embarqua pour la Guyane avec un certain Clouet, dans le but d'établir là-bas une République modèle. Lié avec Bancal des Issarts, l'ancien amant platonique de Mme Roland, Clouet était comme celui-ci républicain catholique. Il mourut laissant à Coëssin ses manuscrits. Le jeune lexovien en fut très impressionné. Bientôt ses idées se modifièrent. Il devint très religieux et prit les philosophes encyclopédistes en horreur. De retour en France, il se livra au commerce et à l'industrie. Mais cela ne suffisait pas à son âme mystique. En 1838, sous la forme de deux volumes, il publia ses *Études sur le passé, le présent et l'avenir de l'humanité*, et fonda les Familles Spirituelles. C'était un perfectionnement du Catholicisme.

Coëssin divisait les hommes en trois catégories : les exécuteurs, les inventeurs et les progresseurs. Le progresseur est le génie qui découvre; l'inventeur, l'esprit de combinaison

qui complète la découverte; l'exécuteur, la force brute dont l'emploi est déterminé par les deux forces précédentes. La paix n'existe que dans le système social où le progresseur commande. Quand la faculté progressive domine, on a le système pontifical exalté dans lequel tout se fait par le seul amour divin.

Le progresseur Coëssin prétendait qu'il y avait sur la terre des hommes qui influaient beaucoup plus que les autres sur leurs semblables. C'étaient ceux dont le caractère, la physionomie, la personne et les idées donnaient à un degré supérieur l'impression de Dieu. Cette théorie qui a du vrai, Coëssin l'avait empruntée à un mystagogue du dix-huitième siècle, Louis Monfrabeuf de Thénorgues, seigneur des Petites Armoises, ancien garde du corps et auteur de divers ouvrages insensés dont voici les titres : *Le Chemin du ciel par la fortune; L'Homme réintégré dans le bon esprit; L'Éducation des ordres splendides; Les phases éclatantes de la nature.* Monfrabeuf se disait le représentant du roi des juifs, et prêchait la conversion du peuple d'Israël à la foi chrétienne, comme le faisait, en Belgique, il y a une trentaine d'années, M. Joseph Vercruysse de Félicité.

Je reviens aux Familles Spirituelles. Ces Familles vivaient en commun du travail ou des produits agricoles et industriels de chacun des membres de l'Association. Coëssin apportait comme appoint ses ouvrages et ses découvertes : Hamacs ou lits américains perfectionnés à l'usage des habitants du Midi de la France; Arrosoirs pneumatiques; Nouvelles Lampes à fond tournant. Ce prophète était lampiste !...

Ses disciples réglaient leurs actions avec une telle mesure que chacun s'inspirait de la présence perpétuelle de Dieu. Ils observaient ponctuellement les préceptes du Décalogue et les commandements de l'Église. Ils prenaient ensemble leurs repas et récitaient la prière tous réunis. Les Familles se composaient de personnes de l'un et de l'autre sexe. Ces personnes usaient du mariage; mais elles faisaient vœu d'obéissance et de pauvreté. Le vœu de chasteté n'était prêté temporairement que par les chefs fondateurs et illuminateurs. Coëssin le garda cinq ans. Après quoi, il s'en délia et demanda la main de Sœur Anna-Marie. Celle-ci, déjà passablement âgée, déclina l'offre, et le prophète épousa une autre de ses adeptes connue sous le nom de Sœur Sophie.

L'essai de phalanstère chrétien, organisé par Coëssin, eut, sous le gouvernement de Juillet, un grand retentissement et compta des hommes de marque parmi ses adhérents. Nous citerons entre autres : l'économiste Decourdemanche; l'avocat Charles Ledru, défenseur du prêtre italien Contrafatto; le publiciste Charles Stoffels, qui a écrit *Résurrection*; le professeur Gabriel Lassus, l'auteur d'*Ève et Marie*; l'abbé Simon de Latreyche, qui venait de publier *Le Mystère de la Vierge* ou *Du rôle de la femme dans la Création.* Un moment, l'abbé Constant y adhéra. Mais il s'en détacha bientôt pour se lancer, sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi, dans l'étude et la pratique de la magie. On sait que, sous le second Empire, l'abbé Constant épousa Claude Vignon, qui s'est plus tard remariée avec le ministre Rouvier. Les premières œuvres d'Eliphas Lévi, par exemple son *Assomption de la*

Femme, se ressentent des idées en honneur dans les Familles Spirituelles.

Il en est de même de l'*Ame exilée*, d'Anna-Marie. Sous la direction de l'abbé de Latreyche, qui présidait le phalanstère chrétien de la rue de Chaillot, tandis que Coëssin dirigeait celui de l'Arcade, la comtesse de Hautefeuille se préoccupait de l'abaissement moral des femmes au dix-neuvième siècle. Sans réclamer ce qu'on appelle aujourd'hui l'émancipation féminine, elle voulait pour son sexe plus de respect, de liberté, de prérogatives sociales. L'*Ame exilée*, où se développe à l'aise la nature de son talent gracieux et rêveur, porte l'empreinte de ces nobles préoccupations.

Elle s'intéressait aussi au magnétisme et assistait aux expériences du baron du Potet. Un jour, elle fut effrayée de cette puissance occulte et se mit à écrire son intéressant roman : *La Science funeste*, qui parut dans le *Correspondant*. Son héros est un magnétiseur perdu de vices, lequel, froidement, inexorablement, attire à lui, pour la violer, une jeune fille chaste et pure. On dirait la fascination de l'oiseau par le serpent. Le scélérat est découvert à temps et ne parvient pas à l'accomplissement de son crime. Mais la morale qui se dégage de l'œuvre n'en est pas moins intense. On y voit aussi une poétique réhabilitation des utopistes, comparés aux hommes d'action.

Anna-Marie avait, dans sa jeunesse, connu Scévole Cazotte, mort bibliothécaire du Palais de Trianon, et fils de ce Jacques Cazotte que le *Diable amoureux* et le prophétique dîner décrit par La Harpe, à propos de la Révolution, ont

rendu immortel. Scévole transmit à Anna-Marie les secrets de la vieille marquise de la Croix, qui fut sa seconde mère. Veuve d'un grand seigneur attaché à la Cour d'Espagne, cette marquise de la Croix était entichée de théosophie et d'illuminisme. Très liée avec Cazotte père, elle regardait les mauvais esprits comme la cause du plus grand nombre des infirmités qui affligent l'espèce humaine. À l'exemple du curé bavarois Gassner, elle les chassait par la prière et l'imposition des mains. De notre temps, un hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, qui fit schisme, le père Hilarion Tissot, a tenté de rajeunir cette théorie démonopathique. L'amie de Cazotte regardait aussi la Révolution comme l'œuvre de Satan, et elle se vantait d'avoir détruit un talisman en lapis-lazuli que le duc d'Orléans avait reçu en Angleterre du Grand-Rabbin Faleck-Scheck. Elle assurait que ce talisman, qui devait faire arriver le duc au trône, avait été par la seule puissance de ses prières brisé sur la poitrine de ce prince, un jour où il lui était arrivé de tomber sans connaissance en pleine Assemblée nationale. Anna-Marie, dans sa *Famille Cazotte*, a fait revivre la physionomie de cette marquise étonnante — en même temps qu'elle nous explique la genèse du *Diable amoureux*, et nous expose les relations de l'auteur de cet étrange roman avec les kabbalistes de son époque et les adeptes du célèbre Martinez Pasqualis. C'est un de ses ouvrages les plus curieux.

Signalons encore d'elle — comme dignes d'être lus — les trois ouvrages suivants :

Vie de la Vierge (illustrée par Th. Fragonard);

Les Cathelineau, sorte de biographie passionnée du cardeur de laine vendéen qui se fit, avec ses nombreux enfants, le Mathatias de la Royauté expirante;

Histoire de Jeanne d'Arc, adaptation d'une œuvre de même genre due à l'Allemand Guido Gœrres, fils de l'auteur de la *Mystique divine, naturelle et diabolique.*

Dans les dernières années de sa vie, Anna-Marie était bien délaissée, bien abandonnée. Entourée de perruches, d'angoras et d'épagneuls, elle ne voyait guère que Lamartine et cet Ulrich Guttinguer, poète qui mena grand bruit en son temps et dont personne ne saurait aujourd'hui le nom, sans un vers un peu libre des *Contes d'Espagne et d'Italie*, d'Alfred de Musset. Le siècle avait marché : la littérature aussi.

LES

MYSTIQUES DE LA SCIENCE

I

ARCADE D'ORIENT

Ce nom inquiétant et plus que singulier a toute la tournure d'un pseudonyme. N'en croyez rien. C'est bel et bien un vrai nom, un nom de baptême. Nous tenons le fait de M. d'Orient lui-même. Son nom de famille était : Vial.

Il eut le malheur de naître dans les jours les plus sombres de la Révolution, à Perpignan. Les prêtres fidèles se cachaient, les églises servaient de clubs, et on usait de mille stratagèmes pour se procurer les secours de la religion. Les parents de M. Vial, bons chrétiens, avaient à cœur de faire baptiser leur enfant par un prêtre. Ils finirent par en trouver un. La cérémonie eut lieu dans la famille. Jusque-

là, pas de difficulté. Mais on n'avait pas réfléchi que le parrain était un athée de la plus belle venue. Or, quand il fut question de donner un prénom au moutard, notre esprit-fort repoussa tout nom de saint. Ce pauvre homme ne fêtait que le décadi et ne jurait que par le légumineux calendrier de Fabre d'Églantine. Il fallait pourtant se décider. Alors, réfléchissant qu'il habitait sous les arcades de la place de la Loge, du côté du levant, ce parrain fantasque exigea que l'enfant s'appelât *Arcade d'Orient.* Le prêtre, pensant à un martyr de la primitive Église, saint Arcadius, passa outre, et l'enfant fut baptisé sous cette étrange appellation. Plus tard, M. Vial ne retint son nom de famille que pour les actes de la vie civile, et il signa de son nom de baptême seul : *A. d'Orient*, tous ses ouvrages.

Ouvrier horloger d'abord, puis bijoutier pour son propre compte, il vint s'établir à Paris, et il ne dut qu'à lui-même la culture de son intelligence. Comme Spinoza, comme Jacob Boehm, il consacrait à l'étude tous les moments de libres que lui laissait sa profession. C'est ainsi qu'il apprit successivement le latin, le grec, l'anglais, les sciences physiques, la théologie et l'histoire. En 1826, il publia une *Analyse de la Lumière*, où la théorie newtonienne se trouve expliquée et développée avec une rare précision et une remarquable lucidité. Quelques années auparavant, en 1820, il avait fait paraître (en 2 volumes in-8°) une *Philosophie naturelle*, où il était question du magnétisme, des esprits animaux, de l'âme des bêtes, de la transmutation des métaux, de la pierre philosophale, du triangle philosophique, — le tout prouvé par

les lois de la mécanique. Il y renouvelait la doctrine du cardinal de Cusa sur les mondes habités et y laissait pressentir le germe des idées religieuses qu'il devait développer, vingt ans plus tard, dans le livre capital de sa vie : *Les Destinées de l'Ame.*

Cet ouvrage eut deux éditions : la première parut en 1846; elle était dédiée au curé de la paroisse de Saint-Merry, M. l'abbé Annat. La seconde, considérablement augmentée, vit le jour en 1868; l'auteur la dédia aux catholiques de bonne foi et au futur Concile. De bonne foi lui-même, dans son hétérodoxie (car c'était un catholique pratiquant), Arcade d'Orient s'affirmait, dans ce livre, hardiment métempsycosiste. Il soutenait que « tous les hommes qui existent présentement ont déjà existé dans un monde antérieur, et vécu d'une vie réelle semblable à celle-ci ». Pareillement, il prétendait qu'ils continueront à revivre « dans de nouvelles existences, tant que la terre subsistera, jusqu'à ce qu'ils aient comblé la mesure du bien et du mal ». Il appuyait son système sur force textes tirés de l'Écriture, des saints Pères et des théologiens — qu'il interprétait à sa manière.

La théorie de la préexistence des âmes et des vies successives d'épreuve ou d'expiation a eu d'autres partisans. Les néo-platoniciens d'Alexandrie et Origène lui-même l'enseignèrent formellement. C'était un des dogmes du druidisme. De nos jours, elle a été reproduite sous forme originale par Fourier. Puis, elle a été reprise en sous-œuvre (avec des enjolivements personnels) par Jean Reynaud (*Terre et Ciel*), Henri Martin (premier volume de son *Histoire de France*), André

Pezzani (*Pluralité des Existences animiques*), Allan Kardec (*Le Livre des Esprits*), Louis Figuier (*Le Lendemain de la Mort*), et Alphonse Esquiros (*La Vie future au point de vue socialiste*, épilogue aux *Confessions d'un Curé de Village*). Mais tous ces écrivains se font gloire d'être libres-penseurs. M. d'Orient, au contraire, a la prétention de rester catholique très orthodoxe, tout en enseignant la métempsycose. C'est ce qui le distingue et constitue son originalité. « Lisez-moi, nous disait-il, et vous verrez que mes idées sont en conformité parfaite avec les vérités du christianisme ». Nous lûmes Arcade d'Orient, et ne fûmes pas convaincu. Sans l'avouer, l'auteur avait puisé les principaux éléments de son sytème dans un ouvrage anonyme qui parut, à Londres, en 1684, sous ce titre : *Deux cents Questions modestement proposées* (moderately propounded) *touchant la Doctrine de la Révolution des Ames humaines.*

M. d'Orient se préoccupait aussi beaucoup de la question de la Fin du monde, et on lui doit une volumineuse compilation en huit volumes sur l'*Accomplissement des Prophéties.* Les trois derniers volumes de cet ouvrage ne sont autre chose que l'histoire commentée de la Révolution française. L'auteur termine son livre au 10 août 1792, « jour du triomphe définitif du Mal et du renversement de l'ancien ordre social ». Il montre que c'est de cet événement qu'il faut dater la fin de la puissance temporelle de l'Église catholique, figurée par le règne apocalyptique de MILLE ANS.

On doit encore à M. d'Orient deux poèmes extraordinaires, intitulés : l'un, *la Mort du Christ*, en quinze livres

(1864); l'autre, *le Triomphe prophétique de l'Église*, en vingt livres (1867). Ces deux poèmes ont cela de particulier qu'ils sont en vers hexamètres, qui se scandent comme les vers latins, ont six pieds et je ne sais combien de syllabes. Quant à la rime, elle est supprimée absolument. Qu'on juge de cette prosodie nouvelle (dont l'auteur donne toutes les règles dans une très intéressante Préface), par cette invocation à l'Esprit Saint, qui ouvre la *Mort du Christ* :

... Toi qui de ta flamme emplis tout,
Source d'infinie lumière, des Sacrés Mystères fécond Type,
Esprit de feu ! qui du Christ en Marie formant le corps divin,
As de ton souffle puissant rendu la Virginité mère,
Et, voix de Dieu au Cénacle, ainsi qu'en un autre Sinaï,
As, parmi les éclairs, promulgué la Loi Sainte du peuple,
Écrite, non sur des tables de pierre, mais dans la vie des cœurs,
Temple sacré qui te plaît : oh ! viens et sanctifie ces vers
Que je consacre à mon Dieu !...

Cela continue ainsi dans cinq grands et gros volumes in-8° — car les deux poèmes, entrecoupés d'intermèdes rimés et de savants commentaires en prose, sont le complément l'un de l'autre. Parfois, çà et là, dans cette effrayante consommation d'hexamètres, l'on est tout étonné d'apercevoir, resplendissants et reposants, des détails qui rappellent les épopées de Milton et de Klopstock. Telle la prosopopée qui termine l'épisode relatif à Salomé, fille d'Hérodiade :

Doux sourire de la femme, flocons de sa noire chevelure,
Plus terribles vous êtes cent fois, que tout ce que les poètes,
Des horribles serpents de la tête de Méduse, inventèrent !
En rochers ils transformaient les cœurs : vous en faites des brasiers.

Dans ses commentaires de la *Mort du Christ*, Arcade d'Orient prédit que les Juifs seront, un jour, rétablis en Palestine. Chose piquante ! La même prédiction a été faite par Alexandre Dumas fils, dans sa pièce dramatique : *La Femme de Claude.*

L'auteur des *Destinées de l'Ame* avait gagné très honnêtement une fortune dans l'orfèvrerie. On ne s'expliquerait pas sans cela qu'il eût pu éditer à ses frais d'aussi volumineux ouvrages — dont il ne s'est peut-être pas vendu cent exemplaires. Et puis, dans sa vieillesse, l'excentrique mais très respectable vieillard dépensait si peu ! Logique avec ses principes, il était devenu végétarien et vivait en véritable ascète. Comme Gleyzès, le rêveur de *Thalysie*, dont nous parlons plus haut, il soutenait que l'homme, en mangeant de la viande, s'animalise, se bestialise et s'abrutit. La nourriture vraiment naturelle, ce sont les légumes, les racines, les herbes, les fruits, les céréales et le laitage. Et il n'usait que de ces aliments-là — ce qui ne l'empêcha pas de vieillir, puisqu'il est mort à l'âge de 87 ans.

Arcade d'Orient aimait beaucoup les pauvres. Dans le quartier Saint-Sulpice, qu'il habitait en dernier lieu, les petites gens le surnommaient « l'homme du bon Dieu ».

II

LE VICOMTE DE LAPASSE

Issu d'une vieille famille d'origine espagnole qui s'était établie en Languedoc vers la fin du treizième siècle[1], le vicomte de Lapasse avait commencé par être soldat, et, quoique bien jeune encore, avait assisté, comme volontaire, à la bataille que le maréchal Soult livra aux Anglais, en 1814, dans la banlieue de Toulouse. Sous la Restauration, il occupa l'emploi de secrétaire d'ambassade. La Révolution de 1830 brisa sa carrière et lui fit des loisirs. Libre de ses actes et suffisamment riche, il se mit à voyager.

De son séjour à Palerme date son goût pour les sciences hermétiques et pour la médecine spagyrique. Il fut initié par le prince Balbiani, vieillard aimable et instruit, qui accueillait les étrangers avec une grâce charmante. Cet octogénaire

1. Les Lapazza de Martriartu existent encore à Madrid, et l'un d'entre eux est un avocat distingué.

avait fréquenté le célèbre Joseph Balsamo, plus connu sous le nom de Cagliostro, malgré le roman que lui a consacré, sous son vrai nom, notre immortel conteur Alexandre Dumas père.

Le prince Balbiani prit en affection le vicomte de Lapasse. Il aimait à causer avec lui d'hermétisme, et il encouragea son projet d'en sonder les mystères. Il fit plus : il dirigea les premiers pas du jeune adepte dans le dédale des manuscrits et des bouquins d'alchimie et de cabale qu'il possédait, en grand nombre.

Ce prince passait en Italie pour Rose-Croix, et, à ce titre, on le croyait franc-maçon. C'était une erreur, et il s'en ouvrit un jour à M. de Lapasse : « De ce que, lui dit-il, la franc-maçonnerie a donné à un de ses grades la dénomination de Rose-Croix, le vulgaire confond les maçons parvenus à cette dignité ténébreuse avec les Frères de la Rose-Croix (*Societas fraternitatis Rosae-Crucis*) dont l'institution remonte au quinzième siècle. Le vulgaire se trompe. Les vrais Rose-Croix sont en dehors des associations maçonniques. Chrétien Rosencreutz, né en 1378, de parents pauvres, quoique noble et de bonne maison, fut leur premier chef. Il voyagea longtemps en Égypte, en Perse, dans les Indes, apprit la science des Mages et s'instruisit chez les Brahmanes de tous les secrets de la nature. Revenu en Europe, il jeta les fondements de l'institution de la Rose-Croix, et mourut, près de Munich, dans une grotte qui ne fut ouverte que cent vingt ans après. On y trouva des figures symboliques, des talismans, des miroirs magiques et des livres, traitant de toutes les parties

de la Haute-Science. Un alchimiste, Andréas Valentin, parvint à déchiffrer ces inscriptions talismaniques et rétablit la Société dont Rosencreutz avait jeté les bases. Les Édelphes (ainsi s'appelaient alors les Rose-Croix) s'engageaient à exercer gratuitement la médecine, à se réunir une fois chaque année en convent général, à hâter le règne de l'Esprit pur, à tenir enfin sous la foi du serment leurs doctrines cachées au vulgaire. Ils avaient trouvé un nouvel idiome pour exprimer la nature des êtres. Crollius, dans son Traité de *Signaturâ Rerum*, en donne l'alphabet. Ils possédaient des secrets de longévité. Ils avaient appris tous les enseignements contenus dans la bibliothèque de Ptolémée-Philadelphe. Héritiers des Eumolpides, dépositaires des mystères d'Isis, ils avaient découvert la vraie pierre philosophale, nectar divin, effroi de la mort, élixir des vieillards, joie de l'âge mûr, flamme de la jeunesse !... Voici, du reste, un petit échantillon de la merveilleuse essence des Rose-Croix ».

Et en parlant ainsi, le prince Balbiani montrait au vicomte de Lapasse un flacon en cristal de roche, rempli d'un liquide d'une admirable transparence qu'il portait toujours sur lui et dont il avait hérité d'un vieil ermite des environs de Palerme.

« Et, ajoutait-il, le flacon que voilà a été béni dans le temps par le Pape Benoît XIV en personne. Car il est bon que vous sachiez que s'il a excommunié les francs-maçons, ces ennemis du trône et de l'autel, il a toujours laissé libres dans ses États les frères alchimistes de la Rose-Croix. Chrétiens sincères d'ailleurs, ceux-ci demeurent étrangers à tous les

partis politiques. Leur seul lien commun, aujourd'hui, c'est l'étude des doctrines qui prolongent la vie en conservant la santé; leur but, c'est la recherche de la formule qui réalisera ces doctrines et en facilitera l'application pratique.

« Persévérez, mon jeune ami, dans l'étude de la Science par excellence, et vous pourrez rendre à l'humanité des services bien autrement efficaces que ceux qu'elle tire de la médecine officielle ».

Lorsque le vicomte de Lapasse partit pour la France, son initiateur lui donna une lettre de recommandation à l'adresse du marquis d'Ourches. Celui-ci habitait Saint-Germain et avait recueilli près de dix mille volumes de magie, de magnétisme, de médecine ancienne. C'était la plus belle bibliothèque sur les sciences occultes qui existât en Europe, après celle du comte Ouvaroff, ancien ministre de l'éducation publique en Russie, et dont le bibliophile Ladrague a publié, vers 1871, l'étonnant catalogue. En mourant, le marquis d'Ourches légua ses livres au baron de Guldenstubbé, l'auteur de la *Réalité des Esprits prouvée par leur écriture.* Mais, en attendant, il permit au vicomte de Lapasse de les consulter tout à son aise. Celui-ci usa et abusa de la permission. Dédaignant avec raison les rêveries puériles et futiles, il s'attacha surtout à l'étude de l'art de guérir d'après les principes posés par les alchimistes, les spagyristes et les disciples d'Hermès. Les ouvrages de Paracelse, de Van Helmont, de Robert Fludd et de David de Planis-Campy, lui devinrent de jour en jour plus familiers. Il connaissait tout ce que la vieille polypharmacie avait écrit sur la pierre philosophale,

l'or potable, l'élixir de longue vie et la panacée universelle. Sans autre secours que celui d'une ferme conviction et d'une inébranlable persévérance, il était arrivé à pénétrer le sens des ouvrages les plus obscurs sur ces matières mystérieuses. Maintenant, il s'agissait pour lui de trouver à chaque maladie essentielle l'application d'une médication spécifique, basée sur les données alchimiques.

C'est alors que, comprenant l'insuffisance des livres, c'est-à-dire de la théorie sans la pratique, il eut le courage, à soixante ans, de s'inscrire comme étudiant à la Faculté de médecine de Paris. De ses doigts sexagénaires, il mania le scalpel des dissections, les bandages du pansement et le pilon des pharmaciens. Assistant à la clinique des hôpitaux, il demanda le secret de la vie au douloureux assemblage des infirmités humaines. Cependant, il resta étudiant libre et ne prit aucun grade.

Ce long stage terminé, il revint se fixer à Toulouse où demeurait sa vieille mère, et, bravement, fit de la médecine gratuite. Son cabinet ne désemplissait pas. Le peuple toulousain disait de lui : « C'est le savant qui guérit pour rien ». En ces dernières années, le peuple de Nîmes a rendu le même témoignage à notre regretté ami le docteur Adrien Peladan, ce Mage moderne, incompris et calomnié, plus profondément initié encore que le vicomte de Lapasse aux sciences ésotériques, et aussi dévoué que lui aux petits, aux humbles et aux souffrants. M. de Lapasse guérissait principalement l'épilepsie, l'hystérie, la phtisie et les rhumatismes — maladies pour lesquelles il avait découvert des spécifiques souverains.

Tout son système se trouve longuement exposé dans l'important ouvrage qu'il publia vers 1860, sous ce titre : *Essai sur la Conservation de la Vie.* Il y a, dans cet ouvrage, trois parties distinctes : la partie philosophique, qui est une admirable Étude sur le Composé humain; la partie historique, résumé de ses pérégrinations intellectuelles dans l'occultisme; la partie médicale proprement dite, et qui contient ses formules thérapeutiques et ses observations expérimentales.

Sa formule la plus curieuse est celle qu'il appelait « élixir stomachique-nervin », ainsi établie :

Pr.	Éther phosphato-benzoïque	40	gram.
	Teinture d'osmazone Alcoolat des Hespérides	20	—
	Alcoolat balsamique	60	—
	Teintures de vanille, safran et valériane	4	—
	Angélique, aloès et absinthe	4	—
	Teinture de musc Teinture d'ambre gris	2	—

Mêler, laisser reposer huit jours, décanter et ajouter à la colature :

Dissolution mère de succino phosph. d'or, 60 gr.

C'est ce dernier ingrédient qu'il qualifiait d'or potable — et il entrait dans presque tous ses médicaments. Ce qui provoquait cette plaisanterie de la part des médecins de Toulouse : « M. de Lapasse fait boire son or ».

Il n'en est pas moins vrai que sa vénérable mère à qui, tous les matins, il servait sept gouttes de son élixir

stomachico-nervin, mourut presque centenaire, et qu'il aurait peut-être lui-même dépassé cet âge, sans une chute grave qui arrêta le cours de sa vie, à la fin de sa soixante-dix-septième année. M. de Lapasse était convaincu qu'en prévenant à temps les infirmités de la vieillesse, on pouvait vivre en moyenne de cent cinquante à deux cents ans. C'était aussi l'opinion de Cuvier et de Flourens.

On doit encore à M. de Lapasse les ouvrages suivants :

Considérations sur la Durée de la Vie humaine (1 vol. in-4°), 1845.

Hygiène et Thérapeutique des Pauvres (in-12), 1862.

Il termine en ces termes son *Essai sur la Conservation de la Vie* :

« Un adepte ne manquait jamais autrefois, en achevant ses travaux, de les recommander à la protection de l'Esprit-Saint, de l'Auguste Mère du Sauveur, à l'intervention des Anges et des Saints Protecteurs; il rendait grâce à Dieu qui lui avait permis de les mener à bonne fin. Mais aujourd'hui ces formes obsolètes soulèveraient des risées. Nous resterons donc dans les habitudes de notre époque, en nous bornant à solliciter l'indulgence de la critique ».

Le vicomte de Lapasse cédait à quelques innocentes manies qui en faisaient — en dehors de ses études tout à fait spéciales — un des originaux les mieux réussis de Toulouse. C'est ainsi que ses chapeaux provoquaient, chaque fois qu'il entrait au Grand-Théâtre, l'hilarité bruyante des spectateurs. De paille en été, de feutre en hiver, ils avaient la dimension d'une ombrelle. Percés de trous à leur partie supérieure,

doublés de vert par-devant, rattachés à la boutonnière par un cordonnet élastique, ils étaient à la fois souples, légers, aérifuges, calorifères et préservatifs.

Il avait aussi pris l'habitude d'aspirer une certaine quantité d'air qu'il expulsait bruyamment comme les poissons souffleurs. Il prétendait que l'air, après avoir séjourné dans les poumons, s'y corrompait et devait être sans cesse renouvelé par une forte et vigoureuse respiration.

Au fond, tout le monde respectait ce vieillard à la figure fine et spirituelle, à l'allure aristocratique, voué aux recherches mystérieuses, moins pour satisfaire une vaine curiosité, que pour venir en aide à son prochain. On peut sourire en voyant un homme instruit, spirituel, bien né, passer sa vie et absorber son intelligence à déchiffrer des grimoires méprisés du vulgaire. Mais il n'y a que les sots pour ne pas s'incliner jusqu'à terre devant cette passion pour une science perdue, devant ces investigations consciencieuses au profit du bien — quelque étrange qu'en puisse paraître le point de départ.

III

LE DOCTEUR VAN KTOUT

Il alla de Villemur à Paris, en veste courte et en sabots. Il portait à la main un gros gourdin en bois de frêne, et dans son gousset toute sa fortune, — quinze mille francs qu'une vieille tante lui avait légués par testament.

— Celui-là n'a pas inventé la poudre ! dit en lui-même le cocher qui le conduisit de la gare d'Orléans à l'hôtel Racine.

L'automédon jugeait mal. Van Ktout avait étudié à fond la physique, la chimie, l'astronomie, la botanique, la philosophie et une douzaine de langues vivantes. Dans son pays, on l'appelait le sorcier. Rablé, court, trapu, avec des dents superbes et une épaisse chevelure d'un noir de jais, ce néo-latin rustique, *paganus*, débarquait à Paris pour y faire du journalisme scientifique. Il avait vingt-cinq ans.

Il commença par commanditer une *Revue d'Obstétrique*, que son forceps ne rendit guère viable. Elle mourut d'inanition au bout de trois semaines.

Il mit ensuite dix mille francs sur le *Nouvel Organe* d'Arthur Ponroy — à la condition qu'il aurait la direction de la partie consacrée aux sciences. Le *Nouvel Organe* sombra, comme la *Revue d'Obstétrique*, emportant dans son naufrage les dix mille francs de Van Ktout.

Désormais, le vulgarisateur échaudé se montra plus prudent. Il traduisait des librettis étrangers pour les marchands de musique, faisait des préfaces pour les éditeurs, composait des chansons pour le *Pauvre Diable* et publiait, dans les grands journaux, des articles sur les questions extérieures.

Un beau matin, il disparut sans tambour ni trompette. Ses amis crurent qu'il était retourné en Languedoc. Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, au bout d'un an, ils reçurent tous une carte ainsi libellée : *Le docteur* VAN KTOUT, *astrologue, phrénologue, nasologue, buccomane, podologue, physiognomoniste, graphologue, digitologue et chiromancien.* TIRE LES HOROSCOPES ET DIT LA BONNE AVENTURE. *Consultations, tous les jours, de deux heures à six heures.* (Carrefour de l'Observatoire).

S'apercevant que la science officielle ne menait à rien ceux qui la cultivaient en dehors des académies, Van Ktout, au moyen d'une thèse sur Paracelse et d'un petit reliquat du legs de sa tante, obtint d'une minuscule université d'Allemagne le diplôme de docteur, et, mettant à profit ses connaissances en hermétisme, se posa bravement en magicien. Il avait pris cette orgueilleuse et fière devise : *Sapiens dominabitur hominibus et astris.*

Excentricité à part, le système du docteur Van Ktout était

beaucoup plus large que ceux du capitaine d'Arpentigny, de Desbarolles, de l'abbé Michon, de Truntz, de Bué, de William Roggers, voire même de Gall et de Lavater. Par la seule inspection des doigts, des lignes de la main, de l'écriture, des pieds, du nez, de la bouche, des bosses du crâne, de l'ensemble de la physionomie, chacun d'entre eux se flattait de deviner l'homme physique, l'homme moral et l'homme intellectuel. Le docteur Van Ktout, au contraire, et avec raison, d'ailleurs, prétendait que chacune de ces sciences, étudiée à part, ne pouvait donner que des résultats incomplets, incertains, souvent erronés. Partant de ce principe, établi par les Kabbalistes du Moyen-Âge, que l'homme est un petit monde (*microcosmus*), Van Ktout affirmait que, pour bien connaître ce « petit monde » en entier, il fallait le scruter dans ses signes divers et ses multiples manifestations. Aussi faisait-il à la fois et en même temps concourir à ses horoscopes la phrénologie, la graphologie, l'astrologie, la nasologie, la buccomancie, la podologie, la digitologie et la chiromancie. Voici comment il procédait :

Un client (mâle ou femelle) venait-il le consulter ? Il examinait d'abord la forme de sa main. Avait-il la main molle ou la main dure ? Ses doigts étaient-ils gros et courts ? Longs et maigres ? Fins et lisses ? Noueux et ridés ? Fuselés ou spatulés ? Les ongles étaient-ils roses ou rouges, livides ou pâles ? Tout autant de signes qu'il importait de ne pas négliger, car ils se rapportaient aux instincts passionnels du client, à ses goûts artistiques ou vulgaires. Il examinait aussi avec soin les grandes lignes de la paume de la main (ligne de vie, ligne

de tête, ligne de cœur), ainsi que les monts astrologiques (mont de Vénus, mont de la Lune, mont de Saturne, mont de Mars). Ces deux inspections constituaient la première partie de la consultation.

De la main, Van Ktout passait au crâne, et, avec la permission du client, palpait l'une après l'autre toutes les proéminences de la tête (bosse de l'amativité, bosse de la bonté, bosse de la perfidie, bosse de la vénération, bosse de la poésie et des arts plastiques, bosse de la musique, bosse du calcul, etc.). Après quoi, il examinait minutieusement l'angle facial (degré d'intelligence du consultant), la forme de la bouche, du nez, des oreilles, la couleur et la plus ou moins grande vivacité des yeux. Le nez surtout fixait assez longtemps son attention. Un nez bien portant, couleur de chair, un peu gros du bas, mais sans trogne, avec un petit os proéminent à sa racine du côté des sourcils, était pour lui certitude d'une heureuse nature et d'une longue vie. Il voyait dans les nez minces et secs la marque d'une ambition tenace, quelquefois du manque de cœur. Le nez retroussé dénotait à son avis la malice, la friponnerie, la causticité, souvent la faiblesse d'esprit. Il étudiait ensuite, hors de leur chaussure, la forme des pieds, qui lui servait à reconnaître la race, la distinction et (le croirait-on ?) la persévérance en amour.

C'était la deuxième partie de la consultation.

Ses notes prises et consignées, le docteur Van Ktout se faisait montrer une page de l'écriture du client. Il n'y avait rien de tel, à l'entendre, pour déterminer le caractère moral d'un individu. Il lui demandait enfin quel mois il était né.

Jamais un enfant venu au monde sous l'influence astrale du Capricorne et du Sagittaire n'eut la même nature que celui dont le thème de nativité se trouvait dans les signes de la Vierge, de la Balance ou des Gémeaux.

L'inspection du client terminée, Van Ktout comparait, déduisait, concluait — et lisait à haute voix l'horoscope qu'il venait d'établir. C'était merveilleux, et le magicien gagnait beaucoup d'argent.

Par malheur, en 1869, à la suite d'un refroidissement, il devint sourd — sourd comme le canon des Invalides. Rien ne put le guérir de cette infirmité. Alors, il se découragea, quitta Paris pour toujours et alla s'enterrer dans son village natal, sur les bords du Tarn. Il se refit paysan. Mais l'inertie intellectuelle le tuait. Il reprit bientôt la plume et, pendant cinq ans, écrivit dans le *Messager de Toulouse* des Chroniques agricoles très appréciées, qu'il signait alternativement : V. de la Barthe, C. Barthet, T. de la Busquette et Jean Broc. Du fond de sa Thébaïde, il fonda même deux journaux : *le Conciliateur* et *l'Indépendance méridionale*, qui n'eurent pas un meilleur sort que sa fameuse *Revue d'Obstétrique.* À un abonné lui écrivant pour lui demander quelle était l'opinion du *Conciliateur*, il répondit naïvement : « Son opinion est de gagner de l'argent ». L'excentrique n'était pas mort en lui. C'est ainsi que sous le pseudonyme de l'abbé Quintana, il publia un *Traité du Rire*, et *Un Miroir de Beauté*, plein de recettes, à l'usage des femmes.

Sa théorie du rire se rattachait à ses anciennes doctrines de chiromancien. Il y avait, à l'entendre, autant de rires que

de voyelles à l'alphabet. Le rire en A est d'un cœur franc, loyal, ami des plaisirs. C'est le rire des brunes. Le rire en E appartient aux rêveurs, aux mélancoliques, aux flegmatiques. C'est le rire des blondes. Le rire en I est celui des enfants, des pusillanimes, des sournois et des idiots. Les rieurs en O sont généreux, courageux, hardis, pleins de bons sentiments. Tout autres se montrent les rieurs en U. Ce sont généralement des fourbes, des avares et des misanthropes. Van Ktout conseillait le mariage de l'A et de l'O. Jamais cette union n'amenait de repentirs.

Notre original avait découvert un secret pour pêcher fructueusement à la ligne et amorcer le poisson. Lui-même s'en servait avec succès, et le produit de ses pêcheries alimentait souvent le marché de Villemur. Cette nouvelle passion fut sa perte. Un jour, il lui sembla voir, au fond du Tarn, de petites pierres jaunes, rouges, bleues, miroitant au soleil. « Ô joie ! s'écria-t-il, ce sont des pierres précieuses. Ma fortune est faite ». Et le voilà, plongeant et replongeant dans la rivière — d'où il rapportait des poignées de menus cailloux qu'il prenait pour des agates, des topazes, des améthystes, des onyx.

Cette année-là, nous revîmes le docteur Van Ktout à Paris. Il avait apporté à un lapidaire du boulevard Sébastopol, pour les faire tailler, une pleine sacoche de ces pierres du Tarn. L'artiste lui rit au nez, en lui donnant pour conseil de vider sa sacoche dans la Seine. C'est ce qu'il fit. Trois ans après, il mourait d'une hydropisie gagnée dans ses plongeons répétés. Il ne voulut aucun médecin, et, malgré sa famille, qui

le soignait avec dévoûment, il se traitait lui-même, d'après le système chimico-physiologique de Louis Lucas.

Cœur d'or, cerveau puissant, tête chimérique, le bon docteur Van Ktout s'appelait, de son vrai nom, Timothée Coutet.

LES

CANDIDATS TOQUÉS

I

LE *VULGUM PECUS*

Auguste Barbier a écrit sur le Paris de 1830 ces vers ronflants :

Misère ! après mille ans de bouleversements,
De secousses sans nombre et de vains errements,
De trônes abolis, de royaumes superbes,
Dans les sables perdus et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va par toute terre, écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices ;
Le Temps qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.
Toujours même fracas, toujours même délire,
Même foule de mains à partager l'Empire ;
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Même flot d'intrigants et de vils corrupteurs !

Ce que le poète des *Iambes* a dit du Paris de son temps, on peut le dire de la France entière, quand viennent les périodes électorales. La France est vraiment alors « une infernale cuve », où bouillonnent toutes les vanités, où grouillent toutes les ambitions, où écument toutes les haines, où s'agitent toutes les fièvres, où se pavanent tous les orgueils. C'est l'époque critique de notre nation. Et, grâce à la merveilleuse organisation du suffrage universel, il y a maintenant chez nous de ces crises-là tous les quatre ans. Chacun veut alors dire son petit mot, développer son petit système, exposer son petit programme, poser sa petite personnalité. Le progrès, c'est moi ! La question sociale, c'est moi ! Le bonheur du peuple, c'est moi !... Ô carnaval de la politique ! ô mascarade de toutes les tartuferies ! ô irruption de tous les déguisements ! ô danse de Saint-Guy de toutes les prétentions ! ô descente de la Courtille de tous les égoïsmes !... Barbier dit : Misère ! Thomas Vireloque, par le burin de Gavarni, disait : Misère-et-Corde ! Il y a les deux.

Ainsi que l'escargot au printemps sort de sa coquille, ainsi que la chenille au soleil de mai devient papillon, ainsi que le rhume en hiver se change en fluxion de poitrine, le Français, aux mois d'élections, devient naturellement candidat.

Candidat !... Ce mot magique donne le vertige à tous les partis, et, pendant trois semaines, fait prononcer plus de discours, écrire plus de lignes, noircir plus de papier qu'il ne s'en prononce, ne s'en écrit et ne s'en noircit pendant les quatre ans d'accalmie. Conservateurs et révolutionnaires, farceurs et gens sérieux, tous, alors, paient de leur personne

et adressent aux électeurs les plus éloquents, les plus pressants, les plus abondants appels. Leurs professions de foi s'étalent partout : sur les boutiques fermées, sur les murs libres, sur les planches des maisons en construction, sur les colonnes Rambuteau, sur les water-closets, sur les parapets des ponts, sur les bornes des routes, sur les portes des mairies, sur les façades des églises, sur les palais de nos anciens Rois, et même — sacrilège profanation de la nature ! — sur les grands arbres qui bordent les chemins. Toutes les surfaces disponibles sont tatouées de promesses mirifiques et de déclarations surprenantes. C'est une véritable orgie d'affiches, de pancartes et de placards. C'est une vraie débauche de couleurs. Quand la place manque, on usurpe. Ôte-toi de là que je m'y mette !... Et l'on entasse Gambetta sur Jules Simon, Hervé sur Camélinat, Basly sur Vacherot, Jacques sur Boulanger.

Les médecins aliénistes ont observé que les périodes électorales amènent une recrudescence des cas de folie. Je ne sais, en effet, quelles idées saugrenues flottent, à ces moments fiévreux, dans l'air que l'on respire. On voit surgir de tous côtés des candidatures isolées, déroutantes et mystérieuses. Quelle aubaine pour les toqués et les incompris ! Auteurs de quelque découverte invraisemblable, inventeurs de panacées politiques et sociales, rêveurs de Salentes impossibles, sans autre recommandation que leur foi en eux-mêmes, en des circulaires inouïes, remplies de considérations incohérentes, ils en appellent à la bienveillante justice de leurs concitoyens.

Depuis trente ans, je suis avec curiosité ces singuliers candidats. On rit d'eux : je me contente d'en sourire, et, à dire vrai, je les préfère à ces pîtres, à ces fantoches, à ces polichinelles, à ces pupazzis de la politique, pour qui le mandat de député n'est qu'un moyen de vivre sans rien faire.

Les « candidats toqués » se contentent de peu. Pourvu qu'ils puissent enfourcher leur dada, prendre leur marotte et en agiter les grelots, ils sont heureux. Dans un siècle où le peuple est souverain, ils ont le mérite de ressusciter les fous de François Ier, d'Henri III et de Louis XIII — et ce n'est pas sans raison qu'on les a surnommés les Triboulets du suffrage universel.

Qui sait ? La plupart d'entre eux sont peut-être des mystificateurs à froid, de fins sceptiques. Pendant que la banalité contemporaine jette sur leurs folies un regard de pitié, eux s'amusent du spectacle qu'ils donnent. Après tout, sincères ou moqueurs, quel mal font-ils ? Aucun. On n'en saurait dire autant de ces politiciens de profession qui vivent de la sottise humaine et sont d'autant plus sûrs de réussir qu'ils l'exploitent avec plus de cynisme et de toupet.

Non, croyez-moi, ce ne sont pas les « candidats toqués », qui lancent la France sur les railways de l'ignominie, du wilsonisme et du pot-de-vinat.

Accordons à ces innocents la paix qu'ils laissent aux autres !

Il y a d'abord les prototypes, les candidats perpétuels, les recommenceurs. Ils auront chacun leur page spéciale. Mais il entre dans notre plan de grouper auparavant en un tableau d'ensemble les figures vagues de ceux qui sont moins

célèbres et dont le nom, étoile filante des jours de scrutin, n'a paru le matin que pour s'éclipser le soir dans les oublis éternels. Encore est-il impossible de les nommer tous, — tant ils ont pullulé, depuis que le suffrage universel fonctionne !

Procédons chronologiquement.

1848. — Cette année-là, commence le grand défilé des candidats excentriques. Les *Murailles révolutionnaires* d'Alfred Delvau nous ont conservé leurs professions de foi. La gaîté y domine.

Voici TURBY. « Sans fortune, il prendra les intérêts du pauvre et... les siens ».

ALOF POURRAT, chef de bataillon de la II^e^, considère la France comme « le Christ du monde séduit », et se charge de démontrer que « le meilleur des engrais est l'engrais humain ».

Le docteur WATEBLED ne se contente pas du siège de député : il aspire à la présidence de la République. À l'entendre, il a remède à tout. Pour un peu, il mettrait le progrès social en pilules.

LAMIRAL (de la Seine), sonneur de cloches à Saint-Eustache, veut être le mandataire du peuple, et donne de son ambition cette raison baroque : « J'ai été, dit-il trop malheureux en ménage pour ne pas être heureux en politique ».

CHARLEMAGNE BÉJOT propose de remplacer les statues du jardin du Luxembourg par des rosiers à cent feuilles, entourés de pêchers en liberté, de l'espèce de ceux que l'on cultive à Montreuil. Le même Béjot se représenta en 1868. Son

programme s'était corsé. Il proposait alors d'établir dans le P.-L.-M. des trains de plaisir qui permissent aux ouvriers de Paris d'aller passer le dimanche à Marseille, au prix de 15 centimes. « Si je suis élu, promettait Béjot, je ferai aussi voter une loi forçant les hommes à se marier avant vingt-deux ans ». Élu, Béjot l'eût été certainement, si les vieilles filles avaient eu le droit des célibataires.

THÉODORE BAC, disciple de Pierre Leroux, affirmait que l'homme ne meurt jamais, prêchait la doctrine de la transmigration des âmes et croyait sérieusement avoir vécu jadis dans la peau de Démosthène et dans celle de Mirabeau. Un soir, chez le général Cavaignac, à qui il était venu annoncer sa candidature, Bac parlait sans rire de ses croyances pythagoriciennes. On haussait les épaules. Lui s'emballait de plus en plus : « Citoyens, finit-il par dire, que faut-il donc pour vous convaincre ? Écoutez ceci : Dans les environs de Limoges, il existe une forêt très sombre. Eh bien ! Je ne la traverse jamais sans éprouver un profond sentiment de terreur. C'est que je me souviens d'y avoir été égorgé, il y a cent cinquante ans, par des assassins qui m'ont volé cent louis en or que je portais dans ma valise. Bien plus, j'ai cru reconnaître, l'autre jour, un de mes brigands dans la rue qui porte mon nom ».

« — Et, reprit Cavaignac, vous ne l'avez pas fait arrêter ?

« — Il y a prescription ! » répondit Bac très sérieusement.

En dehors de sa lubie métempsycosiste, Théodore Bac était un avocat fort sensé, instruit, éloquent, artiste et lettré. Il avait été le défenseur de Mme Lafarge.

À côté de ses affiches, s'en étalait une autre qui lui nuisit beaucoup et qui rendait les passants rêveurs. C'était celle de THÉODORE JOULET, fils d'un « ancien peintre en bâtiments » de Napoléon Ier : « Citoyens, concluait le candidat, je me présente avec une supériorité virile (!) plus forte que jamais ». Cependant, Théodore Bac fut élu, et Théodore Joulet, malgré ses avantages, ne le fut pas. BELLÉE ne le fut pas non plus, bien qu'il tonnât contre les « femmes entretenues », les « catins » et les « bâtards ». Ce Bellée, avocat à la cour d'appel de Paris et agriculteur de profession, rêvait d'établir une noblesse paysanne. Les huit quartiers de paysannerie dont se targuait Proudhon donnaient droit à un marquisat rural. Bellée se présentait simultanément à Paris et dans la Manche.

RUE-DESTREM, plus modeste, bornait son ambition au département de l'Aube. Il signait ses proclamations : « *Rue-Destrem*, descendant du Destrem de la Législative et des Cinq-Cents; homme de lettres, attaché au journal catholique la *Revue nationale* et à plusieurs confréries; affilié à la Société républicaine l'*Atelier;* ennemi du jeune Louis Ulbach et ami de Pie IX ». J'oubliais : Rue-Destrem se prévalait aussi de son célibat : « La nation, écrivait-il, sera ma famille, et des lois équitables seront mes enfants ». Notre homme reparut en 1871. Cet Épiménide avait dormi dix-huit ans, et n'avait rien modifié à son ancienne théorie catholico-mystico-démocratique. Il se faisait fort, si on voulait seulement lui donner pendant quinze jours les pouvoirs d'un Cincinnatus, d'« exterminer Lucifer et de proclamer la divine

Justice ». Il réclamait enfin, comme moyen de salut pour la France, le rétablissement de Notre Saint-Père le Pape « dans son entier temporel ». La réclamation était datée : « De ma cellule solitaire ». Probablement, une cellule dans quelque Charenton.

1849. — MALMOUCHE D'IMPHY (de la Nièvre) n'y allait pas par quatre chemins. Malmouche disait : « Amis, voulez-vous connaître le bon droit et l'effet de la misère ? N'oubliez pas Malmouche d'Imphy. Citoyens, depuis treize ans, j'habite la Nièvre; je suis homme vrai. Mon caractère me permet de l'être, et je me porte candidat ». Voilà qui s'appelle parler !

DESROSIERS sollicitait les suffrages des électeurs de Seine-et-Oise. Il avait inventé la profession de foi illustrée. En tête de ses circulaires, se prélassaient un bélier, un âne et un bœuf. On crut y voir une allusion blessante pour les électeurs. Desrosiers n'eut que sa voix.

AUGUSTIN COLSON était de la Meuse. Il annonçait qu'il dévoilerait à la France entière les causes de la maladie des pommes de terre et les moyens d'en atténuer les effets. Malgré cette promesse irrésistible, les électeurs de la Meuse laissèrent Colson à ses expériences agronomiques. De là vient sans doute que la maladie des pommes de terre sévit toujours.

BERTRAND SARRAMÉA, d'Aire (Landes), était moins prodigue de promesses que Colson. Il espérait pouvoir, étant législateur, procurer au peuple des « jouissances modérées ». Ce Landais avait cela de commun avec Charles Baudelaire,

qu'il ne pouvait pas souffrir (on n'a jamais su pourquoi) son compatriote Pascal Duprat.

1869. — Durant les seize premières années du second Empire, les candidatures excentriques chôment. Aucun toqué ne se met sur les rangs. Ils comprennent qu'il n'y a pas à lutter contre les candidats officiels. Mais, en 1869, l'excentricité électorale se réveille. On voit surgir le candidat humain, le candidat anti-paupériste, le candidat médical, le candidat sauveur. Il n'est pas jusqu'au fusilier BOQUILLON qui n'aspire à l'honneur de siéger au Palais-Bourbon. Il écrit à sa fidèle Simone : « J'ai trouvé le moyen d'assurer la vie à bon marché. C'est de forcer chaque famille riche à fonder un journal. Les journalistes ayant la louable habitude de se dévorer entre eux, nous arriverons bientôt à un parfait équilibre ». On n'est pas plus malthusien.

Celui-ci s'appelle LORENTZ. Il est fusilier de son état et ne croit pas à la politique : « Nommez-moi, si vous voulez, dit-il aux électeurs. Ça ne m'amusera pas; mais je me remuerai comme un diable dans un bénitier. Il n'y a de sérieux que les gens qui sont moins bêtes que les autres ». Très fin de siècle, Lorentz !

Celui-là se nomme BERNADOTTE. Il est teinturier et neveu du roi de Suède. Malgré sa candidature colorée, le pauvre Bernadotte reste sur le carreau.

Cet autre, GUSTAVE GRANDIN, est commissionnaire et se porte en concurrence avec M. Émile Ollivier. Il affirme (les théologiens disent la même chose de l'enfer) qu'il est « pavé

de bonnes intentions », et qu'il ne désire qu'une chose : « Faire exécuter les lois *samaritaines* » qu'il élabore depuis dix ans. La circulaire du candidat commissionnaire se termine ainsi : « La patrie peut compter sur le dévoûment de son fils, qui habite rue d'Argent, 47 ». Absolument comme le pompier du Vaudeville : « Je suis de Fontenay-aux-Roses, moi. Si la patrie a jamais besoin de mon bras, je ne vous dis que ça, je suis de Fontenay-aux-Roses ».

Le citoyen MARCHANDON se vante de sa force extraordinaire dans « l'art de la déclamation ». Il adjure en ces termes les électeurs du neuvième arrondissement de Paris : « Prouvez au monde entier que vous êtes majeurs; délibérez de sang-froid et sachez choisir »... Marchandon, cela va de soi.

Tel joue au petit manteau bleu, comme SAVARD, chef d'industrie de la cordonnerie; tel cumule les fonctions de marchand de bois et d'homme de lettres, comme CASIMIR HENRICY; tel autre, comme PIERRE MANCEL, prêche l'établissement de la paix universelle par l'application de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. Ce Mancel oublie la catachrèse, et s'excuse de qualifier les électeurs de « messieurs ». Il préférerait employer le mot : « citoyens ». « Mais, ajoute-t-il philosophiquement, dans les choses secondaires, il faut être de son temps ». Je partage l'avis de Pierre Mancel.

EUGÈNE CHATELAIN-MERCIER n'est pas un tribun. Il est « tout simplement un penseur », et « c'est la pensée qui le pousse en avant ». En poussant, Eugène Chatelain-Mercier trouve le moyen de se faire une immense réclame pour un

ouvrage : *L'Europe en l'an deux mille*, qui est en incubation dans son profond cerveau.

Ainsi procède également le docteur DUPRÉ. Une fine mouche, cet irrégulier de la médecine. Sa circulaire peut se traduire ainsi :

« Moi, Dupré, je me porte candidat démocrate. En me présentant aux suffrages de mes concitoyens, je ne cède point à un sentiment d'ambition personnelle, mais à celui du devoir. Seulement, vous le savez, ma méthode d'enseignement est la meilleure. Aucune autre qu'elle ne peut mieux répondre aux exigences des fonctions professionnelles. Et en avant ! »

Le docteur Dupré a une foule de cordes à son arc. Il est à la fois comédien, auteur, compositeur et chanteur. On lui doit, paroles et musique : *Une Soirée aux Tuileries*, cantate-symphonie-pantomime, dans le genre du *Kroumir en goguette*, de l'avocat-maëstro nimois, Paul-Émile Goguillot. La *Soirée* du docteur Dupré était plus que vivante : elle était grouillante. Lui-même chantait, déclamait et mimait son œuvre. Il faisait les rentrées d'orchestre, les intermèdes, les salves d'artillerie, les cloches, les tambours. Zim ! boum ! boum ! Tout un monde épique, lyrique, assourdissant, extravagant, abracadabrant.

Partisan de l'enseignement libre, le docteur Dupré se vit, en 1871, interdire l'entrée de la Faculté de médecine de Paris, où il professait depuis vingt ans, à ses risques et périls, un cours d'anatomie. Ce fut une injustice. On lui disait : « Mais vous voulez donc que l'enseignement tombe entre les mains des Jésuites ! » À quoi il répondait, non sans raison : « Les

Jésuites, je ne les crains pas. Et vous-mêmes n'en avez peur que parce que votre enseignement est mauvais, et qu'ils font de meilleurs élèves que vous ».

Dupré n'était pas le seul disciple d'Esculape à briguer, en 1869, le mandat de législateur. Le docteur DELASIAUVE se présentait comme le « candidat de l'organisation radicale ». Le docteur BERRIER-FONTAINE distinguait entre la pratique et la théorie : en théorie, il allait jusqu'au socialisme le plus accentué, dépassant Proudhon ; en pratique, il était le médecin ordinaire de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III. Le docteur GRÉGOIRE déclarait vouloir abandonner son traitement de député en faveur des victimes des accidents causés par les voitures de maître : coupés, landaus, fiacres et omnibus. Le docteur LOSTALOT-BACHOUÉ, de Pau, criait à tous les échos du Béarn qu'il soutiendrait le gouvernement, le Sénat, les commerçants, les ouvriers, la magistrature, l'armée, le sacerdoce — sans compter l'agriculture intensive, progressive et successive. Ce brave homme soutenait tant de choses que personne ne le soutint.

1871. — Année de la guerre et de la Commune. Elle fit naître un nombre incalculable de candidatures impossibles. C'était à qui se montrerait le plus inouï.

Le citoyen BAUDEMOULIN se targue d'éteindre toutes les dettes nationales, sans emprunts, sans impôts, sans assignats, à l'aide d'une combinaison financière de sa façon. Baudemoulin ne fut pas écouté — et la France est plus que jamais dans la nasse.

Le citoyen GOSSET, « grand patriote, homme d'expérience et bien pourvu », sollicite la possession libre, instantanée, du Palais-Royal, du Palais de l'Élysée et du Palais de l'Industrie. Il fera de l'un le foyer d'une grande banque territoriale; de l'autre, le centre d'une fédération agricole; du troisième, une immense tribune pour le développement de ses idées à bon marché. Cet homme extraordinaire parlait sur ce ton aux électeurs : « Je vous appelle, vous convoque et vous provoque ». Aucun ne répondit au défi.

JEAN BRUNET fut, au contraire, bel et bien élu par le peuple parisien. Ancien élève de l'École polytechnique, ancien officier d'artillerie, ancien député de 1848, ancien proscrit de Décembre, Jean Brunet arrivait de Limoges. Je ne dirai pas, avec Rabelais, qu'il était Limousin « pour tout potaige », puisque je viens d'énumérer ses titres. Il paraît même qu'en son bon temps il fut un mathématicien hors ligne et un officier distingué — dont Lamoricière, en Afrique, faisait grand cas. Mais l'étude des Hautes Sciences, la fièvre des événements, les rigueurs de la destinée l'avaient rendu complètement illuminé. Cela se lisait sur ses yeux un peu égarés, sur sa physionomie distraite, sur ses lèvres souriantes d'un de ces sourires particuliers qui font dire de celui qui en donne le spectacle : « Il est aux anges ». Brunet avait trois idées fixes : la reconstitution de nos anciennes provinces, la radiation des athées de la liste des jurés, la consécration de la France au « Christ universel » dans un temple central élevé sur le Trocadéro. Cette dernière proposition provoqua les ricanements de tous les esprits forts

de l'Assemblée nationale. Indigné, un poète chrétien vengea, dans les vers suivants, le pauvre Jean Brunet :

Eh quoi, penser au Christ en temps de République !
Traiter de ruffians ceux qui nous ont perdus !
Vouloir rendre à sa foi la France catholique !
C'est être fou, *Brunet !*... Tu l'es... n'en parlons plus.

Qu'un avocat blagueur nous tombe de la lune,
Par grâce de *ballon*, bombardé *général*;
Qu'en faisant nos malheurs il fasse sa fortune :
— C'est parfait ! Étranglons quiconque en dit du mal !

Mais qu'un digne artilleur, comme toi par exemple,
Mon pauvre Jean Brunet, vieux brave au cœur de feu,
Au Christ universel veuille élever un temple,
Et, quoique radical, s'avise à croire en Dieu;

Sentant le sol manquer, qu'il cherche en haut l'assise
Du monument français à remettre debout :
— Ô vite, Charenton, le carcan, la chemise !...
Il est fou, celui-là ! fou ! fou ! fou ! triple fou !...

Eh bien, laisse crier, et garde ta folie.
Ta folie est sagesse; et tu l'as fort bien dit :
« Malgré la plaie ouverte au flanc de la patrie,
Le Christ seul sauvera notre France, qu'il fit ! »

Les vers sont mauvais, mais l'intention est excellente, — et j'approuve.

Le citoyen PERAGOUX était l'antithèse de Jean Brunet. Il se faisait l'apologiste des Jésuites, vous ne devineriez jamais pourquoi. C'est qu'il les considérait comme des démolisseurs

du christianisme dont il ne voulait à aucun prix. Son raisonnement biscornu est ainsi développé dans une circulaire de 1 mètre de long :

> L'erreur capitale de ce temps est celle qui consiste à voir dans la Compagnie de Jésus un instrument de compression, un groupe considérable d'aspirants à la tyrannie, au lieu de ce qu'elle est en réalité : une association d'émancipateurs, de pionniers du progrès, d'ingénieurs convaincus et réfléchis de la société future, telle qu'il faut qu'elle se constitue sous peine irrémissible de mort. Et cette erreur a justement sa source dans l'habileté des moyens employés par eux pour ruiner l'édifice religieux dont on les croit la clef de voûte.

Après cette insanité, il faut tirer l'échelle.

Passons à la Commune.

Elle eut deux candidats toqués : JULES ALLIX et BABICK, qui devinrent ses législateurs.

Le premier était célèbre par sa théorie des escargots sympathiques, jouant le rôle de bobines électriques pour la transmission de la pensée. Il disait avoir découvert une comète dont aucun astronome n'avait soupçonné l'apparition. Il publiait en même temps des brochures sur la polarisation universelle et tenait un cabinet médical où il prétendait guérir par la parole les cas d'aliénation mentale réputés incurables. Le docteur Allix fut pris très au sérieux par les insurgés du Dix-Huit-Mars.

Le second était parfumeur de son état. Élu par son quartier, il signait : BABICK, *enfant du règne de Dieu*. Ses collègues de l'Hôtel-de-Ville le regardaient de travers. Ils

avaient tort. Ce « bondieusard » d'un nouveau genre faisait table rase de tous les cultes, afin d'assurer l'établissement du Fusionnisme : religion inventée, sous le gouvernement de Juillet, par J.-B. de Tourreil. À cette époque, les faux messies surabondaient. Gustave Drouineau, l'auteur de *Résignée* et du *Manuscrit vert*, mourait fou, désespéré de n'avoir pas pu sauver le monde. Antoine Madrolle voyait partout et dans tout, même dans les parties sexuelles, l'image de la Sainte-Trinité. Ganneau, dit le Mapah, imaginait un culte basé sur l'androgynat. Jean Journet lançait contre les heureux et les satisfaits ses *Cris* socialistes et ses *Lamentations* humanitaires. En plein Collège de France, le Polonais Adam Mickiewicz annonçait que Napoléon n'était pas mort, qu'il allait apparaître, qu'il unirait les Slaves aux Latins et transformerait l'Europe en un immense Empire. J.-B. de Tourreil avait des visées encore plus hautes : il parlait de réunir le Cosmos dans un embrassement « concentrique et sempiternel ». Son église était la nature. Il admettait la prière, mais seulement la prière mentale. Son dieu informe comprenait toute la création. Il enseignait aussi la métempsycose. Après la mort, les fous deviennent des étoiles; les gens médiocres des légumes ou des animaux primés dans les concours agricoles; les canailles, des plantes vénéneuses et parasitaires, ou des rongeurs infects vivant dans la pourriture. Babick fut le disciple bien-aimé de M. de Tourreil. La Commune morte, il se réfugia en Suisse : « J'ai, écrivait-il à un fusionien de Saint-Pétersbourg, supporté l'épreuve comme le Prophète, et j'ai repris, dans la ville protectrice de Berne, le commerce

de la parfumerie ». Un jour, monté sur un âne harnaché de rouge, il parcourut les rues de cette ville, annonçant que la fin du monde était proche. Ce lui fut pour son industrie une avantageuse réclame. Toutes les Bernoises allaient se fournir chez le prophète-parfumeur. Pendant la Commune, sa barbe inculte, ses longs cheveux, sa figure maigre, sa longue lévite noire et sa cravate à plusieurs tours le faisaient prendre par le peuple pour un quaker anglais qui voulait convertir les gens de l'Hôtel-de-Ville. Depuis dix ans on ne parle plus de lui.

Cette même année 1871 vit surgir en province des candidatures non moins inattendues qu'à Paris.

LEVADIAU, de Charroux (Allier), promettait de « faire respecter la loi de Dieu » (ce qui est bien). Mais il s'engageait aussi à « faire remplacer la lanterne des voitures par une sonnette ». Point d'interrogation ? Levadiau avait oublié d'éclairer son propre fanal.

JULES ZIER, de Marseille, trouvait Rochefort et Félix Pyat trop modérés. Il énumérait parmi ses titres aux voix populaires celui de « fondateur de la Société du Triangle scalène ». *Qu'ès aco ?*

CHARLES PERROT, licencié en droit, à Pont-de-Roide (Doubs), se qualifiait de « candidat selon l'Évangile » et d'« ami des Prussiens ».

BARRA, de Béthune, était aussi chrétien que Perrot, mais beaucoup plus patriote. Il annonçait qu'il abandonnerait ses appointements de député pour la construction d'une chapelle à Sedan, dans laquelle, chaque jour, on prierait Dieu et on

dirait la messe à l'intention des « pauvres mères que la dernière guerre a privées de leurs enfants ». Il réclamait la liberté de la culture du tabac, afin qu'hommes et femmes pussent fumer et priser à volonté. Il voulait qu'on mît un impôt sévère sur les célibataires et les célibatrices *(sic)* qui, à l'âge de trente ans, ne se seraient pas encore mariés à l'église ou au temple. Au-dessous de ses élucubrations, on lisait en lettres onciales, ces mots : « Barra, dit le père Luc, pèlerin de Saint-Hubert ». Étrange pèlerin ! J'oubliais de dire que Barra avait pris personnellement en grippe un ancien préfet de l'Empire, originaire de son pays, M. Levert.

PAUL MEUNIER, de Commentry, poursuivait le triomphe de l'Évangile et se posait en apôtre de « la virginité du cœur dans le mariage ».

DENIS-JOSEPH VAUCHER, de Mantes, ancien facteur rural, se félicitait d'avoir toujours été « irrépréhensible dans ses mœurs » et « incorrupteur à l'égard des autres ». Il concluait avec assez de logique : « Nommez-moi. Mes vertus sont de bons présages pour l'avenir ».

Le marquis de LORT-SÉRIGNAN pressentait le comte Léon Tolstoï. Une des raisons qu'il faisait valoir devant les paysans de la Seine-Inférieure, c'est qu'il exerçait à Elbeuf la profession de charbonnier.

ADOLPHE VILON, de Bagnères-de-Bigorre, s'intitulait « ouitaire du plébiscite ». BARBÉ, de Lannemezan, se disait le « Benjamin de Napoléon III ».

Dans la Mayenne, le candidat CHATELIN, propriétaire-agriculteur, mettait à la disposition de tous ceux qui

voteraient pour lui « son taureau, son verrat et son bélier » pour aider à la « reproduction de leurs semblables ».

CHARLES GUIGNARD, de Chaumont-sur-Marne, représentant de commerce, ancien maréchal des logis chef de l'artillerie civique, « dernier membre existant de la Gaye Beuverie et des Beaux-Arts », « adversaire des faux libéraux », « ennemi des communards » et « poète à l'occasion », se donnait comme le défenseur spécial des intérêts viticoles. Pour ménager l'amour-propre de son concurrent, il passait sous silence « quelques-unes de ses qualités anciennes et modernes », et terminait ses professions de foi par des couplets bachiques dont voici un échantillon :

> En dépit des pédants, le vin fait le génie.
> Telle boisson tel peuple — et qui l'ose, le nie.
> Je le soutiendrai, moi : car le gin fait l'Anglais,
> La bière l'Allemand, le bon vin le Français.

Charles Guignard obtint 790 voix.

Un autre candidat vinicole et bachique fut LUDOVIC RÉROLLE, de Châlons-sur-Saône. S'il était jugé digne du mandat de député, son premier soin serait « de répandre au loin la renommée des vins fameux » de la région qu'il habite. Après quoi, il s'appliquerait à l'anéantissement des abus. « Tout ce qui a été restauré sera détruit, tout ce qui a été détruit sera restauré ». C'était s'avancer beaucoup.

Le citoyen EUSICE, ancien médecin aux armées d'Orient, n'était Sicambre qu'à moitié. Lui parlait de tout détruire, mais il ne voulait rien restaurer. Radical à tous crins, il déclarait avoir fait le coup de feu sur les barricades en 1830 et

en 1848. Il se présentait à Marseille. Quand il paraissait dans les réunions publiques, ridé, blanchi, la barbe et les cheveux en broussailles, appuyé sur un bâton crochu d'alizier sauvage et vêtu d'une longue roupe en cadis vert, bien des gens le prenaient pour le Juif-Errant.

MATHIEU BOUBE, de l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), était beaucoup plus débonnaire. « Ce qui me préoccupe, disait-il aux électeurs de Toulouse, ce n'est pas la République; c'est l'humanité ». Ancien boulanger, naturaliste et ontologue, Boube avait inventé des croquants mystérieux, composés avec de la farine de maïs et contenant « les essences sublimées des corps végétaux les plus riches en vertus curatives que la nature produit ». Il attribuait à ces croquants les mêmes effets que le professeur Brown-Séquard attribue à sa fameuse mixture animale. « Rien, écrivait Boube dans ses prospectus, ne peut être comparé à mes croquants pour le bien qu'ils font dans les organes, quand ils sont consommés avec méthode. C'est le seul et unique remède pour faire dissoudre le gravier de la vessie, raffermir la vue, guérir la goutte, le mal des pieds, le mal de la matrice, les maladies de la moelle, les battements de cœur et autres affections de la thérapeutique ». Au fond, Boube n'aspirait à la députation que pour imposer ses croquants à la France entière. Il prétendait que les gens venus au monde à l'époque où la nuit est plus longue que le jour sont « courts de respiration ». Le candidat aux croquants devait être né à cette époque-là, car, en 1874, il mourut asthmatique à l'Hôtel-Dieu de Toulouse. Le secret des croquants mourut avec lui.

1876. — 1881. — 1882. — Il y a, pendant ces trois années, grève de toquades électorales. Je ne vois guère, en dehors de Gagne, de Bertron et l'abbé Cotton, à signaler, comme candidats bizarres, que JOSEPH-MAXIME ROSSIGNOL, à Marseille, et le docteur HORACE DE BOUDRANT, à Paris. Rossignol s'adressait au peuple en qualité de « messager spécial du Seigneur ». Il commençait ainsi sa profession de foi : « Mon drapeau virginal n'arbore aucune couleur; il est seulement harmonique ». À l'entendre, le salut était dans la proclamation immédiate, comme gouvernement définitif, de la Monarchie républicaine, ayant pour roi président élu Henri Dieudonné de Bourbon, comte de Chambord.

Cette Monarchie républicaine entrait aussi dans le programme du docteur Horace II, comte de Boudrant, « homme de lettres, publiciste, négociant, auteur dramatique, membre de plusieurs Sociétés savantes, *vir bonus dicendi versandique peritus*, enfant du Berry comme George Sand, habitant du quartier parisien des Halles centrales, candidat radical, légitimiste et universel pour toutes les circonscriptions de France ». Le docteur comte de Boudrant ne péchait point par excès de modestie. Il s'affirmait comme un « homme de génie » dont la « puissante parole » devait « bouleverser le monde ». Il se disait républicain-royaliste-intransigeant. Son drapeau était le drapeau blanc fleurdelysé, le drapeau de nos aïeux, avec la cravate rouge des justes revendications populaires. Il réclamait Henri V pour roi; mais, en même temps, il lui donnait pour mission de supprimer les impôts, de sépa-

rer les Églises de l'État, d'abolir les armées permanentes, de faire planter des arbres fruitiers le long des routes, enfin d'émanciper la femme — celle-ci étant « ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité ». Drôle de royaliste que ce docteur comte Horace de Boudrant !

1885. — S'il y avait anémie de candidatures excentriques dans les trois années qui précèdent, il y a pléthore dans celle-ci. Épinglons les plus accentuées.

Voici, pour le Sénat, la candidature misanthropique du bouillant ZACHÉE DE GRENIER-FAJAL, de Labastide-de-Sérou (Ariège). Il ne se contente pas, comme le docteur de Boudrant, d'émanciper la femme. Il rêve d'une République fédérale universelle dans laquelle l'homme sera dépouillé de ses droits politiques en faveur de « la plus belle moitié du genre humain ». À celle-ci, la députation, les mandats électifs, la confection des lois et la Grande-Présidence. Zachée de Grenier-Fajal eut une voix : celle d'un délégué de ses parents. Ces hommes sont sans cœur !

Voici, pour le Sénat pareillement, la candidature royale de MARC-MARIE BRULAT Ier, dit GLODÉON, habitant le faubourg toulousain du Busca et fondateur d'un « Trésor public universel ». Malheureusement ce Trésor restait encore dans les futurs contingents. Si bien que, pour en remplir la caisse, Glodéon le fondateur et Antonia la fondatrice adressaient des « Orbines », ou Lettres d'appel désespérées à tous les peuples et à tous les princes du Globe. L'Orbine que j'ai sous les yeux s'exprime ainsi : « Tout le monde doit concou-

rir, selon ses ressources, à la fondation du Trésor ». Marc-Marie Brulat attend encore le premier sou.

À Boulogne-sur-Mer, un maniaque pose sa candidature mérovingienne et s'intitule CHILDÉRIC XXVI. Au lieu de répandre sa profession de foi comme les autres candidats, Childéric la vend. Ce singulier personnage reparaît en 1889. C'est peut-être le seul candidat à qui les élections font gagner de l'argent.

À Paris, le marquis LE GUILLOIS, ancien directeur du *Hanneton*, invente la candidature du mépris. Il est revenu de tout. Rien ne lui est plus, ni la mode, ni les avocats, ni la pornographie, ni le baccarat. Les députés, encore moins. S'il aspire à grossir leur nombre, c'est afin de pouvoir leur dire en face qu'ils sont tous des raseurs, des poseurs, des discoureurs venteux, des restaurateurs de vieilles lunes, des rôtisseurs d'alouettes empaillées. Pas parlementaire, le marquis !

POULET, ennemi juré des huissiers, profite des élections pour les traiter de « canailles » sur ses affiches. M. de GASTÉ chauffe la candidature de sa fille. CAMILLE ADAM, ouvrier gainier, inaugure l'Académie des louphosophes (?), qualifie ses concurrents à la députation de p... et manque absolument d'orthographe. RODOLPHE SALIS (du *Chat Noir*) se porte comme candidat des lettrés et des artistes de Montmartre. Il fulmine contre les ventrus et les phraseurs. « Plus d'avocats, s'écrit-il; des Orphées ! Plus de ventres; des cerveaux ! » PIERRE GRELET se dit le candidat des Dames; CAMARD, celui des gens bien élevés. Sur tous les murs,

s'étalent ces mots : « Nommons CAMARD ! » — comme en 1848, on lisait partout, jusque sur une des grandes Pyramides d'Égypte : « Nommons BATTUR ! »

En Province, ROGER PRÉBAN-BERTHELOT prend l'engagement de monter à la tribune, « non pas une fois, mais plusieurs fois par jour », « non pas un seul jour, mais tous les jours », pour poser au pays le « séculaire dilemme » : Monarchie ou République. LÉON BARTHET, ancien maire de Blagnac, chevalier de l'Ordre équestre de Pamperigouste, officier du Merle Blanc, commandeur de la Couronne de Zinc, réclame à cor et à cri la transformation de tous les jardins publics en jardins potagers, où chaque citoyen ira cueillir lui-même la « carotte populaire » et le « persil démocratique ». JEAN-LOUIS VAÏSSE (de Toulouse), socialiste, moraliste, publiciste, grammairien et « messie consolateur », prêche l'émancipation des femmes, l'établissement d'une langue universelle et le remplacement du catholicisme par un protestantisme « simplifié ». BAPTISTE-NAPOLÉON TALARON (du Cantal) redemande l'Empereur, mais un empereur bon enfant, sans ministres, sans soldats, invitant une fois par semaine à sa table et chacun à son tour les représentants autorisés de la « pioche », du « marteau » et du « rabot ». Ce Talaron se glorifie d'être impérialiste-révolutionnaire-réformateur. Et, comme s'il avait fait une trouvaille sans précédents, il répète dix fois la phrase sur ses placards. Or, Talaron n'est qu'un plagiaire. Il a volé l'idée à MARCUS ALLART, fils de Hortense Allard de Méritens, l'auteur de ces *Enchantements de Prudence*, dans lesquels notre bas-bleu

racontait les aventures amoureuses dont sa vie avait été semée et que Barbey d'Aurevilly « éreinta » de la belle façon, en un maître article du *Constitutionnel*...

Qui signaler encore ? La nomenclature n'en finirait pas. Il faut l'arrêter ici, et, négligeant les excentricités électorales des années 1889 et 1890, trop récentes, compléter nos Disparus par le portrait des célèbres candidats toqués que voici : Paulin Gagne, Adolphe Bertron, Pradier-Bayard, Tapon-Fougas et l'abbé Xavier Cotton.

II

PAULIN GAGNE

Né à Montoisson, près Romans, dans la Drôme, Paulin Gagne fut un des plus brillants élèves du collège de Valence. Il avait une mémoire prodigieuse, et il remportait, chaque année, tous les prix — sauf celui de mathématiques, sa partie faible. Reçu avocat à Grenoble, il alla se fixer à Montélimart où il devint le lion du jour. Avec sa superbe prestance, son habit bleu à boutons d'or, son gilet blanc, ses pantalons gris perle et à sous-pieds, son couvre-chef à la Bolivar, sa longue chevelure noire bouclée, il produisait grand effet, le dimanche après vêpres, sur l'esplanade ou sur la route du Teil, plantée d'ormes. « Té ! s'écriaient en l'apercevant les grisettes montélimardaises, voilà le beau Paulin qui passe ! » Le beau Paulin était déjà bien un peu original ; mais l'extravagant et l'illuminé que tout Paris a connu ne se devinait pas encore. Il plaidait et gagnait de l'argent.

Cependant ses petits succès de province le grisèrent. Il se

crut bientôt appelé à « conquérir la Gaule », quitta Montélimart et se fit inscrire au barreau de la Seine, pour n'y plaider qu'une seule fois. Son client, jeune pervers de vingt-deux ans, accusé de trente-deux vols et d'une tentative d'assassinat, obtint le maximum de la peine. Gagne, qui croyait à un acquittement, prit son métier en dégoût et chercha des consolations dans la poésie. Il publia successivement *le Suicide, le Martyre des rois, le Délire* et *l'Océan des catastrophes.*

1848 arrive. Ce fut l'efflorescence et l'effervescence de toutes les ambitions. Gagne repartit pour Montélimart. Ses concitoyens l'acclamèrent : on le nomma conseiller municipal, premier adjoint au maire et bâtonnier de l'ordre des avocats. Entre-temps, il rédigeait l'*Espérance*, journal républicain catholique, dans le genre de l'*Ère nouvelle*, organe du P. Lacordaire et de l'abbé Maret. L'appétit vient en mangeant, dit un proverbe. Gagne voulut tâter de la députation. Il pensait que les électeurs qui avaient chanté ses hymnes patriotiques autour des arbres de la liberté ne lui refuseraient pas le mandat de représentant du peuple. Hélas ! les électeurs sont généralement ingrats et oublieux : au rimailleur ardent, ceux de la Drôme préférèrent un froid ingénieur.

Le coup d'État ramène Gagne à Paris. Il s'y lie avec Abd-el-Kader qui le comble de métaphoriques compliments, et avec Mlle Élise Moreau de Rus, qu'il épouse le 28 avril 1853.

Mme Gagne était une excellente femme, très instruite — dont les Poésies et quelques romans ont été couronnés par l'Académie. Elle organisa, sous le nom de *Parnasse français*, des cours littéraires qui furent un instant fort suivis.

C'est elle qui prépara M. Édouard Lockroy à la première communion. L'ancien ministre des travaux publics s'en souvient-il ? En 1856, elle fonda un recueil hebdomadaire : *le Théâtre du monde*, que les vers de son mari tuèrent. Déjà Gagne ruminait la fameuse *Unitéide*, l'œuvre monumentale et capitale du rimailleur. Ici commence à percer le vrai Gagne, le Gagne de l'Obélisque, de la philanthropophagie et du Quinque-Vir-Salvat. L'idée principale de cette Babel poétique est que l'humanité, détournée de ses voies par Satan, a besoin d'une nouvelle régénération — qui se fera par l'avènement de la Femme-Messie. C'est un peu parent du système millénaire du doux Guillaume Postel et de sa « Mère-Jeanne ». Il existe présentement en Galicie une tribu, celle des Duchobarzen, qui attend aussi une seconde rédemption de l'humanité par la femme. Les mœurs étranges de cette tribu ont fourni au romancier viennois Sacher-Masoch le sujet d'un de ses meilleurs récits. Il y a toutefois entre Gagne, Guillaume Postel et les Duchobarzen cette différence : que Postel fut un panthéiste inconscient et que la tribu des Duchobarzen est une secte d'Adamites égarée en plein dix-neuvième siècle, tandis que l'auteur de l'*Unitéide*, dans ses imaginations les plus inouïes, reste toujours orthodoxe.

Pour se reposer de cette laborieuse gestation (25,000 vers), le poète habita deux ans son petit domaine du Bouton d'or, sur les bords du Rhône, entre Montélimart et Loriol. Il en revint calmé et assagi. Mais voilà que, dans le courant de l'année 1860, il eut le malheur de s'occuper de spiritisme et de tables tournantes. Près de son appartement, une salle

louée par les disciples d'Allan Kardec, parmi lesquels l'éditeur Didier, servait à leurs expériences. Sous l'impulsion d'une influence mystérieuse, une nuit, Gagne, armé d'un grand crucifix venant de Rome et qu'il avait détaché du mur de sa chambre, entra dans la salle des évocations. Son but était d'expulser de l'appartement les mauvais esprits. Tout à coup (c'est lui-même qui le raconte dans son livre intitulé : *Histoire de mes miracles*), il se met involontairement à tourner comme une toupie, autour de la table « satanique » qu'il couvre de crachats. Puis, il est terrassé à plat ventre, et il entend les esprits « frapper dans leurs mains » (?) en signe de triomphe. Il se voit perdu, lorsque deux médecins appelés par Mme Gagne le relèvent et décident qu'il y a urgence à le diriger sur la maison de santé de Picpus.

Cette fois, Gagne était bien réellement fou.

Néanmoins, comme sa folie n'avait rien de dangereux, il ne demeura pas longtemps enfermé, au grand désespoir des directeurs de l'établissement qui auraient voulu le garder toujours. Gagne, en effet, leur rendait service. D'un regard, il adoucissait, apaisait et égayait tous les autres déments.

Devenu libre, Gagne se remit à écrire et à rimailler, à propos de tout et de n'importe quoi. L'intarissable robinet ne s'est fermé qu'à sa mort. Une autre manie surgit en même temps dans son cerveau : ce fut de se présenter comme candidat à toutes les élections législatives, et simultanément dans toutes les circonscriptions. Pendant dix ans, on a lu sur les murailles des circulaires ébouriffantes qu'il signait comme il suit : GAGNE, *candidat universel, perpétuel, surnaturel et*

inamovible au Sénat ou au Députat de tous les départements.

Cette manie lui vint en 1869. Il trouvait alors que l'on plantait trop de vignes — au grand préjudice des champs de blé. Ce qui était vrai. En 1871, il proposait une sainte amnistie comme « couronnement de la France-Christ » et s'intitulait « candidat de la conjonction copulative du salut », décidé à combattre « la conjonction disjonctive de la perdition ». En 1873, il déclare n'être d'aucun des partis « qui égorgent et dévorent la France ». Je suis, écrivait-il, républicain-impérialiste-royal, et j'ose me dire candidat évacuateur de toute la peste provisoire qui nous étouffe, excepté de l'illustre Thiers, parce qu'il a soixante-seize ans ». En 1874, Gagne expose au complet son système politique et social dans cette mirifique profession de foi :

Électeurs, je viens, aujourd'hui, présenter les *para-chocs* qui peuvent garantir, sans fin, le grand *navire-France* de l'abordage des esquifs : République, Royauté, Empire et Commune ! Ces *para-chocs* sauveurs consistent à *créer*, soudain, par l'amour fraternel :

1° Le *quinque-vir-salvat* composé de Thiers et Mac-Mahon, *Présidents-Soleils*, de Philippe II roi, de Napoléon IV empereur et de Henri V qui serait proclamé *archimonarque* de la France et du monde, ce qui le rendrait le plus grand des rois de la terre !

2° La *République-Empire-Royauté*, qui réunirait toutes les formes de gouvernement et formerait l'état définitif de la France dirigée par les cinq directeurs ou le *quinque-vir-salvat.*

3° Le *peuple-homme-femme* nommé législateur suprême, à l'exclusion des corps législatifs supprimés à perpétuité, parce que les députés sont les pires des tyrans et les plus mortels *pétroleurs politiques*, car ils pétrolent la France entière et la font flamber !

L'organisation du peuple législateur, y compris les femmes de la *Gunécratie*, est de la plus grande facilité par la construction de forums ou plutôt de *légiférums*, dans chaque quartier des grandes villes.

4° L'*Oriflamme-arc-en-ciel*, grand drapeau dont Dieu même a fait son étendard, au déluge, et qui réunirait tous les drapeaux dans la fraternité de ses couleurs.

5° *L'ordre alphabétique* des noms appliqué à diverses fonctions, afin de détruire toutes les jalousies et d'établir la véritable égalité des droits !

Je m'arrête à ces *progrès indispensables !* La création de ces cinq *para-chocs* sauveurs de l'*arche-France* établirait la plus sainte unité entre tous les partis et les prétendants. Elle ferait vibrer l'orgue des cœurs à l'unisson et opérerait le miracle de salut, en donnant à tous la plus complète satisfaction !

Gagne envoya ce chef-d'œuvre à tous les journaux de France, d'Europe et d'Amérique — et presque tous le publièrent. Ce fut l'apogée de la gloire de l'homme obélisqual.

Il ne se désista qu'une fois, et c'était en faveur d'Orélie Ier de Tonneins, roi d'Araucanie.

Il avait alors un sosie qui outrait ses idées : ce qui le navrait.

Ce sosie envoyait, comme lui, des lettres aux journaux et les signait : « *Joseph Gagne*, cousin de l'immortel et populaire archi-Gagne ».

C'est dans cette fiévreuse période de sa vieillesse (de 1867 à 1875) que Gagne imagina les choses les plus abracadabrantes.

Ainsi, en 1868, une famine ravageant l'Algérie et menaçant la France, Gagne, très sérieusement, dans son journal *l'Unité*, conseilla aux gens de se manger suavement les uns

les autres. Il inventa même un code et un cérémonial de ces « sacrifices sauveurs ». Les sacrificateurs, vêtus de toges noires et couverts de toques rouges, opéreraient, sur des calvaires construits à cet effet, l'immolation solennelle des christs de la faim. Aux victimes qui ne voudraient pas mourir absolument, il serait facultatif de se faire couper les jambes ou le bras le moins utile. Après quoi, leurs membres dépecés et accommodés de diverses manières seraient servis aux affamés, dans des réfectoires de vingt personnes par tablée, où chacun mangerait son morceau avec recueillement.

Pendant le siège de Paris, en 1870, Gagne renouvela sa lugubre plaisanterie. Pour nourrir la population, il proposa de « philanthropophager » tous les journalistes, avec les vieillards âgés de soixante ans, et il poussa l'abnégation jusqu'à s'offrir le premier. On le trouva trop coriace.

Il voulait que les femmes fussent électrices, députesses, sénatrices, ministresses et même confesseuses :

> Le monde entier vivra, si, dans l'unité d'âme,
> Toute femme est un homme et tout homme une femme.

Il avait un faible pour le monument de Sésostris. On n'a pas oublié sa manifestation obélisquale du 28 octobre 1869. Le Gouvernement prorogeait indûment les vacances du Corps législatif. Gagne convoqua tous les Parisiens électeurs à venir, armés de leviers, se ranger au pied de l'obélisque pour de là marcher à l'assaut du palais Bourbon. Le rendez-vous était pour deux heures. L'archi-poète n'y trouva qu'une cinquantaine de badauds, sans le moindre levier. Plus tard,

il pétitionna pour obtenir la permission de fonder près du même obélisque « le théâtre en plein vent de la pluie et du beau temps, vélocitête de l'amour fraternel ».

En 1870, il appela tous les chefs des diverses religions, tous les journalistes et tous les poètes du monde, à l'archi-concile de Dieu pour proclamer l'archi-pontife et l'archi-monarque. L'archi-pontife était Pie IX, l'archi-monarque n'était autre que Gagne lui-même. Il demandait que la place de la Concorde fût transformée en un vaste temple universel, « rayonnant de toutes les splendeurs des cieux ».

En 1872, il se proclamait « pantocrate », homme-femme et apôtre réconciliateur. Estimant que tous les Français sont possédés du démon, il suppliait dans la rue les prêtres qu'il rencontrait d'exorciser les passants. Il appelait la République « la Rage publique ».

Malgré tout, Gagne fut un brave homme. Il aimait ses semblables, il détestait l'injustice. Sa foi était aussi naïve et sincère. On peut en juger par l'histoire suivante que nous a racontée notre regretté ami Adolphe Racot, le Dancourt de la *Gazette de France* :

« Lorsque M. de Cavour mourut, Gagne se rendit à la Madeleine, et là, les deux genoux sur la pierre glacée, la tête entre les mains, il pria pour le défunt, suppliant Dieu de lui faire grâce et se chargeant seul des péchés du ministre de Victor-Emmanuel. Quand il se releva, il comprit que le ciel l'avait exaucé. Alors il fit pénitence longtemps, et il ne douta plus d'avoir sauvé l'âme de Cavour ».

Nous-mêmes, dans une réunion publique à la salle de la

Redoute, le 4 octobre 1868, nous avons entendu Gagne affirmer crânement ses croyances devant 2,000 énergumènes. Tout d'abord, quand il parut sur l'estrade réservée aux orateurs, sa barbe et ses cheveux blancs démesurément longs, ses allures hoffmanesques, sa figure émaciée, son grand corps maigre serré dans une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, impressionnèrent la foule profondément. Il y eut un silence général. Mais, quand on le vit commencer son discours par un signe de croix, ce fut un véritable charivari de sifflets, de huées, d'injures et de blasphèmes. Gagne ne se démonta point. Il laissa passer la bourrasque. Puis, il se contenta de prononcer, d'une voix vibrante, ces quelques mots : « Citoyens, de par mon baptême et de par ma volonté, je suis catholique, apostolique et romain. En cette qualité, je déclare que le signe de la croix est le plus éloquent discours qui puisse être fait dans une assemblée de mécréants par un homme libre. J'ai dit ». Et il descendit fièrement de la tribune. J'étais à côté de François Lenormant, le savant orientaliste. Au risque d'être écharpés, nous applaudîmes à tout rompre ce fou qui, ce soir-là, fut le vrai sage.

Gagne alla, quelques jours après cette scène, voir Raoul Rigault pour essayer de le convertir :

— Un athée, lui dit-il, n'est honnête que par inconséquence.

— Je ne suis honnête ni par inconséquence ni par logique, lui répondit le futur Fouquier-Tinville de la Commune. Je ne suis pas honnête du tout. Je n'hésiterais pas à voler à l'occasion et même à tuer. Si je savais que vous eussiez sur

vous cent mille francs, je vous tordrais le cou comme à un poulet. Couic !

Gagne se retira épouvanté. Il ne comprit pas que Raoul Rigault s'était moqué de lui, en vrai loustic parisien qu'il était, à ses heures.

Les œuvres de Gagne sont innumérables. J'avais résolu de les collectionner : il me fallut y renoncer. Voici le titre des plus connues : *La Gagne-monopanglotte* (ou *La Langue unique et universelle*); *L'Unitéide* (ou *La Femme-Messie*), poème en 12 chants et 60 actes, avec chœurs; *L'Histoire de mes Miracles* (révélations intimes); *Le Calvaire des Rois*, régi-tragédie épique, historique et nationale; *La Grévéide*, drame grévicide des grèves en cinq éclats; *La Sataniade du Spiritisme*, archidrame spiritiicide; *La Républiquéide-Empire-Royauté*, vélocitête-poème-opéra, en cinq fastes à réveils; *L'Archimonarquéide* ou *Gagne-Premier, archimonarque de la France et du Monde*, poème-tragédie-comédie-opéra-comique, en cinq actes et 10 chants logozides; *Le Congrès des Peuples et des Rois*, poème-opéra du salut de l'avenir.

Gagne était à la fois son éditeur et son courtier. Toutes ses publications portent, à leur première page, cette mention : « Paris, chez l'auteur, rue Taranne, 6 ». Il avait même eu soin de réimprimer les couvertures de ceux de ses livres qui avaient paru chez Ledoyen ou chez Dentu, afin de faire disparaître toute autre indication de vente ou de dépôt que celle de son domicile. Il allait lui-même, d'un pas alerte, placer des exemplaires de ses ouvrages chez les détaillants des galeries de l'Odéon, chez les marchands de fournitures

de bureaux, dans les kiosques et sur les quais. Qu'ils se vendissent ou non, peu lui importait ! L'essentiel était que le titre fût bien en vedette. Ses imprimeurs ordinaires étaient Marc-Aurel, de Valence, et Jouaust, de Paris. Il affectionnait certaines couleurs : le rouge grenat et le vert bleuté par exemple. En dehors de *l'Unitéide*, dont la couverture est couleur jaune foncé, toutes ses productions formant volume tirent l'œil par leur rutilance.

Gagne avait-il du moins tiré parti pécuniairement de sa fécondité poétique, extravagante et folle ? C'est tout le contraire : il s'était ruiné à faire parler de lui. Voici un extrait de la lettre qu'il nous écrivait dans les premiers jours de janvier 1876 : « J'ose demander, pour mes travaux littéraires, une récompense ou une aumône nationale, capable de me ravir aux crocs de la faim, dont j'ai plusieurs fois ressenti les morsures fatales dans des banquets de pain et d'eau. En ce moment où la vieillesse et les infirmités nous accablent, nous en sommes réduits, Mme Gagne et moi, à vivre d'une pension viagère de 600 francs ». Ce cri de détresse, sortant de la bouche d'un vieillard, a quelque chose de navrant.

Le Parlement rejeta la pétition de l'auteur de *l'Unitéide.*

Quelques mois après, Gagne était mort de misère et de privations.

III

ADOLPHE BERTRON

C'était vers les premiers jours du mois d'août 1870. J'allais à Rouen, où j'avais été journaliste, régler quelques affaires. Dans le compartiment du wagon où je m'installai tant bien que mal, car il était bondé de voyageurs, un fâcheux pérorait sur la guerre — qui venait d'être déclarée : « Le patriotisme, Messieurs, tout est là ». L'assistance applaudissait à ces nobles sentiments, si prudhommesquement exprimés, sauf un bon bourgeois, à ventre bedonnant, qui regardait et écoutait, sans se mêler à la conversation. Ce mutisme placide agaçait le péroreur. Tout d'un coup, se tournant vers le silencieux, il l'interpelle en ces termes : « Nous sommes tous patriotes ici ; mais vous, l'homme du coin, qu'êtes-vous ? Votre indifférence ferait croire que vous n'êtes pas Français ». À quoi le bon bourgeois, sans s'offusquer de l'impolitesse, répond sur un ton parfaitement convaincu :

« — Moi, Monsieur, je suis Adolphe Bertron, citoyen de l'univers ; tous les hommes sont mes frères ».

On se mit à rire, et la conversation reprit.

J'avais donc sous les yeux le célèbre « candidat humain », dont je lisais, de temps à autre, sur les murs de Paris, les étonnantes élucubrations. Vous devez comprendre avec quel soin j'étudiai le personnage. Il était tout habillé de noir. Ample redingote, gilet croisé, cravate à plusieurs tours nouée négligemment autour du cou, pantalon à cavalière : le costume du bourgeois cossu de l'époque de Louis-Philippe. Il avait la figure rasée, sauf les favoris, et quelques mèches folles de cheveux blancs lui entouraient la tête. Allure on ne peut plus débonnaire. Rien n'indiquait même (sauf les yeux ronds, d'une mobilité extrême) que le « citoyen de l'univers » eût des hannetons plein le cerveau.

Enrichi dans le négoce, Adolphe Bertron habitait l'hiver à Paris dans un bel appartement de la rue de Berlin. Gourmet comme Brillat-Savarin, il donnait souvent à dîner, et sa table jouissait d'une grande réputation. L'été, Bertron le passait dans son opulente villa de Sceaux, dont il avait fait garnir les murs de poiriers hâtifs et de vignes en espaliers, afin que les personnes qui longeaient l'enceinte pussent se rafraîchir en toute liberté, pendant les grandes chaleurs. Or, il ne mûrissait ni une poire de la Saint-Jean ni un chasselas. Tout était dévoré à la véraison par la marmaille du pays.

Bertron eût pu couler des jours « filés d'or et de soie », pour parler comme Mme de Sévigné, s'il n'eût été mordu de la tarentule électorale.

Valmajour de la politique, cela le prit subitement, en 1848.

Dans un manifeste affiché place de la Bourse, il cherchait à démontrer que les femmes, « ces dieux du genre masculin », ont autant le droit de voter que les hommes, et il demandait pour les deux sexes le suffrage universel. En 1857, « au milieu du grand silence de l'Empire », il développe le même système et se porte aux élections comme « candidat parisien ». En 1863 et en 1869, pareillement. Mais alors, Paris ne lui suffisait plus. Il s'intitulait : « candidat humain et universel », et envoyait des circulaires imprimées aux électeurs notables de toutes les communes de France. Ce que cela devait lui coûter, sa bourse, bien garnie d'ailleurs, aurait seule pu le dire. Il n'était jamais élu nulle part. Pour se consoler, les jours où il y avait séance, il errait, pensif, dans la salle des Pas-Perdus du Corps-Législatif, et jetait, nouveau Tantale, des regards d'envie vers ces Champs-Élysées de la représentation nationale qu'il croyait aborder à chaque élection nouvelle et qui lui échappaient sans cesse.

De retour de Lyon, où l'invasion de Sceaux par les Allemands l'avait conduit et où il fit paraître un journal hebdomadaire qui ne s'occupait que de lui, le candidat humain inonda Paris d'immenses affiches — qu'il placardait lui-même, tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. D'un trait de plume, il rayait tous les partis. Légitimistes, orléanistes, bonapartistes, républicains, radicaux, socialistes n'existaient plus. Il ne restait que deux catégories d'électeurs : « les inhumains » et « les humains », ceux qui voulaient la continuation d'une lutte impossible et ceux qui demandaient à faire la paix. Il déclarait qu'il mettrait hors la loi les

premiers et qu'il représenterait les seconds. « Le plus grand fléau, concluait-il, qui puisse affliger l'humanité, c'est la guerre, et le vrai bienfaiteur des peuples sera celui qui, à tout jamais, rayera de leur vie sociale ce mot fatal ». En parlant ainsi, Bertron parlait en sage. Par malheur, sa juste haine de la guerre le rendait injuste et féroce pour nos braves officiers.

Une anecdote à l'appui — que je tiens d'un témoin oculaire :

Se trouvant au guichet de la gare de Dijon, Bertron voit un militaire en tenue civile (c'était un lieutenant d'infanterie) s'y présenter en même temps que lui et exhiber les papiers qui donnaient droit au quart de place. Indigné de cette faveur, Bertron dit au nouveau venu : « Vous ne payez pas cher, jeune homme; vous êtes un de ces tigres, un de ces bourreaux... » Il ne put achever la phrase. L'officier avait riposté par un soufflet retentissant qui coupa la parole au candidat humain. Celui-ci fit usage de sa canne, et un pugilat sanglant allait s'ensuivre si on ne se fût interposé pour arrêter une querelle si singulièrement engagée « par l'ami des hommes et de la paix ».

Bertron était aussi un ennemi juré de la peine de mort. En 1870, il avait écrit à l'impératrice Eugénie pour lui demander la grâce de Tropmann, « appelé, croyait-il, à rendre à la société d'immenses services en compensation de ses crimes affreux ». Cette fois, le philanthrope plaçait bien mal sa pitié.

Au bas de ses circulaires électorales, Bertron ne manquait

jamais d'énumérer tous ses titres. J'ai conservé le spécimen que voici de cette égoïstique énumération :

ADOLPHE BERTRON

SEUL CANDIDAT HUMAIN

Agriculteur-horticulteur et ouvrier tourneur amateur. Conçu à Angers sous la République, en 1803, le jour de la fête du Dieu des chrétiens, dans une des maisons de son père. Né en 1804 dans l'antique château-fort de La Flèche sur le Loir. Élève de l'École militaire de La Flèche, des collèges d'Angers, du Mans et du séminaire de Précigné. Couronné au collège d'Angers en 1814 et 1815. Habitant et électeur du neuvième arrondissement de Paris depuis 1828. Récompensé dans divers concours nationaux et internationaux. Fondateur de la Société des agriculteurs de France et de beaucoup d'autres. Ex-négociant, fabricant et banquier. Ex-magistrat, ayant jugé en France, souverainement, de 1835 à 1836. Ex-juge-commissaire expert du gouvernement de 1830 pour l'importation et l'exportation. Révoqué illégalement par le ministre Cunin-Gridaine, pour n'avoir pas voulu accepter la croix de la Légion d'honneur, préférant sa dignité, sa conscience à un hochet qui, malheureusement, corrompt trop de monde.

On n'est pas plus modeste.

Nous voyons reparaître Adolphe Bertron en 1875, 1877, 1881 et 1885. La première de ces quatre années, il brigue le mandat sénatorial dans la Gironde. Rien de nouveau dans ses boniments. Il se répète. On y remarqua cependant beaucoup cette définition à la Zola des comités électoraux : « Ce sont des espèces de maquerels qui trompent le peuple ». Il avait alors modifié son nom et s'était ennobli. Il datait ses procla-

mations du Palais de l'Humanité à Sceaux, et les signait : *Adolphe Bertron Liberge des Bois.* Dans l'une, il soutenait, à l'instar de Robert-le-Diable, que l'or est une chimère et partait de ce très contestable principe pour supprimer toutes les monnaies ayant cours. Dans l'autre, il s'admirait ainsi : « Quatre-vingt-un ans après ma naissance et quatre-vingt-deux ans après ma conception, je sais, je me connais ! ! ! ! ! » Il y avait mis le temps. Mais comme la chose était sans doute à ses yeux d'une grande importance, il l'appuyait de cinq points d'exclamation.

Les loustics avaient surnommé Bertron le « candidat-omnibus ». Le fait est qu'il possédait dans sa villa des chambrées de bulletins de vote perpétuels, bons pour tous les électeurs et toutes les élections. Il guignait aussi la succession de M. Grévy à la présidence de la République, et de temps en temps se rappelait aux souvenirs des « sénateurs mâles des deux sexes » (? ? ?).

Bertron ne voulait pas mourir avant d'avoir doté ses semblables d'une « constitution humaine aussi vigoureuse » que la sienne. Il ne put pas réaliser son rêve. Cet excellent homme mourut en 1887, avec la douleur de n'avoir jamais été pris au sérieux par personne, sauf par sa femme et par les habitants de Sceaux, qui le nommèrent plusieurs fois conseiller municipal.

Il avait épousé en 1835 Mlle Élisa La Veyssière, et il était allié aux familles de la Croix, de Fay et de Lauriston.

IV

PRADIER-BAYARD

Celui-ci a été longtemps le Battur, le Gagne et le Bertron de la Corrèze.

Il naquit à Brive, à peu près vers la même époque (commencement du siècle) que le Candidat humain. Il était le neveu du colonel Lelong, dit Longequeue, le vainqueur de Venise. Avocat distingué au barreau de Tulle, Pradier-Bayard perdit successivement sa femme et sa fille — dans la même année, en 1840. Cette double perte lui détraqua le cerveau. Il vécut seul, se retira du barreau et acquit la réputation d'un maniaque peu intéressant.

Un jour, il quitte Tulle sans rien dire. On le crut mort; mais on ne tarda pas à apprendre qu'il était allé (sa petite fortune le lui permettant) faire un voyage en Algérie. Le général de Mac-Mahon tenait le gouvernement de cette province. Pradier-Bayard lui rendit visite et, devant ses officiers d'état-major, lui prédit qu'il deviendrait maréchal de France. La prophétie s'est réalisée.

En 1869, notre avocat-prophète entra pour la première fois dans l'arène électorale. « Je le vois encore, m'écrivait un Corrézien de mes amis, avec ses grandes jambes, ses longs bras, ses rares cheveux gigotant sur le collet crasseux de sa redingote, maigre, ratatiné, osseux, les yeux flamboyants — quelque chose comme le conseiller Crespel, le Paganini du suffrage universel ! » Il colportait lui-même dans une sacoche en bandoulière ses appels aux électeurs. Plein d'illusions, il prenait pour argent comptant les applaudissements moqueurs et, se croyant toujours élu à d'immenses majorités, il envoyait l'avant-veille du scrutin, aux journaux de son département, des lettres de ce calibre :

Ma candidature court, dans toute la Corrèze, comme une grande idée sur les fils télégraphiques ; tous les mages de la pensée viennent à moi, me serrant la main et m'embrassant. Ma marche est un *triomphe grandiose;* vous ne pouvez pas vous en faire une idée. J'ai fait Tulle, Meyssac, Turenne, cette Gibraltar terrestre de la Corrèze. Je suis rentré hier soir à Brive. Je vais à Juillac, Pompadour, Lubersac, dans le pays d'un de mes adversaires qui perd la tête, parce qu'il voit avec amertume la grandiose renommée que me font mes écrits et ma douceur.

Si je parviens, vêtu quelquefois des insignes de la députation, j'irai me reposer chez vous, pour apprendre à la ville que vous êtes mon ami, et que, sentinelle vénérée de mes infortunes, vous aurez toujours mes bénédictions.

Ne doutant de rien, surtout ne doutant pas de lui-même, Pradier-Bayard s'offrit à remplacer comme député, en 1873, le baron Rivet, et il fit ces étonnantes déclarations :

« Je ne suis pas révolutionnaire, parce que, si je l'étais, la

force centrifuge n'étant point balancée par la force centripète des lois, je serais précipité dans le néant. Je suis conservateur comme Gambetta (?). La commission des trente Sophistes vous a parlé d'un gouvernement de Vaginsiffles (??). Cambronne n'a jamais prononcé de mots plus redoutables, et jamais n'en fera partie Pradier-Bayard, au crêpe éternel, avocat, petit bourgeois en habit noir comme M. Thiers ».

Les électeurs de la Corrèze goûtèrent peu cette littérature anatomico-géométrique. L'avocat au crêpe éternel n'eut que trente voix. Pour se consoler de son échec, il composa et publia en l'honneur de son idole, « le petit bourgeois » de la République, un opuscule intitulé : *Le Te Deum Washingtonien.* En même temps, il écrivait des épîtres enflammées à Mlle Dosne, « princesse collatérale, Adélaïde du Thiérisme, Égérie consolante du Numa français ».

Repoussé dans la Corrèze, Pradier-Bayard se rabattit sur la Haute-Vienne. Il se mit sur les rangs à Limoges, concurremment avec Gabriel Périn : « J'aspire, criait-il, au milieu des carrefours et des places publiques, j'aspire à l'insigne honneur de jeter en France les bases gibraltariennes de la République conservatrice. On ne m'a pas élu dans la magnanime Corrèze ; mais on m'y a fait mille ovations et acclamations barytonniennes. Si Limoges sort mon nom des urnes, je m'engage à faire élever et habiller deux enfants pauvres de ce pays pendant toute la durée de mon mandat. En même temps, je jure d'être l'appui et l'immuable cariatide du pouvoir ». Malgré toutes ses promesses, Pradier-Bayard n'amorça pas les

Limousins. Le démocrate-socialiste Périn lui fut préféré.

Ces insuccès ne le rebutaient pas — et, à chaque siège vacant, à chaque élection nouvelle, on était sûr de voir se produire sa candidature cocasse. Il avait mis le comble à sa réputation en employant la profession de foi illustrée. Qu'il briguât un siège au Sénat ou à la Chambre, il inondait chaque fois le pays de feuilles volantes aux dessins extraordinaires. C'était Pradier-Bayard, montrant le poing aux bonapartistes; Pradier-Bayard, siégeant à l'Assemblée nationale et avec sa barbe de fleuve faisant enrager le vieux Raspail; Pradier-Bayard, déguisé en Fanfan-la-Tulipe et battant le rappel des électeurs — avec : à sa droite, Gavroche payant à boire à des paysans; à sa gauche, Jeanne d'Arc ombrageant d'un drapeau tricolore le candidat supercoquentieux.

À l'occasion, Pradier-Bayard se servait du calembourg pour combattre ses adversaires. Il disait de l'un d'eux : « M. le comte de Noailles, dont l'antique noblesse se perd dans les nues généalogiques, me fait l'effet d'être comme Calypso qui ne pouvait se consoler du départ du Lys ».

La dernière élucubration du Gagne corrézien est datée du mois de janvier 1876. Elle s'adresse aux délégués sénatoriaux :

> Délégués de la puissance conclaviste du sénat conservateur, nommez et acclamez PRADIER-BAYARD, sénateur : c'est un rude à poil, qui ne bouda jamais dans la polygamie jumentalisée de la dialectique, ayant autant de raisons spécieuses que les coursiers ont de frénétiques hennissements.

Depuis cette époque, il n'a plus jamais été question de Pradier-Bayard, le « rude à poil ».

V

TAPON-FOUGAS

Pendant la période électorale de 1868, tous les échos du Puy-de-Dôme et de la Loire retentirent du nom de Tapon-Fougas. Des affiches multicolores furent partout distribuées, invitant les électeurs à réunir leur voix sur le « véritable Lamartine de l'Auvergne ». C'était le titre que prenait le candidat. D'où venait ce Tapon-Fougas, qui se comparait ainsi au poète des *Méditations* — avec sans doute cette restriction mentale que celui-ci était le Tapon-Fougas de la Bourgogne ? Peu de gens le connaissaient.

Tapon-Fougas (François-Claude, dit Francisque) était originaire de la ville de Thiers, en Auvergne. C'est lui-même qui nous l'apprend : « Je suis, raconte-t-il dans son autobiographie écrite en tête des *Taons vengeurs*, venu au monde le 8 juillet 1810, au milieu de ces belles montagnes où se trempent les âmes fortes, à l'ombre des grands noms des Pascal, des de Pradt, des Barante et des Montlosier ». Ce qui sous-entend que Tapon est de la même famille.

L'autobiographe ne souffle mot de son père Tapon; mais il fait de son oncle Fougas les plus grands éloges : « M. Fougas fut le condisciple de Lamartine au collège de Belley. Il devint ensuite secrétaire de M. du Colombier, préfet de la Loire; puis, de M. de Talaru, ambassadeur en Espagne en 1823; enfin, de M. de Polignac, grand écuyer de la Couronne sous Charles X ».

Malgré les belles fréquentations de son oncle, le jeune Tapon resta dans la plus profonde obscurité. À dix-huit ans, il était comptable chez Lutteroth, Morin et C^ie^, banquiers parisiens. Il travaillait alors de dix heures du matin à huit heures du soir, ce qui ne l'empêcha pas de perpétrer un drame en cinq actes et en vers : *Varinka*, dont un article de Colnet, publié par la *Gazette de France*, lui avait fourni le sujet. Survient la Révolution de 1830. Tapon perd sa place de comptable et entre comme pion dans le pensionnat Rivaud : il y succède à Alphonse Karr. Cette année-là, second drame en cinq actes et en vers : *Vittoria Corombona*, dont il trouve le sujet (Tapon n'avait pas encore le génie de l'invention) dans un article des *Débats*, signé de Philarète Chasles. En 1832, Tapon abandonne le pionnat pour reprendre la comptabilité. Il est successivement caissier des recettes générales de Saint-Étienne et de Toulouse. Peu assidu, on le remercie. Il organise alors la comptabilité de la Compagnie d'assurances contre l'incendie : *la Providence.* Nous le retrouvons en 1848 inspecteur général de la caisse des familles. Et ce terrible homme mène de front les chiffres, la prose et les vers. À cette époque, il avait composé vingt mille

alexandrins, soixante actes de drames, de tragédies et de comédies. Mais il n'avait pas publié une seule ligne. Tout dormait au fond de ses tiroirs. « J'ai été, disait-il, forcé de publier plus tard pour me défendre. Les voies de Dieu sont admirables ».

Sa défense commence en 1856. Il habite alors la ville de Liège en Belgique, et y fait paraître, chaque semaine, un pamphlet politique : *Les Taons vengeurs* (déjà nommés). Parlant de ses abonnés, il écrit, gravement : « Nos abonnés ne sont pas encore très nombreux; mais nous en avons un ». Les *Taons* piquaient surtout M. Thiers, Alexandre Dumas père et Jules Janin. Ce dernier était la bête noire de Tapon. Et ce qu'il y a de drôle, c'est qu'il prit pour lui l'éreintement en règle que Janin fit d'Eugène de Mirecourt, le pamphlétaire des *Contemporains*, dans une mordante lettre adressée au *Figaro*. Tapon en voulait aussi à Victor Hugo, à Louis Veuillot et à une bas-bleu qu'il désigne sous le nom de « lady Pandore ». En revanche, il portait aux nues le classique Ponsard.

Tapon-Fougas n'était pas beau. Voici comment il se peint : « Je ne suis ni un Céladon ni un Adonis, et je ne pose pas, comme d'autres, la bouche en cœur, pour les Apollons du Belvédère. J'ai l'œil cave et ardent, le visage laid, jauni et contracté par les veilles et les soubresauts de la pensée qui me tord et me travaille sans cesse, en semant la boîte osseuse de mon crâne de bosses âpres et tourmentées plutôt que plastiques ». En prose ordinaire, cela signifiait que le bilieux Tapon digérait mal.

Après les *Taons vengeurs*, le Lamartine de l'Auvergne publia une vingtaine de « drames réformateurs », empruntés à l'histoire des Républiques américaines, italiennes et suisses. Citons : *La Washingtonéide, l'Exil de Jean-Jacques Rousseau, Jérôme Savonarole, Les Désespérés*, en je ne sais combien d'actes, de chœurs et de chants. Certes, Tapon s'y mit un peu tard pour ouvrir son robinet ; mais, une fois ouvert, il ne le ferma plus. On ne peut, sous ce rapport, le comparer qu'à l'ancien barde de Dieppe, Éliacim-Jourdain, celui-là même que Charles Coligny, rédacteur de l'*Artiste*, avait baptisé « l'homme-cathédrale ».

Tapon-Fougas finit par imiter Gagne, Bertron et Pradier-Bayard. De 1871 à 1876, il se présentait à toutes les élections générales et partielles qui avaient lieu dans les trois départements de ses prédilections : Le Puy-de-Dôme, la Loire et le Rhône. « Que risquez-vous ? insinuait-il aux électeurs. Que risquez-vous en nommant le poète-moraliste Tapon-Fougas ? — Rien ! Et en ne le nommant pas ? — Beaucoup peut-être. Songez qu'il a écrit quarante volumes de vers et de prose, dont quinze comédies ou drames parfaitement jouables et qui produiront dans toute la France un million de droits d'auteur, que j'abandonne au département assez intelligent pour me nommer ».

Dans le Rhône, en 1872, il se portait contre M. Ranc et se berçait de cette douce illusion : « Si je suis élu à la place de M. Ranc, mon élection fera monter la Bourse de trois francs et peut-être de cinq francs ». Il apitoyait les gens avec des quatrains du calibre de celui-ci :

On peut, on doit céder le pas au vieux poète
Qui, depuis vingt-six ans, de France est le prophète.
N'aura-t-on pas assez de comtes, d'avocats ?
La Seine nomme Hugo; Loire, nomme FOUGAS.

Ni en 71, ni en 72, ni en 76, ses appels désespérés ne furent entendus. La déception le déséquilibra tout à fait — et il finit par en mourir.

VI

L'ABBÉ XAVIER COTTON

J'ai pris mes repas avec l'abbé Xavier Cotton pendant l'hiver de 1867, dans un restaurant de la place de l'Odéon. L'abbé avait des yeux flamboyants et une longue chevelure noire qui lui tombait sur les épaules. Petit, maigre, avec un front énorme, il portait, sans rabat ni ceinture, une soutane toute trouée. Les passants s'arrêtaient devant ce tonsuré bohème. Il arrivait de Vaucluse, où ses excentricités l'avaient fait interdire par l'archevêque d'Avignon, et il s'était installé dans une chambre meublée de la rue Férou. Les jours de bon soleil, il se promenait quotidiennement dans le jardin du Luxembourg, du côté de la serre. Ce coin lui rappelait son pays natal, et il en faisait « sa petite Provence ».

Un jour, je le vis mystérieusement s'approcher de moi et me dire :

— Je suis sauvé, je viens de convertir la princesse Clotilde.

— Elle n'est donc point catholique ?

— Si; mais pas comme je l'entends.

J'appris de lui qu'il avait, muni d'une lettre de recommandation de son aumônier, l'abbé Doussot, obtenu une audience de cette princesse, et qu'il l'avait catéchisée une bonne heure.

Je n'insistai pas.

Deux mois après, l'abbé Cotton me fit hommage d'une brochure dédiée à la femme du prince Napoléon et dont voici le titre : *Idée primordiale du christianisme, envisagée et proposée comme loi vitale de toute association philanthropique.*

Il y a dans cet opuscule de la théologie, de la poésie et... de la folie. Cotton voit dans Napoléon Ier « la démonstration la plus colossale et la plus imposante de la Divinité du Sauveur Jésus ». Il établit ainsi son système : « Afin que j'aie la gloire et le bonheur de n'avoir pas souffert en vain les traitements les plus héroïques, le Dieu de ma pauvre vieille mère m'a suggéré de simplifier merveilleusement et transcendantalement la question inextricable du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, du Laid et du Beau, du Juste et de l'Injuste, en faisant observer à mes contemporains qu'aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, elle se réduit simplement à une question d'un singulier inflexible à substituer à des pluriels habiles : l'absolu Dieu au lieu de les Dieux; l'intraitable Idée chrétienne, et non plus les Idées chrétiennes; le Devoir des hommes, et non plus les Devoirs de l'homme ». Il terminait par une dissertation sur *L'Autorité sortielle*, sans laquelle aucun souverain, fût-il mille fois sacré, ne sera jamais inébranlablement assis sur le trône de ses pères.

C'était transcendantal au possible, mais pas clair du tout. Je n'y compris rien.

La semaine suivante, je demandais à l'abbé quelques explications sur son « autorité sortielle » et sur son « idée primordiale du christianisme ». Il me répondit : « C'est un secret qu'il ne m'est pas permis de révéler encore. Seuls, Mgr Dubreuil, archevêque d'Avignon, et le P. Marcel, d'Aiguebelle, en sont informés. Qu'il vous suffise momentanément de savoir que j'ai fait un travail incomparable, un travail de chimiste du langage, un travail d'ingénieur de génie, qui doit incessamment me signaler à l'admiration de l'Église anxieuse et à la reconnaissance de l'État fébricitant et enfiévré. Je sais, oui, je sais que je puis désormais courir nu à travers les cités encycliquées, en criant : Eureka ! Eureka ! »

Tout en parlant, Cotton s'échauffait terriblement, et je commençais à craindre qu'il ne jetât bas sa soutane loqueteuse. Mais, subitement, il se calma et me dit : « Venez me voir rue Férou, 9. Je vous mettrai au courant de ma doctrine, — car je vois en vous les qualités essentielles d'un adepte ».

Pauvre Cotton !... Comme il s'illusionnait. Je n'étais qu'un simple curieux. Cependant, je n'eus garde de manquer au rendez-vous.

L'abbé m'attendait. Il me raconta qu'il était né à Bédoin — village célèbre dans les fastes révolutionnaires, qui portait dans l'histoire le nom de « Bédoin-l'Infâme » et que le chef de bataillon Suchet, le futur duc d'Albufera, soixante-treize ans auparavant, sur les ordres de l'exécrable proconsul Maignet, avait détruit et réduit en cendres, parce qu'on

y renversa un arbre de la prétendue Liberté. Il me parla d'une façon touchante de sa mère, brave paysanne du Comtat, qui n'avait jamais compris pourquoi on traitait son fils de fou et on lui interdisait de célébrer la sainte messe. Il avait été curé de campagne, et ses paroissiens l'adoraient.

Très instruit, connaissant plusieurs langues, doué d'un grand talent de parole, artiste, peintre et poète, l'abbé Cotton se crut appelé à régénérer la terre. Il rêvait la conciliation doctrinale de toutes les philosophies et de toutes les religions. Son syncrétisme parut dangereux et trop hardi à l'autorité épiscopale. On lui conseilla de s'humilier, de prier et de rester dans le rang. Son tour viendrait. Le bouillant Cotton n'écouta pas ces conseils et se mit à faire de la propagande en faveur de « l'émancipation du clergé presbytéral ». Il correspondait avec d'autres prêtres qui partageaient ses opinions, notamment avec le trop fameux abbé Verger, l'assassin de Mgr Sibour, archevêque de Paris. Certes, le brave Cotton n'était pour rien dans cet horrible crime. Mais son exaltation ne s'en accrut que davantage — et, à leur grand regret, car ils l'aimaient beaucoup, ses supérieurs ecclésiastiques lui retirèrent ses pouvoirs. L'exaltation amena la folie, et on l'enferma dans l'asile de Mondevergues, d'où il parvint à s'échapper. Pendant quelques années, il vécut en lézard, allant d'une cure à l'autre, chez des confrères charitables qui lui donnaient le vivre et le couvert. Il payait leur hospitalité en chantant au lutrin et en peignant des tableaux de sainteté pour leurs églises.

J'ai su plus tard que l'abbé Cotton, à sa sortie du grand

Séminaire d'Avignon, s'était plongé dans la lecture des philosophes rationalistes et des mystiques hétérodoxes. Il affectionnait surtout ceux dont la renommée avait quelque chose de déroutant et de mystérieux. Deux d'entre eux, Pierre Feuillade et Chaix-Sourcesol, eurent sur son esprit une influence fatale.

Ancien vicaire de Privas (Ardèche), Pierre Feuillade, qui avait souffert pour la vraie foi pendant les mauvais jours de la Révolution, renia ses anciennes croyances et se défroqua brusquement — alors que le culte catholique brillait en France de tout son éclat. Dans son *Projet de réunion de tous les cultes*, il prétendait ramener le christianisme à sa pureté primitive, tout en sapant le catholicisme dans ses fondements. *Le voyage au pays Helvien*, du docteur Francus, contient des détails biographiques complets sur ce bizarre Socin ardéchois.

Guillaume Chaix-Sourcesol, lui aussi, avait été prêtre fidèle et insermenté. Il se défroqua, comme Feuillade, après la Révolution, et se maria, vers les premières années de ce siècle. Il se donna ensuite comme un envoyé de Dieu et fit paraître, à Avignon, où il résidait : *Le Livre des manifestes et la Clef des Oracles divers.* Il y déblatère contre l'Église romaine, l'éternité des peines de l'enfer, le célibat ecclésiastique, et prêche la liberté du culte extérieur qui peut se célébrer partout, au temple comme dans les champs, dans les rues comme dans les maisons. Sa théorie favorite était que plus une créature était criminelle, plus elle était digne de compassion.

À l'époque où je fréquentais l'abbé Cotton, il soutenait

exactement la même thèse : « J'ai été, m'affirmait-il, élu de Dieu pour fonder ici-bas l'ordre des Frères éclusiers dont la mission principale sera de donner un corps attractable, palpable et toujours adorable à l'Idée primordiale du Verbe fait chair. La princesse Clotilde (il y revenait !) a reçu de moi une lettre, la conjurant d'intervenir auprès de l'archevêque de Paris, pour que je puisse prêcher à Notre-Dame, non pas des conférences encarêmantes, mais la glorification de la Maternité, l'apothéose des pauvres et de la Femme Libre, le salut des âmes irascibles, la réhabilitation des Interdits et des Excommuniés ».

En me reconduisant jusqu'à la porte de sa chambre, Cotton m'annonça qu'il devait bientôt publier un ouvrage : *L'Idée vivante et régénératrice*, qui ferait du bruit. C'est une famille anglaise qui se chargeait de l'impression. Ainsi en fut-il, sous la Restauration, pour le *Projet de réunion de tous les cultes* de Pierre Feuillade. Le livre parut, aux frais de lord Bristol, attaché à l'ambassade française, et qui servit à l'auteur, jusqu'à sa mort, une pension de 1,500 francs. Cependant, la similitude entre Feuillade et Cotton s'arrête là. Le premier avait fini par réduire sa croyance au déisme de Jean-Jacques Rousseau, tandis que le second, tout en traitant irrespectueusement le saint pape Pie IX de « lapin blanc », ne sortait pas encore du catholicisme. Seulement, il se taillait peu à peu un catholicisme à sa guise dont il était le pontife suprême, l'archimandrite et le grand lama.

Cette haute dignité ne le satisfit d'ailleurs qu'un certain temps. La veille de la Noël de l'année 1869, l'abbé Cotton

se crut Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, et il lança dans le Quartier latin cette mystérieuse invitation : « Le serviteur des serviteurs de Dieu, Jésus le Verbe, se fera un devoir, un honneur et un plaisir de fournir, soit verbalement, soit par écrit, tous les éclaircissements désirables sur l'Idée primordiale du christianisme, tant aux hommes de désir et de bonne volonté qui se croiront appelés à devenir les amis de l'Époux dans l'Institut des Frères éclusiers qu'aux Filles d'Ève douées d'un cœur de Marie-Madeleine, qui brûleront d'être un tant soit peu les amies de l'Épouse dans la congrégation des bonnes Jardinières du Jardin divin. Il n'est pas de rigueur d'écrire franco, et, pour trouver l'éclaircisseur de la Grande Chose, il faut se présenter rue Férou, 9, de six heures du soir à six heures du matin, plutôt que de six heures du matin à six heures du soir, comme Nicomède. La nuit convient mieux aux fervents entretiens ». Des « étudiantes » farceuses se rendirent, paraît-il, rue Férou, aux heures indiquées. Mais le concierge de la maison, qui avait lu l'imprimé de l'abbé Cotton et qui se douta des intentions de ces « belles de nuit », leur ferma la porte au nez.

J'avais perdu de vue le fondateur de L'Ordre des Frères éclusiers, lorsqu'en 1871, de passage à Avignon, j'avisai place de l'Horloge un grand rassemblement autour d'un homme monté sur un banc de pierre. Je crus à quelque charlatan politique, dans le genre de cet arracheur de dents de Carcassonne, qui, vers la même époque, s'affubla d'une chemise rouge, se dit l'envoyé de Garibaldi, et fut à ce titre reçu avec les plus grands honneurs par le maire de Toulouse, le citoyen

Gatien-Arnoult. On lui permit même de haranguer la foule du haut du balcon du Capitole. Mais ce n'était pas cela du tout. Le harangueur de la place de l'Horloge, je le devinai au premier coup d'œil. J'avais devant moi l'abbé Cotton. Vêtu en *Ecce homo*, la couronne d'épines au front, une longue canne de pêcheur à la ligne, il chauffait sa candidature à l'Assemblée nationale. J'ai idée qu'il me reconnut, car à peine m'eut-il entrevu qu'il me tendit en souriant un exemplaire de ses nombreuses proclamations. Elles étaient signées : celles-ci, *Pie X;* celles-là, *Lumen in cœlis;* les autres, *Xavier Fulmen;* quelques-unes même, *Fulmi-Cotton.* Il obtint trente-cinq voix. Après quoi, ses ressources épuisées, il fut encore interné à l'asile de Mondevergues. C'était la troisième fois.

Sorti de l'asile en 1873, il ne résiste pas au prurit électoral qui s'était emparé de lui, et on le voit à Avignon, à Marseille, à Lyon, à Paris, poser, à chaque élection qui se produit, sa candidature pontificale. Son costume devient de plus en plus étourdissant. Il porte d'habitude une robe blanche et un grand manteau de même couleur, faits d'étoffes de rideaux. Sur ses épaules flotte une couverture de laine grise. Il est chaussé de longues guêtres jaunes. Sa tête est coiffée d'un casque en zinc, avec arabesques multicolores, inscriptions latines et flots de dentelles. Il a vieilli. Sa barbe, qu'il laisse croître, est toute blanche. Ses allures font sur la foule un certain effet. Il la bénit gravement, et de bonnes femmes tombent à genoux.

En 1885 et en 1889, il reparaît encore sollicitant les suffrages des électeurs parisiens. Il chante dans les rues une *Marseillaise* de sa composition où il n'est question que de lui et qui a près

de deux cents couplets. La police s'empare du chanteur, et on le conduit à l'asile Sainte-Anne, d'où il ne sortira plus. Le corps seul maintenant vit en lui : l'intelligence est morte. Et cependant jamais homme ne fut, dans sa jeunesse, mieux doué. Il parlait avec une remarquable facilité, mêlant dans ses discours l'esthétique et l'histoire, l'éloquence et l'ironie, l'enthousiasme et la passion. Il était excellent dessinateur. Certains de ses pastels firent l'admiration de Théophile Gautier. Il y avait toujours dans ses dessins une idée grandiose et profonde. On eût dit d'un Callot mystique, d'un Chenavard illuminé. Son tableau : *Jésus et la Samaritaine*, qui orne une des salles du dernier asile où il végète, n'est pas d'un fou — sauf dans deux détails. On y voit un singe armé d'un sabre et une oie. Ce sont le P. Monsabré et le P. Loyson, dont il s'est ainsi vengé, parce qu'ils ne voulurent pas jadis mordre à son idée des Frères éclusiers.

Dans son ouvrage sur les *Maladies épidémiques de l'Esprit*, M. le docteur Paul Regnard, professeur de physiologie, a consacré quelques pages intéressantes à l'abbé Cotton. Le *Figaro* a aussi publié sur lui un article ému signé : Jean Seguret.

Je crois qu'on a eu tort d'enfermer sans cesse et de retenir ainsi entre quatre murs ce Méridional inoffensif. Si on avait laissé l'abbé Cotton à sa Provence, où tout le monde le connaissait, où il aurait pu errer en liberté, amuser les enfants et prendre des bains de soleil, comme une lermuze, son aliénation mentale ne serait pas devenue du gâtisme. Ce sont les séquestrations qui ont détruit ce Blanqui des fous.

LES

BOHÈMES LITTÉRAIRES

I

MARC TRAPADOUX

Il était né à Lyon, d'une famille d'origine auvergnate. Si, vers la cinquantaine, à l'époque où je l'ai connu, Marc ressemblait à Gustave Planche à sa vingtième année, il avait la vigueur et la beauté d'un chef arverne. Élève de cet abbé Noirot, qui n'écrivait pas de livres, mais dont le substantiel enseignement faisait des hommes, et qui avait été le professeur d'Hippolyte Fortoul, de Victor de Laprade et de Frédéric Morin, le jeune Trapadoux perdit son père à l'âge de dix-huit ans. Sa mère, personne très pieuse, portée aux choses mystiques, lui remit l'héritage qui lui revenait et se retira dans un couvent de Grenoble. Mais elle n'en devint

pas la supérieure. Quand ce bon Trapadoux disait : « Ma mère la supérieure », c'était une drôlerie de sa part. Il vous la coulait d'une façon si onctueuse que beaucoup de ses amis qui n'étaient pas dans le secret s'y laissaient prendre.

Trapadoux voyagea en Italie, visita les musées et s'y imprégna d'esthétique. Malade à son retour, il fut accueilli et admirablement soigné par les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, de Marseille — et c'est ce qui lui inspira l'idée d'écrire l'histoire du fondateur de l'Ordre.

M. Jules Levallois, dans ses *Physionomies de la Bohème*, incline à penser que cet ouvrage n'a jamais paru. Il dit : « On plaisantait Trapadoux sur ce livre que personne ne connaissait et que je n'ai jamais découvert, même sur les quais. C'était une scie adoptée à cet égard que de lui reprocher d'avoir écrit *Jean-de-Dieu* d'un bout à l'autre sans y faire un seul alinéa. Le philosophe, d'ailleurs, n'aimait pas qu'on le mît sur ce chapitre. Il se taisait sur son livre comme sur sa vie, qui demeura toujours très mystérieuse ».

L'*Histoire de saint Jean-de-Dieu* n'est nullement un mythe. Elle forme un volume petit in-8° de 332 pages, et fut publiée en 1844, à Paris, chez l'éditeur catholique Waille, rue Cassette, 6 et 8. L'exemplaire que je possède, et qui me fut donné par l'auteur, est enrichi d'un portrait du saint.

Je signale cet ouvrage aux amateurs de livres excentriques — car je n'en sais guère de plus singuliers. Ceux qui reprochaient à Marc Trapadoux de l'avoir écrit sans un seul alinéa, évidemment n'en avaient pas lu un seul mot. Toute la

seconde partie est, au contraire, hachée au point qu'elle en devient d'une lecture fatigante. Chaque phrase — et des phrases d'une ou deux lignes — forme alinéa, et l'on compte de ces hachures jusqu'à quinze et vingt par page. Dans cette seconde partie, l'auteur affecte la forme biblique, et l'on dirait des versets du Nouveau Testament.

« Et les riches apprirent de Jean que l'âme du pauvre est souvent douée des plus précieuses qualités et des plus hautes dispositions intellectuelles.

« Et les pauvres cessèrent de maudire les riches.

« Et tous vénéraient Jean.

« Et, dans son hôpital, il était alors l'homme le plus remarquable et le plus remarqué de Grenade.

« Et cependant naguère il était en butte aux insultes de la populace ».

Et voilà comme quoi l'Histoire de Jean Ciutad, de Monte-Majore, diocèse d'Evora (Portugal), est écrite « sans alinéas » !

Il est vrai que la préface, composée de dix alinéas terminés chacun par un point-virgule, renferme 104 lignes de texte sans un seul point. Il est vrai encore que, dans la première partie, il se trouve des phrases d'une longueur à faire rêver Léon Cladel. J'en ai noté une de 50 lignes, page 109. C'est probablement la source de la légende.

Mais ces bizarreries voulues n'ôtent rien au mérite intrinsèque de l'œuvre. À coup sûr, Marc Trapadoux, tout en se montrant reconnaissant aux Frères hospitaliers, n'a pris les

faits miraculeux de la vie du saint fondadeur de leur ordre que comme cadre à ses réflexions religieuses, mystiques et philosophiques. Sans cesse, il interrompt son récit — pour parler lui-même — et, chose étrange, cet écrivain, sorti depuis deux ou trois ans seulement du collège, trouve çà et là de ces aperçus profonds, de ces envols vers les hauteurs théologiques, de ces pensées-éclairs que l'on ne rencontre guère, pour les temps passés, que dans Ruysbrock l'Admirable, et, de nos jours, dans le génial Ernest Hello.

Parfois aussi, dans les descriptions, Trapadoux se livre à un romantisme échevelé : celui qui fut familier à Pétrus Borel-le-Lycanthrope et à l'auteur des *Roueries de Trialph avant son suicide.* Tel son portrait de Lucifer qu'il compare à l'orfraie, oiseau de mauvais augure, lequel, dit-on, devine la mort et va boire l'huile des lampes que l'on allume dans les églises de village devant le Saint Sacrement. Pour donner une idée du style de Trapadoux, citons la fin de son apostrophe à Satan :

« Et quand, hôte de sinistre arrivée, tu te seras glissé sous notre porte et t'assiéras à notre foyer, le petit enfant te reconnaîtra à tes cornes et à tes pieds. Et avertis à temps, nous nous servirons du signe de la croix, talisman dont ton maître nous a pourvus contre ta puissance. Et tu t'envoleras lourdement, faisant un cri lugubre et rauque, un grand effroi, battant l'air de ton aile noircie et déchiquetée, comme l'oiseau dont l'emploi est d'éveiller, la nuit, les échos et les chagrins mal endormis, de porter dans l'air les funèbres

pressentiments et les terreurs secrètes, de nous chanter la mort et de la flairer obstinément, au souffle du vent tiède qui pousse de petits nuages sur le front de la lune pâle ».

En note (p. 330), Trapadoux annonçait un grand ouvrage qui comprendrait l'histoire de l'Ordre de la Charité, fondé par saint Jean-de-Dieu, l'état actuel de cet Ordre, les services qu'il rend au monde, les moyens d'en augmenter les bons effets. Mais cet ouvrage n'a jamais paru.

Marc Trapadoux habita Paris de 1844 à 1865. Cette année-là, il disparut — et on le crut mort. J'ai su qu'il s'était réfugié dans le Dauphiné, chez un parent de sa mère, et qu'il vécut là, tombé presque en enfance, jusqu'à l'année de la guerre.

Il avait plusieurs fois servi de modèle à Gustave Courbet. Sa tête touffue, qui avait une vague ressemblance avec celle de Michel-Ange, se voit dans l'*Allégorie réelle*, dans un groupe de portraits et dans de nombreuses estampes du peintre d'Ornans. Il l'employait comme type.

Trapadoux fréquentait beaucoup le café Momus et la brasserie Andler, où on l'avait surnommé, à cause d'un long pardessus couleur d'épinards qui couvrait sa taille colossale, le « géant vert ».

Très lié avec Henri Mürger, Charles Barbara, Champfleury, Jean Wallon et Charles Baudelaire, il recherchait principalement la société de ces deux derniers écrivains, à cause de leur esprit philosophique. Mais il vivait fort mystérieusement et ne recevait jamais personne chez lui, dans l'appartement qu'il occupait à l'endroit le plus isolé du boulevard

Montparnasse. Une nuit pourtant, Baudelaire, qui était fort curieux, parvint à pénétrer dans le domicile de Trapadoux. Ils avaient, en quittant la brasserie Andler, continué une conversation d'esthétique, commencée entre deux bocks. Le temps s'était mis à l'orage. Arrivés devant la maison, ils étaient déjà trempés des pieds à la tête.

— Cher ami, dit Baudelaire, vous n'aurez pas, avec un ouragan pareil, la cruauté de me laisser dehors.

— Suivez-moi ! répondit Trapadoux, visiblement contrarié.

Et sortant de sa poche (la maison n'avait pas de concierge) une énorme clef, il ouvrit. On monta plusieurs étages par un escalier ténébreux, et on s'installa dans une chambre où ne se trouvaient que deux chaises, une table, un lit, un amas de livres accumulés dans un coin, plus une grande et haute armoire. La discussion reprit; mais l'orage ne cessait pas. À la fin, montrant son lit, Trapadoux dit à Baudelaire :

— Couchez-vous là !

— Et vous ?

— Ne vous mettez pas en peine pour moi.

Ainsi fut-il fait.

Trapadoux bourra une pipe et la fuma.

Quand il crut Baudelaire endormi, il ouvrit l'armoire, y entra et la referma sur lui. Baudelaire, qui ne dormait pas, était stupéfait. Il pensa que cette armoire dissimulait la porte d'un autre appartement, n'y songea plus et ferma l'œil. Au point du jour, il appela Trapadoux. Deux battants s'écartèrent, et il aperçut son ami assis sur une étagère de l'armoire,

tranquille et grave comme un derviche ou un moine du Mont-Athos contemplant son nombril.

Échoué dans la Bohème parisienne, Marc Trapadoux n'en sortit plus. Paresseux avec délices, l'*Histoire de saint Jean-de-Dieu* fut son suprême effort. Après cet ouvrage, il n'écrivit, en effet, qu'un Essai sur le sculpteur Rude, qui fut inséré dans la *Revue contemporaine*, de M. Auguste Lacaussade, en 1859, et une Étude sur Mme Ristori, qui fut publiée en 1861 dans la *Revue française*, et tirée à part en brochure, sous ce titre : ÉTUDES SUR L'ART CONTEMPORAIN; *Mme Ristori, ses représentations aux Italiens et à l'Odéon* (Paris, Dentu, éditeur). Cette brochure est ornée d'un portrait de la Ristori.

Marc Trapadoux méditait un ouvrage sur les « Effets de l'imagination » — et il mettait, en attendant, ses théories en pratique.

Un jour, je le rencontrai humant les vapeurs qui s'échappaient des cuisines de l'empereur Napoléon III, au palais des Tuileries, dont les basses fenêtres donnaient, comme on sait, sur la rue de Rivoli :

— Que faites-vous là, Trapadoux ? lui dis-je.

— Je dîne, me répondit-il.

Une autre fois, dans sa mansarde de la rue de Bréa, je le surpris, les jambes étendues devant deux bûches non allumées.

Il se chauffait ainsi, prétendant qu'il suffisait de se figurer fortement une chose pour en éprouver la sensation. La chaleur, en ce cas, ne devait pas être bien intense, car, les jours de soleil, en hiver, il ne manquait jamais d'aller, en

robe de chambre rapiécée et en pantoufles, lézarder dans les cagnards de la Pépinière.

Champfleury a fait de Marc Trapadoux un égoïste, un hypocrite et un haineux. Il était, au contraire, insouciant, droit de cœur, doux et bon. Très aristocrate par tempérament artistique, il avait pour les humbles et les souffrants des accents pleins de tendresse — et son *Histoire de saint Jean-de-Dieu* est une œuvre à la fois catholique et démocratique. Le seul vice de Trapadoux, vice dont il est mort, c'était sa passion pour la « maîtresse verte ». Il s'absinthait.

Charles Baudelaire, malgré les allures à la Chodruc-Duclos de Trapadoux, se plaisait pourtant beaucoup dans sa compagnie : c'est qu'il avait sur l'Art des idées supérieures qui intéressaient énormément le poète des *Fleurs du Mal*, et dont il profitait. Lorsqu'ils se rencontraient, Baudelaire, Trapadoux et Frédéric Dulamon — ce dernier, compatriote de Bastiat, frère d'un président de chambre à la cour de Bordeaux, gueux comme Louis Nicolardot, mais auteur d'un article étonnant sur le Père Gratry, paru dans le *Présent*, — c'étaient des conversations de véritables « abstracteurs de quintessence ». Dans le Quartier latin, on les appelait les trois mystificateurs.

J'estime que Baudelaire seul méritait réellement l'épithète.

On a noirci, en effet, beaucoup de pages sur les plaisanteries à froid de cet impeccable écrivain, de ce merveilleux poète. Je n'en sais pas de plus extraordinaire et de moins connue que sa courte carrière de journaliste (pour rire) à Châteauroux. Qu'il me soit permis de la raconter en deux mots :

C'était en 1850. Baudelaire, encore ignoré, menait une vie luxueuse que lui permettait, comme jadis à Trapadoux, l'héritage paternel. Mais sa fortune fut bientôt dissipée. Dans la gêne, il cherchait de quoi gagner sa vie avec sa plume. Le père d'Arthur Ponroy, avoué dans l'Indre, venait, avec ses amis, de fonder à Châteauroux un journal quotidien pour défendre les principes conservateurs. La place de rédacteur en chef était à prendre; Ponroy la proposa à Baudelaire qui accepta et partit.

Dès son arrivée, un grand repas fut donné en l'honneur du rédacteur en chef. Il y avait là les principaux actionnaires du journal : de riches et bons bourgeois, un peu prudhommesques. Baudelaire ne desserra pas les dents. Au dessert, un convive s'étonna de ce mutisme :

— Mais, Monsieur Baudelaire, vous ne dites rien ?

Le mystificateur murmura de sa voix flûtée :

— Messieurs, je n'ai rien à dire. Ne suis-je pas venu ici pour être le domestique de vos intelligences ?

Le lendemain, il épouvanta l'imprimeuse du journal, une vieille veuve, en lui demandant où était « l'eau-de-vie de la rédaction ».

Il épouvanta bien davantage, le surlendemain, les braves abonnés du *Journal de Châteauroux*. Son premier article commençait ainsi : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là trois cent mille têtes, celui-ci la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système ». Bien que la conclusion fût d'un autoritarisme à la Joseph de

Maistre, tout le monde se montra scandalisé — et le pauvre Baudelaire ne fit pas long feu à Châteauroux.

Quelques jours après, une nouvelle frasque lui fermait le journal — et il repartait pour Paris.

II

CONSTANT THÉRION

Celui-ci ne fut excentrique que dans ses allures.

Intellectuellement, il n'eut rien du toqué, du fou, du visionnaire et de l'illuminé. C'était un esprit supérieur, de la race de ces « Prophètes du passé » si magistralement crayonnés par notre à jamais regretté maître, le Grand Connétable des Lettres Françaises, Barbey d'Aurevilly.

Alphonse Daudet a fait de Constant Thérion l'Élysée Méraut de ses *Rois en exil*, — déroulant devant l'héritier présomptif des Souverains d'Illyrie, le petit Zara, l'imposant tableau des siècles écoulés, et expliquant à son élève les origines divines du Pouvoir.

La figure d'Élysée Méraut est sans contredit la plus vivante et la plus vraie de toutes celles qui paraissent dans les *Rois en exil*. C'est qu'Élysée Méraut n'est pas une fiction. De 1858 à 1876, tout le Quartier latin a connu ce vaillant champion des anciens droits, aimant l'Église et la Royauté pour elles-mêmes.

Élysée Méraut, de son nom réel, s'appelait donc Constant Thérion.

Il y a néanmoins dans le portrait de Méraut-Thérion bien des couleurs factices et postiches qui déroutent. Ainsi, la naissance de Méraut à Nîmes, dans le fameux enclos del Rey; son éducation chez un réfugié carliste qui avait changé l'épée du partisan en une modeste férule; l'arrivée du jeune homme à Paris; les désordres prolongés de sa vie de bohème; son séjour à Saint-Mandé, chez le roi d'Illyrie; son amour platonique pour la reine Frédérique; sa mort enfin dans son ancienne et pauvre chambre d'étudiant : tout cela est fictif et n'a existé que dans la fertile imagination du romancier. Mais ce que M. Alphonse Daudet nous raconte des souffrances et des luttes de Méraut contre l'âpre destinée, de ses goûts pour les livres, de sa science incomparable, de son éloquence prodigieuse, de son enthousiasme d'idées, de l'inflexibilité de sa doctrine, est l'expression même de la vérité. Le romancier ici n'exagère en rien. Il n'est pas jusqu'au professorat de Méraut-Thérion « à la cour de X... » (lisez : à la cour de Vienne) et aux tristes déceptions qu'il en retira, qui n'aient la précision et l'exactitude d'une photographie. Enfin, dans le P. Alphée, ce Franciscain « maigre, noir et sec comme une caroube », aux « sourcils embroussaillés », aux « muscles d'athlète », quel méridional ne reconnaîtrait le P. Marie-Antoine, avec lequel Méraut fut, croyons-nous, en relations, lors de la publication de l'ouvrage du Brydaine toulousain : le *Grand Pape et le Grand Roi* ?

Élysée Méraut est donc bien Constant Thérion, mais un Thérion passablement légendaire.

Né à Vesoul en 1833, fils d'un chef de division à la préfecture de la Haute-Saône, Constant Thérion avait conquis un à un, après de fortes et solides études, d'abord au Petit Séminaire de Luxeuil, puis au Lycée Louis-le-Grand, tous les grades universitaires, y compris ceux de licencié ès lettres, ès sciences et en droit. Très pauvre, obligé de donner des leçons pour vivre, il eut plus d'une fois faim et froid; mais il ne dévia jamais de la ligne que sa conscience s'était tracée. Une place de précepteur en province lui assura le nécessaire pendant une année. Il fut ensuite le secrétaire du P. Gratry et se fixa définitivement à Paris, où il réussit enfin à se créer des moyens d'existence modestes, et se fit apprécier dans de savantes conférences sur les grands écrivains du dix-septième siècle, ses auteurs de prédilection. C'est en 1874 que se place, dans la vie de Thérion, l'épisode de son court passage à la cour de Vienne où, sur la chaude recommandation d'un ami, il fut appelé pour diriger l'éducation des princes François et Othon, fils de l'archiduc Albert d'Autriche et neveux de l'empereur François-Joseph.

Dans les *Rois en exil*, M. Alphonse Daudet fait dire à Élysée Méraut, parlant à l'économe des Franciscains, le P. Melchior :

> Je voulais faire un roi de ce petit homme, un roi vraiment roi, ce qu'on ne voit plus; l'élever, le pétrir, le tailler pour ce grand rôle qui les dépasse et les écrase tous, comme ces armures moyen âge restées dans les vieilles salles d'armes pour humilier nos

épaules et nos poitrines étriquées. Ah bien oui !... des libéraux, mon cher ; des réformateurs, des hommes de progrès et d'idées nouvelles, voilà ce que j'ai trouvé à la cour de X...

Noms à part, rien de plus exact.

Le 5 novembre 1874, Constant Thérion, à peine débarqué, nous écrivait de Vienne : « Si mes petits princes, François et Othon, deviennent des *joséphistes*, je n'y serai pour rien ». Il était alors plein d'espérances.

Trois mois après, en janvier 1875, nous recevions de lui la lettre suivante :

Mon ami,

Il fait bien triste dans mon âme. Je ne resterai pas ici. On veut que j'élève les princes dans les idées *libérales* : c'est plus fort que moi. Je trouve qu'il y a assez de révolutions. Mais voilà qu'à présent les rois s'en mêlent. Ah ! mon camarade, le beau livre vengeur qu'il y aurait à écrire sous ce titre : *Les Rois révolutionnaires !...*

Dans le *Clairon*, M. Boubée, parlant de Constant Thérion, s'exprimait ainsi :

Un seul prince eût compris Thérion : celui qui maintint malgré tout et malgré tous l'étendard immaculé de la vraie monarchie. Je n'ose dire pourquoi il ne l'a point connu et ne devait pas le connaître.

M. Boubée a été mal renseigné.

M. Thérion, le royaliste plébéien, a parfaitement connu M. le comte de Chambord. Il le visita en 1875, et voici la lettre qu'il écrivit de Frohsdorff, le 18 mars, à un de ses vieux amis de Paris, le respectable M. Bricon, alors directeur de la publicité de la librairie Gaume :

Hier, mercredi 17 mars, j'ai eu l'honneur d'être reçu par M. le comte de Chambord et par Mme la comtesse. J'étais bien ému, et je ne gouvernais pas bien mon langage, surtout au commencement de l'audience. Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai exprimé au Roi votre dévoûment et le mien d'une manière claire, car il m'a plusieurs fois dit, à ce sujet, les choses les plus cordiales.

Henri V est vraiment un Roi et un père; il est loyal, affectueux, chevaleresque des pieds à la tête. Il m'a serré la main comme à un fils, carrément, tendrement. Tous ses mots portent; il juge les hommes rapidement : une parole suffit. Mais tout cela ne peut s'écrire : il faut se sentir regardé en face par ce bon prince, écouter cette voix affable et en même temps si décidée. Tout cela, simple, solide. C'est l'honneur même avec un sourire.

Le comte de Chambord va peu à Vienne. Il ne paraît dans aucune fête. Il ne paraît pas non plus à la cour, où il ne pourrait être reçu qu'en Roi — ce qui est impossible, puisque l'Autriche a reconnu successivement tous les gouvernements en France, depuis 1830. Quand il voit l'empereur ou les princes, c'est à titre privé. En somme, c'est un personnage gênant comme la Justice. Il n'est à sa place nulle part, excepté sur le trône de saint Louis. Il est le prince qui représente le calme et la dignité, ces conditions de la vie nationale. C'est en lui que se résument nos espérances pour l'avenir de la France.

Je pense toujours à mon pays, à ses fautes, à la responsabilité de tous les *habiles* qui nous perdent.

Espérons que Dieu nous sauvera par celui qui est le successeur de Pierre, et par le père de famille, notre grand et bon Henri V.

Pauvre Thérion !... N'est-ce pas le cas de rappeler, à son sujet, ces mots d'Euripide ou de Ménandre :

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux ?

Que dirait-il, à cette heure, lui qui, devant la jeunesse démocratique du Quartier latin, se réclamait hardiment de

Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald et de Blanc Saint-Bonnet ?

Il pressentait sans doute l'irréalisation de ses idées, quand il nous écrivait, deux mois avant sa mort : « Je reste fidèle à ma foi ; mais je suis las, et tout mon bonheur serait de pouvoir me retirer du monde et de trouver, dans quelque coin ignoré, un Mont-Cassin laïque ».

Il ne faudrait pas cependant croire que Thérion, royaliste intransigeant et absolu, fut un esprit étroit, borné, mesquin, calfeutré dans le passé.

Non : Thérion fut, au contraire, un des esprits les plus compréhensifs de notre époque. Religion, histoire, philosophie, économie sociale, économie politique, droit, lettres, sciences, arts, intéressaient Thérion. Il se passionnait pour tout ce qui était du domaine de l'intelligence. Il se tenait au courant de tout.

En dehors du *Figaro*, du *Gaulois* et de *Paris-Journal*, qu'il prenait, chaque soir, sous les galeries de l'Odéon, Thérion achetait tous les journaux, mais presque jamais les mêmes. Il avait ses ténors, comme il disait — et il ne lisait leurs feuilles que quand ils « donnaient ». Pour l'*Univers*, c'était Louis Veuillot ; pour l'*Union*, Laurentie ; pour le *Monde*, M. Coquille et Léon Gautier ; pour la *Gazette de France*, Armand de Pontmartin ; pour le *Moniteur universel*, Paul de Saint-Victor et Xavier Aubryet ; pour le *Constitutionnel*, Barbey d'Aurevilly ; pour le *Temps*, Sainte-Beuve ; pour les *Débats*, M. Renan et M. Taine. Il les fourrait tous pêle-mêle dans sa serviette de cuir, déjà d'un côté toute bondée de

livres. Puis, le soir, un bock pour verre d'eau, dans la salle du *Procope*, du *Voltaire*, ou de la *Brasserie-Meyer*, il dissertait, avec l'aisance d'un Pic de la Mirandole, sur ce qu'il venait de lire en prenant son repas. Et des adversaires comme MM. Castagnary et Alcide Dusolier, comme MM. Jules Troubat et Jules Vallès, écoutaient, bouche bée, ses pittoresques commentaires, ses spirituelles saillies et ses piquantes anecdotes.

À son retour de Vienne, Constant Thérion s'était réinstallé dans son cher Quartier latin, et il se remit à donner des leçons. Hélas ! le *struggle for life* l'avait brisé. Profondément atteint, non dans ses convictions, mais dans sa santé, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Au mois de mai 1876, il alla, quoique souffrant, visiter l'Exposition des Beaux-Arts. Il sortit du Salon avec une fluxion de poitrine très caractérisée, et, le soir même de cette visite, il frappait à la porte des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Le malheur voulut qu'il ne se trouvât aucun lit disponible. Quelques amis conduisirent alors le pauvre malade à la maison Dubois. Il y mourut trois jours après, en bon chrétien fidèle à ses convictions. Il n'était âgé que de quarante-deux ans.

Un de ses amis fidèles, M. Armand de Fallois — secrétaire de Berryer et plus tard chef de cabinet du ministère Larcy, sous M. Thiers —, caractérisait Thérion d'un seul mot, en nous disant, pendant que nous suivions côte à côte le convoi funèbre :

— C'est une force que l'on n'a pas su utiliser.

Rien n'est plus juste. Constant Thérion fut, en effet, une

force — une force agissante et parlante, que l'on méconnut et qui s'émietta.

Ce qu'il a semé d'idées pendant vingt ans est inouï. Combien, dans le journalisme parisien, ont vécu des perles qui tombaient innombrables de sa bouche d'or !

Thérion est parti, découragé de la vie, n'ayant plus d'illusion sur certains hommes, mais, ainsi qu'il le disait « fidèle à sa foi » quand même, et toujours espérant dans l'avenir de ses principes : *Fides, spes*, selon sa noble devise.

Dans une société régulière et bien ordonnée, cette « force » eût occupé une des premières places.

Elle est de lui, cette belle définition de l'Art, dont se sont emparés des parasites sans vergogne : « L'Art est le culte extérieur que l'homme rend à ses idées ».

La robuste carrure de Thérion ne laissait guère prévoir une fin aussi prématurée. Il y avait en lui du prêtre, de l'orateur et du soldat. L'impression méditative produite par son front bombé, son nez un peu aplati, ses cheveux blanchis aux tempes, et les lunettes qu'il portait à l'instar de Proudhon, était corrigée par une épaisse moustache tombante, qui lui donnait un faux air d'officier de cavalerie. Mais quand il parlait, ce masque un peu vulgaire se transfigurait, les yeux ardents, fiers et dominateurs, prenaient un irrésistible rayonnement. Je le comparerai, sous le rapport de cette éloquence solide et convaincante, à Raymond Brucker, qu'il égalait pour sa verve, son esprit caustique, l'exubérance de l'improvisation, et qu'il surpassait en savoir, en logique, en profondeur. Nourri de lectures et de méditations, Thérion

étudiait toujours et quand même. On a dit de lui qu'il ne sut pas sortir de la bohème : il n'en eut, du moins, ni la paresse irrémédiable, ni les vices dégradants. Je ne sache pas qu'un Bénédictin ait jamais tant travaillé que ce réfractaire. S'il n'a pas publié de livres, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

— Le temps me manque, disait-il, pour faire des livres. Je suis comme le respectable abbé Noirot, je fais des hommes. Cela vaut mieux.

Il faudrait, en effet, compulser bien des Revues périodiques oubliées, entre autres la *Correspondance littéraire* et la *Pensée moderne*, pour y retouver quelques articles de cette puissante intelligence. Il fournit aussi d'importantes notes à M. Eugène Despois pour la grande édition de Molière. Il conçut même, dans les dernières années de sa vie, l'idée d'un grand ouvrage de philosophie transcendante, qu'il devait publier sous ce titre : *Les Principes*. La mort ne lui permit pas de réaliser ce projet. Mais, à en juger par les fragments inachevés qu'il communiquait à ses intimes, c'eût été une œuvre d'une portée exceptionnelle. Le manuscrit ébauché des *Principes* doit être aujourd'hui en possession de son frère, pharmacien à Langres.

Il préparait enfin une Étude tout à fait neuve sur le *Tartufe* de Molière. Au dire de Thérion, Molière, élève et ami des Jésuites, avait écrit *Tartufe*, non pour jeter du discrédit sur la religion, mais pour rendre odieux et ridiculiser les Jansénistes. Cette idée d'un Molière chrétien et catholique a été reprise en sous-œuvre et fouillée à fond par feu notre vénérable ami Désiré Laverdant et par le docte chanoine Davin.

Leurs travaux, sur cette question intéressante et curieuse, corrigent les sévérités, pour ne pas dire les injustices, de l'éloquent réquisitoire de Louis Veuillot contre les comédies et les idées moliéresques.

J'ai dit que Thérion fut lié avec Jules Vallès. En 1870, leurs relations se refroidirent. Cela n'empêcha pas, quelques mois plus tard, lors de la défaite de la Commune, Jacques Vingtras, poursuivi et traqué, de venir demander asile à Thérion. Celui-ci n'avait pas à se louer des insurgés. En faisant sauter la poudrière du Luxembourg, ils avaient à moitié détruit la maison qu'il habitait — et un cordonnier, qui commandait par là, ne parlait de rien moins que de fusiller le « royaliste » au coin de la rue de Bréa. Thérion accueillit tout de même avec empressement le farouche rédacteur du *Cri du Peuple*, et lui donna ainsi la facilité de s'échapper de Paris et de gagner l'Angleterre.

Étrange antithèse :

Au-dessous de Thérion, travailleur paisible et doux, logeait alors tout un phalanstère de jeunes blanquistes. Les uns poursuivent encore leurs chimères ; les autres sont revenus à des idées plus pratiques et plus sages.

Thérion, pendant deux ans, aima platoniquement une artiste célèbre de la Comédie-Française. Il ne dînait pas pour aller l'entendre. Il la suivait, à la sortie du théâtre, l'accompagnait pas à pas jusque chez elle et restait des heures les yeux fixés sur ses fenêtres. Elle n'en a jamais rien su. Thérion eut aussi d'autres affections ; mais il est vrai d'ajouter que les femmes occupent dans sa vie peu de place.

« Mes trois favorites, disait-il en riant, sont la Religion, la Science et la Royauté ».

Pour Thérion, le catholicisme était le christianisme intégral; mais il ne le séparait pas de la Monarchie.

Le royalisme de Thérion était donc exactement le même que celui de l'Élysée Méraut des *Rois en exil.* Les finasseries parlementaires lui répugnaient, et il professait un souverain mépris pour le suffrage universel, qu'il qualifiait, comme Pie IX, de mensonge universel.

Franc-Comtois par ses ancêtres, Thérion, en plein Paris, gardait intactes ses qualités d'origine et de race : l'expansion, le désintéressement, la franchise. Il était impossible d'approcher ce cœur loyal sans l'aimer. Il fut adoré de ses élèves, et il inspira des sympathies profondes, aussi bien parmi ses coreligionnaires que parmi ses adversaires. Des hommes de tous les camps, MM. Laurentie, Coquille, Georges Seigneur, François Delsarte, Barbey d'Aurevilly, Théophile Sylvestre, Gambetta, Laurier, Barthélemy Saint-Hilaire, Frédéric Morin et Jules Vallès, se plaisaient dans la conversation de ce causeur étincelant. Quelquefois, cependant, sa parole devenait âpre et mordante : elle emportait, comme on dit, le morceau. La banalité surtout l'exaspérait. Une fois, sous les marronniers du Luxembourg, il avait, nous présent, discuté près d'une heure avec un professeur de la Sorbonne, qui ne voyait rien au-delà du déisme vague de Victor Cousin. Le sorbonnien eut le malheur de dire :

— Au fond, Monsieur Thérion, nous adorons le même Dieu !

Pardon, Monsieur ! répondit Thérion; le Dieu que j'adore est le Dieu vivant, et le vôtre est un Dieu qui pue l'encre. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Le professeur resta coi.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES EXCENTRIQUES DE LA RUE

I — Pierre-Paul Poulalion, le poète boiteux 9
II — Le Chodruc-Duclos de l'Université 15
III — Nicolas Cirier, l'ennemi de Voltaire et du baron Brisse 20
IV — La femme au perroquet 29

LES ILLUMINÉS

I — Naündorff et Eugène Vintras 35
II — Le Louis XVII du Quartier latin 49
III — Œgger-le-Swedenborgien 54
IV — Anna-Marie 59

LES MYSTIQUES DE LA SCIENCE

I — Arcade d'Orient 69
II — Le vicomte de Lapasse 75
III — Le docteur Van Ktout 83

LES CANDIDATS TOQUÉS

I — Le *Vulgum Pecus* 91
II — Paulin Gagne 116
III — Adolphe Bertron 127
IV — Pradier-Bayard 133
V — Tapon-Fougas 137
VI — L'abbé Xavier Cotton 142

LES BOHÈMES LITTÉRAIRES

I — Marc Trapadoux 151
II — Constant Thérion 161

IMPRIMERIE DE PLEIN CHANT, BASSAC (CHARENTE)

LA PETITE LIBRAIRIE DU XIXe SIÈCLE

Volumes parus

BIBLIOTHÈQUE FACÉTIEUSE, LIBERTINE ET MERVEILLEUSE.

LE GRAND PARANGON DES NOUVELLES NOUVELLES, par Nicolas de Troyes (1535). XLVII-299 pages.

VIE ET ACTES TRIVMPHANS D'UNE DAMOISELLE NOMMÉE CATHARINE DES BAS-SOVHAIZ (1546). XIV-73 pages.

L'HEURE DU BERGER. Roman de Claude Le Petit (1662). (6)-XVII-56 pages.

LE LION D'ANGÉLIE suivi du TEMPLE DE MARSIAS, par Pierre Corneille Blessebois (1670). XXIV-131 pages.

LE RUT, OU LA PUDEUR ÉTEINTE, par Pierre Corneille Blessebois (1676). XII-143 pages.

FACÉTIES DU COMTE DE CAYLUS (XVIIIe siècle). Avec une Notice bio-bibliographique par Octave Uzanne. XLVI-246 pages.

LES DÉVOTIONS DE Mme DE BETHZAMOOTH (1789) [suivi de] LA RETRAITE, LES TENTATIONS ET LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE DE MONTCORNILLON (1790), par l'abbé Théophile Imarigeon Duvernet. VII-83-66 pages.

LA NOUVELLE FABRIQUE DES EXCELLENS TRAITS DE VÉRITÉ. Livre pour inciter les resveurs tristes et mérancoliques à vivre de plaisir, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos (1579). XVI-220 pages.

LES FANTAISIES DE BRUSCAMBILLE contenant plusieurs discours, paradoxes, harangues et prologues facétieux (1618). 315 pages.

LE PANTHÉON ET TEMPLE DES ORACLES OÙ PRÉSIDE FORTUNE. Dédié au Roy par François d'Hervé (1625). LVI-224 pages.

LES FACÉTIES DE POGGE, FLORENTIN (XVe siècle). Traduction française de Guillaume Tardif, du Puy-en-Velay, lecteur du roi charles VIII. LII-351 pages.

ŒUVRES DU SEIGNEUR DE CHOLIÈRES. I, LES MATINÉES (1585); II, LES APRÈS-DINÉES (1587). 2 volumes de XLIV-341 et 397 pages.

XYLOGRAPHIES OUBLIÉES

LE TRIUMPHE DE HAULTE FOLIE. Reproduction d'un poème lyonnais du XVIe siècle ornée de figures sur bois. 16-LX pages.

LES SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL où sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais. XX-(6)-120 pages.

LA GRANDE DANSE MACABRE DES HOMMES ET DES FEMMES, précédée du Dict des trois mors et des trois vifz, du Débat du corps et de l'ame, et de la Complaincte de l'ame dampnée (1486). 67 pages.

L'ALPHABET DE LA MORT DE HANS HOLBEIN. Entouré de bordures du XVIe siècle et suivi d'anciens poèmes français sur le sujet des trois mors et des trois vis. 92 pages.

SEIZE FACÉTIES REPRODUITES EN FAC-SIMILÉ (XIXe siècle). In-4° de 84 pages, en feuilles.

HÉCATOMGRAPHIE DE GILLES CORROZET, LIBRAIRE PARISIEN (1540). XXVIII- 213 pages, 100 figures.

GENS SINGULIERS

LES GROTESQUES. Par Théophile Gautier (1844). 384 pages.

ORIGINAUX DU XVIIe SIÈCLE, galerie de portraits. Par Paul de Musset (1848). 384 PAGES.

LES EXCENTRIQUES. Par Champfleury (1852). 352 pages.

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS. Par Charles Monselet (1861). 416 pages.

GENS SINGULIERS. Par Lorédan Larchey (1867). 208 pages.

LES DERNIERS BOHÊMES. – HENRI MURGER ET SON TEMPS. Par Firmin Maillard (1874). 288 pages.

DE QUELQUES OUVRIERS-POÈTES. Par Eugène Baillet (1898). 160 pages.

ANCIENNETÉS

LETTRES DE DUPUIS ET COTONET, par Alfred de Musset. (1837), 112 pages.

LE VIOLON DE FAÏENCE. Par Champfleury. (Édition illustrée en couleurs de 1877). VIII-173 pages.

LE PARNASSICULET CONTEMPORAIN. [Par Paul Arène, Alfred Delvau, Jean du Boys, Alphonse Daudet, M. Renard]. 1872. 52 pages.

LETTRE INÉDITE DE PHILOTHÉE O'NEDDY sur le groupe littéraire romantique dit des Bousingos, 1875, 16 pages.

PETIT TRAITÉ DE LITTÉRATURE NATURALISTE, par Camille B[erriat]. & Albert H[eimann]. 1880. 205 pages.

PETIT GLOSSAIRE POUR SERVIR À L'INTELLIGENCE DES AUTEURS DÉCADENTS ET SYMBOLISTES, par Jacques Plowert [Paul Adam] (1888). III-98 pages.

LA FLORE PORNOGRAPHIQUE. Glossaire de l'école naturaliste (1883), 226 p.

CATALOGUE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DES ARTS INCOHÉRENTS. (1884), 192 pages.

LES DÉLIQUESCENCES, POÈMES DÉCADENTS D'ADORÉ FLOUPETTE. [Par Henri Beauclair et Gabriel Vicaire]. (2e édition, 1885). 80 pages.

PLEIN CHANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, BASSAC (CHARENTE).